



Dominion  
210  
V. 2  
1885



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



# ETHEL.

II



# ETHEL,

PAR

LE MARQUIS DE CUSTINE.



TOME SECOND.

---

TROISIÈME ÉDITION.

LADVOCAT, ÉDITEUR.



PARIS,

GENNEQUIN AINÉ, LIBRAIRE,

29, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

—  
1844.







# ETHEL.

---

## CHAPITRE XXIV.

---

### FRAGMENT.

#### MÉMOIRES DE GASTON DE MONTLHÉRY.

Paris, ce 30 novembre 185....

« Me voilà donc moins avancé que le premier jour!... est-ce là le bonheur que je me promettais? Moi succomber dans la lutte! Moi me laisser subjugué par une enfant!... Le maître pris aux pièges de l'esclave, la passion moins forte que l'innocence, la passion vaincue par le temps sans être épurée ni satisfaite : quelle humiliation pour moi!... Quel triomphe pour Ethel et pour tous mes rivaux!... Quelle joie pour les amis malveillants, les plus dangereux des

rivaux !... Je n'avais donc pas une passion véritable, puisque je veux me résigner à mon sort?... J'exagérais... Si j'avais aimé comme je croyais aimer, j'aurais triomphé. Loin de là, son caprice est devenu ma loi... Je ne suis donc plus Gaston?... Où est mon orgueil? où est ma persévérance, mon adresse? tout a passé dans cet amour... Ah! je me trompe moi-même quand je crois l'aimer moins!... l'idée de renoncer à elle était une inconséquence, une chimère qui m'a fait perdre tous mes avantages : il faut posséder ce qu'on aime ou mourir..., se tuer ou tuer ce qui vous échappe...

« Mais la respecter, est-ce donc la perdre? Posséder, ce n'est pas avilir? Le bonheur le plus parfait ne se trouve-t-il que dans la brutale satisfaction des sens? L'union des âmes n'est-elle pas le but de tout amour et ne s'obtient-elle qu'aux dépens des scrupules de la conscience? La conscience est l'œil de l'âme. Qui sait si, en me laissant guider par cette lumière divine, je ne me créerai pas une félicité plus complète, plus pure que tout ce que j'ai rêvé jusqu'ici? Pourquoi la force m'a-t-elle manqué jusqu'à ce jour pour tenter une épreuve si digne d'une grande âme?... Ethel vaut mieux que moi, peut-être a-t-elle deviné ce qui nous convient. Qu'est-ce que je risque à l'écouter? Eh bien, je l'écouterai tant que je pourrai la

croire ! Si elle apprécie mon sacrifice , si elle est digne des tourments que je souffrirai pour lui laisser la paix , elle sentira qu'à son tour elle doit éviter de me rendre jaloux ; par ce pacte tacite , nous pourrons vivre comme dans le ciel... Nous ne connaissons de l'amour que ce qu'il a de sublime. Quand je lui demandais le sacrifice d'elle-même , c'était uniquement afin de m'assurer que nous vivions l'un pour l'autre : mais si c'est moi qui me sacrifie , nous serons aussi unis et plus solidement , plus noblement ; elle m'admira... de l'admiration reconnaissante à l'amour , la distance est petite. Elle m'aimera dès qu'elle ne me craindra plus... Elle m'aime déjà peut-être ; mais au lieu de s'abaisser jusqu'à moi , elle veut m'élever à elle. C'est de l'amour , de l'amour le plus pur , le plus délicat... ; accordons-lui le triomphe qu'elle a mérité. Plus de fausse honte ; l'amour exclut les petitesesses de l'amour propre , il agrandit le cœur : essayons de ce nouveau moyen de bonheur. Ce n'est certes pas là ce que j'espérais le lendemain de notre rencontre aux courses d'Ascot. Mais une vie pure vaut mieux peut-être pour nous deux que tous les plaisirs vulgaires dont j'ai abusé jusqu'à ce jour , sans jamais trouver le bonheur. Qu'ai-je recueilli sur le chemin battu par la foule ? Misères , dégoûts , mécomptes : Ethel avec ses sau-

vages inspirations chrétiennes entend mieux que moi la vie et la passion !...

« On rira... Qui rira?... Une duchesse de Verneuil!... un d'Herville!... un Montmagny!... un Savardy! Et c'est à de telles gens que je sacrifierais le bonheur de l'être le plus simple, le plus angélique, le plus naturellement sublime que j'aie rencontré dans ce monde !!!

« Je ne reconnais plus Paris!... A quoi tient cette métamorphose? J'étais aimé... j'aime; pas même...; je n'étais pas aimé...; dans le monde, le sentiment n'est que le prétexte; l'apparence est le but... Et c'est à l'opinion des marionnettes du monde, à l'opinion de gens qui par essence n'ont pas d'opinion, que j'ai sacrifié jusqu'ici mon existence! Mon seul plaisir était de leur persuader que j'avais du plaisir... qu'importe que ce fût de l'ennui, de la fatigue, du mensonge, du remords; dans leur langue, cela s'appelle du bonheur; ils me croyaient heureux : leur erreur me suffisait.... quel pouvoir je leur donnais sur moi, misérable esclave que j'étais des illusions des autres!... Ah! je rougis de ma gloire! Le bonheur de la vanité n'est que le joug de la sottise; et moi j'étais un de ces heureux, un de ces sots qui me paraissent méprisables aujourd'hui... : j'étais bien pis, car ils ont des illusions que je n'ai jamais eues... Ah! revenons, revenons à nous-même!

« Je veux désormais dire comme Ethel : si j'ai le témoignage de ma conscience, que m'importe même le ridicule? je deviendrai digne d'Ethel. Ce n'est pas moi qui commanderai, j'aime mieux obéir. Obéir à Ethel, c'est un bonheur plus grand que la gloire de régner sur le monde entier. Celui qui cède est le plus aimé; j'obéirai, elle m'aimera! Je la protégerai contre tous, contre le monde, contre ses regrets, contre ses scrupules, contre ses délicatesses, contre moi-même...; heureux si, pour récompense de mon héroïque abnégation, elle me donne un jour la gloire de la protéger aussi contre elle! Il me serait facile de résister à mes désirs, si j'étais sûr d'avoir triomphé de son indifférence. Être aimé, s'entendre dire qu'on est aimé, c'est vaincre : et que faut-il de plus?... J'expierai le mal que je lui ai fait, je réparerai le tort que j'ai causé à sa réputation, je la justifierai aux yeux du monde en proclamant partout sa supériorité, enfin je me glorifierai de sa victoire contre moi. Voilà désormais mon devoir, ce sera aussi mon orgueil; je n'ai plus d'autre ambition que celle de publier ma défaite... »

(Le journal est interrompu dans cet endroit.)

Le récit un peu minutieux des faits qui inspirèrent à Gaston ces nobles résolutions ne peut être inutile à qui veut comprendre les oscilla-

tions de sentiment des deux principaux acteurs mis en scène dans l'histoire que nous racontons.

A peine Gaston eut-il conduit Ethel jusqu'à l'appartement préparé pour elle, qu'il se retira dans le sien, où il fit appeler Saint-Jean, le maître d'hôtel de madame de Montlhéry.

« Quels ordres avez-vous reçus de ma femme pour mon arrivée ici ? dit-il à cet homme.

« — Monsieur le comte, je n'ai reçu aucun ordre de madame.

« — Vous m'attendiez pourtant ?

« — M. Bernard avait commandé le dîner de monsieur le comte et l'appartement de mademoiselle.

« — M. Bernard est-il ici ?

« — Monsieur le comte a sans doute oublié que M. Bernard ne loge plus à l'hôtel ?

« — Ma femme revient-elle dîner ?

« — Madame n'a pas donné d'ordres.

« — Vous savez où elle est allée ?

« — Madame s'est fait conduire de bonne heure chez madame la duchesse de Verneuil, qui a prêté sa maison pour le bazar des pauvres où madame tient une boutique.

« — Une boutique, de quoi ?

« — De joujoux.

« — Que vend-on encore au bazar de ces dames ?

« — Toutes sortes de choses : les pauvres

seront bientôt riches , grâce au commerce que font les grandes dames.

« — Oui , faire la charité par... Gaston allait dire par coquetterie ; il se rappela qu'il parlait à un domestique , et reprit : Faire la charité par soi-même est une œuvre méritoire ; il fallait un pareil motif pour empêcher ma femme de se trouver chez elle à l'arrivée de sa sœur.

« — Monsieur le comte n'a rien à me commander ?

« — Non , servez dès que le dîner sera prêt. » Il le rappelle : « Saint-Jean , ma femme a toujours Lucy ?

« — Oui , monsieur le comte.

« — Puisqu'elle est Anglaise , vous lui direz de s'occuper un peu de la femme de chambre de ma belle-sœur ; elle ne sait pas un mot de français , il faut la mettre au fait de tout. Vous recommanderez de ma part à Lucy d'avoir soin d'elle.

« — Madame a donné l'ordre à mademoiselle Lucy de venir l'habiller à six heures chez madame la duchesse de Verneuil ; pour le reste du temps elle lui a commandé de l'ouvrage en lui ordonnant positivement de ne laisser entrer personne dans sa chambre , parce que l'ouvrage presse.

« — Comment ?... Que voulez-vous dire ?...

Qui a pu motiver un pareil ordre? par qui savez-vous qu'on l'a donné?

« — Je le sais par madame elle-même, qui m'a *signifié* en sortant de veiller à ce que ses intentions fussent exécutées.

« — C'est bien, je n'ai plus besoin de vous. »

A peine Saint-Jean eut-il quitté son maître qu'il courut auprès de Lucy.

« M'a-t-il demandée? dit celle-ci.

« — Non; il n'a fait semblant de rien; il ne veut pas blâmer sa femme devant ses domestiques.

« — Il aura du *tintouin*; d'abord, madame ne veut pas que sa sœur reste dans la maison, ce serait un scandale. Comment as-tu trouvé monsieur? est-il toujours bel homme?

« — Non, il est maigri; je crois que la demoiselle lui fait voir du pays.

« — Sait-il tout ce qu'on a dit d'eux à Paris?

« — Avec nous, les maîtres ont toujours l'air de ne rien savoir.

« — C'est pour nous donner l'exemple, ils nous croient si bêtes! Tu n'as rien dit de madame, j'espère?

« — Je respecte trop monsieur pour ça.

« — Malin!... Il y aura du bruit dans la maison, et moi, ça m'amuse.

« — On sonne le dîner, adieu.



« — Tu n'oublieras pas les ordres de madame ? »


« — Parbleu non ! J'ai déjà dit ce qu'il fallait dire au sujet de la femme de chambre. »

Le dîner fut triste, silencieux. En ramenant Ethel dans son appartement, Gaston fut frappé d'un changement de distribution : une porte qui communiquait à celui de madame de Montlhéry avait été condamnée ; il fallait faire un tour assez long et passer par des dégagements et des corridors pour aller de chez l'une des deux sœurs chez l'autre. Ethel ne put faire de remarques à ce sujet, puisqu'elle ne connaissait pas la maison ; Gaston se garda de lui confier ses réflexions sur la conduite de madame de Montlhéry : préoccupé, soucieux, il se retira de bonne heure en prétextant la fatigue du voyage. Quand il rentra chez lui, son valet de chambre lui remit le billet suivant de la duchesse de Verneuil.

---

## CHAPITRE XXV.

« Vous revenez, l'ennui s'en va ; enfin notre Paris va se ranimer. Imaginez qu'il n'y a pas eu un scandale dans notre petit cercle depuis votre départ. Je compte sur vous pour nous tirer de la léthargie où nous tombons. J'aime les révolutions domestiques. Les réputations faites, en bien comme en mal, m'ennuient à mourir, il n'y a plus rien à en dire. A quoi bon vous répéter que madame de Bonnières est toujours fidèle à son dernier amant, et que son mari toujours patient se persuade qu'il est généreux parce qu'il est poltron ? Aimez-vous mieux apprendre que M. de La Roche-Bernard



est toujours étique du fait de la belle madame de Merville? On meurt encore d'amour à Paris, mais c'est d'amour satisfait. Sous ce rapport, les demoiselles de l'Opéra ont beaucoup d'avantages sur les femmes du monde; elles n'exigent que de l'argent, c'est moins cher. Les coulisses et les *clubs* achèvent de perdre la société : restent les *routs* pour divertir les honnêtes femmes... les clubs, les routs, vous le voyez, nous parlons anglais... je voudrais être *groom*! A propos, ce n'est plus qu'à l'écurie et à la caserne qu'on ne fume pas; vous ne reconnaîtrez pas les salons. Je voudrais être *groom*!... Il y a loin de ce refrain aux jolis vers du cardinal de Bernis : « Que ne suis-je la fougère!... » C'est que je ne suis pas cardinal, et que rien ne ressemble moins au règne de Louis XV que ce temps-ci<sup>1</sup>. Venez me voir, pas ce soir, car votre femme est chez moi : nous nous sommes assez liées ensemble depuis votre absence; les gens qu'elle rencontre ici lui conviennent, mais elle est trop libérale pour moi. Cependant nous nous entendons sur les bonnes œuvres. La charité amusante est ce qu'il y a de plus à la mode ici. Nous passons notre vie dans un tourbillon de

<sup>1</sup> La duchesse de Verneuil est du petit nombre des femmes de la société ancienne qui se montrent aux Tuileries. Elle répare cette *faiblesse* par des épigrammes.

bienfaisance qui ne nous laisse pas un moment de liberté. On danse pour les pauvres, on vend pour les pauvres, on chante pour les ouvriers, on quête pour les réfugiés; enfin il semble qu'une pauvre femme n'ait plus le droit de faire sa toilette, si elle ne donne pour prétexte à son innocente envie de plaire le salut d'une nation ou le triomphe d'un parti, ou tout au moins le bien-être d'une famille. Cet accompagnement de vertu obligée à chaque pas qu'on fait dans le monde m'ennuie à mourir; je hais l'hypocrisie, et je me trouvais meilleure quand j'étais tout bonnement méchante.

« Vive le temps où l'on s'amusait pour s'amuser!... les apôtres de l'utile ont tout gâté. Les chemins de fer arrivent jusque dans le boudoir... *le boudoir!*... comme cela sent l'empire! c'est déjà aussi vieux que les ruelles d'Anne d'Autriche. A demain, j'espère, et à toujours... je ne vous demande qu'un esclandre par an, Gaston, ce n'est pas beaucoup pour vous. »

Dire la confusion de Gaston en pensant qu'il avait mérité de telles louanges, c'est impossible.

« Elle me méprise autant qu'elle me flatte, s'écria-t-il. Elle surtout, qui cache l'ambition la plus profonde sous la frivolité de l'esprit, c'est par un raffinement de fausseté qu'elle me choisit pour tromper le public sur ce qui l'intéresse

véritablement. A mon âge, se réduire à servir de masque à une intrigante du grand monde ! Ah ! je n'avais pas d'âme !... l'âme m'est venue avec l'amour !... Je méconnaîtrais Ethel , je la rabaisserais au niveau des autres femmes en l'aimant comme je les aimais... Il faut inventer un nouvel amour pour cet être qui n'a pas son semblable sur la terre !... »

Il répondit un mot insignifiant à la duchesse, et il attendit le retour de sa femme.

Minuit sonne... une heure... madame de Montlhéry ne revient pas... Enfin , vers deux heures du matin , une voiture entre dans la cour, et madame de Montlhéry monte chez elle , ou plutôt elle se fait porter dans sa chambre, tant son mal l'affaiblit.

Il fallait pourtant un corps de fer , uni à un esprit de mathématicien , pour résister à tous les travaux qu'elle trouvait le moyen d'accomplir en un jour ; mais à tant de coquetteries agitées elle voulait absolument joindre les grâces de l'agonie. Cette langueur calculée pour varier la vie la plus laborieuse qu'un galérien ou qu'un ministre pût mener lui paraissait un moyen neuf et sûr de produire de l'effet.

Madame de Montlhéry (lady Odile Macnally), dont le portrait a été tracé au commencement de ce livre , était occupée à décomposer sa toilette, toujours fort compliquée, et elle se croyait

si bien à l'abri de toute surprise qu'elle n'avait pas même poussé son verrou. Elle affectait, selon sa coutume, de ne pas parler à sa femme de chambre, malgré l'extrême désir qu'elle avait de s'informer de l'arrivée... non de son mari, qui ne l'intéressait pas plus qu'à l'ordinaire, mais d'Ethel.

Tout à coup Gaston, sans se faire annoncer, entre dans la chambre. La surprise de la dame lui fit faire un mouvement qui causa la chute du turban de drap d'argent que, dans ses jours de coquetterie, elle avait soin d'arranger en torchon sur sa tête, afin que la négligence de l'ajustement relevât le grand prix de la matière, et que la beauté qu'elle attribuait à ses traits reçût un nouveau relief du désordre affecté de sa parure : ce turban, chef-d'œuvre d'artifice féminin et de mauvais goût, de ce mauvais goût particulier aux personnes riches qui ne sont pas simples, avait été choisi pour servir de coiffure à la marchande de joujoux du bazar des pauvres.

Madame de Montlhéry, sortie de chez elle à midi, avait fait venir sa femme de chambre chez la duchesse de Verneuil, afin de charger de toilette entre la vente du matin et celle du soir.

Une Française, quelque sotte qu'on la suppose, ne se serait jamais *attifée* de la sorte en pareille circonstance ; mais madame de Mont-

lhéry, tout en aspirant à la popularité dans les salons marchands où elle voulait régner, craignait en même temps de laisser oublier ses antiques prérogatives aristocratiques, les seules qu'elle aurait pensé à faire valoir dans d'autres circonstances que celles où se trouve aujourd'hui la société française. Ce mélange de souvenirs de la cour (qui dit *la cour* à Paris parle une langue morte) et de condescendance à l'esprit bourgeois qui nous gouverne, faisait de cette misérable grande dame une martyre des doubles prétentions du siècle, de celles d'autrefois et de celles d'aujourd'hui. L'aristocratie et le progrès se partageaient sa vie; entre ces deux spectres qui l'obsédaient, la pauvre créature ne pouvait faire un pas, un mouvement sans épouvante : placez donc la grâce et le charme d'une jolie femme dans cet étau d'amour-propre et d'ambition où la victime reçoit jour et nuit la torture ! Ce supplice s'appelle, dans son langage à elle, la vie d'une femme à la mode au dix-neuvième siècle.

Sans s'arrêter à nos remarques philosophiques, Gaston s'approche de sa femme, et s'asseyant dans un fauteuil, il commence en ces mots l'entretien :

« Il me semble, madame, que j'ai quelque sujet de m'étonner de la manière dont on me reçoit ici.

« — Qui donc vous reçoit mal , monsieur ? de qui vous plaignez-vous ? de vos gens , sans doute ? »

« — De vous , madame ; mes gens ni les vôtres ne me donneraient pas lieu de me plaindre deux fois , je les chasserais. »

« — Depuis quand , monsieur , imposez-vous à votre femme l'étiquette domestique ? Il y a longtemps , je l'avoue , que je me croyais dispensée de vous faire les honneurs de votre maison. »

« — Ce n'est pas de moi qu'il s'agit , je vous passe la négligence envers moi ; mais pour une sœur dont je vous annonce l'arrivée , il me semble que vous auriez pu faire l'effort de rester chez vous un jour. »

« — Avec vous , monsieur.... lady Ethel..... »

Ici madame de Montlhéry s'interrompt , se retourne vers sa femme de chambre et dit à Lucy :

« Laissez-nous , mademoiselle , je sonnerai quand je voudrai me coucher. »

Lucy sort ; madame de Montlhéry s'enveloppe dans un peignoir , et s'étendant sur son canapé , elle continue :

« Avec vous , monsieur , lady Ethel n'avait besoin de personne. »

« — Encore fallait-il ici quelqu'un pour la recevoir ; vous voulez qu'elle se croie dans une auberge en arrivant dans ma maison ? »



« — Et moi , vous voulez que je m'y croie dans un mauvais lieu ? »

Gaston ne répond pas ; il se promène à grands pas dans la chambre. Madame de Montlhéry continue :

« Vous ne m'avez pas réservé, je pense, la charge de dame d'honneur de vos maîtresses ?

« — Vous ne m'entendez pas , je vous parle de votre sœur.

« — Ma sœur n'est plus ma sœur ; s'il vous a plu de la déshonorer, ce n'est pas sur moi , c'est sur vous, monsieur, et sur elle que doit retomber la honte.

« — Votre sœur est un ange, et vous n'êtes pas digne de baiser la trace de ses pieds.

« — Des anges comme elle, on sait où en trouver.

« — Elle vous vaut, madame, en tous points : d'abord elle est pure, pure comme vous ne l'avez jamais été, car il y a des natures pour qui l'innocence n'existe pas même au berceau ; mais eût-elle failli, ce qu'à Dieu ne plaise, votre sœur était libre et vous ne l'êtes pas. Vous devez la protéger contre le monde, contre elle-même ; la seule manière de la punir, si vous la croyiez coupable, était de l'accabler de votre générosité en l'aidant à se relever : voilà ce qui eût pu tenter une âme vraiment noble... Mais

encore une fois je vous dis qu'elle est pure, pure comme un ange.

« — Mon Dieu, je ne conteste rien, surtout aux enthousiastes; mais puisqu'elle a toutes les perfections à vos yeux, que me veut-elle, à moi, pauvre infirme, à moi, triste femme délaissée, et qui ne trouve de consolation dans mes peines que lorsque je puis contribuer au soulagement de créatures plus à plaindre encore que moi? car je ne manque pas de pain, il est vrai... Elle, si jeune, si pure, si belle, si heureuse, que peut-elle désirer? Et vous, qu'attendez-vous de moi pour elle?

« — J'attends l'affection d'une sœur.

« — Je ne demande pas mieux que de l'aimer, pourvu que je ne la voie pas.

« — Vous la verrez, car je suis le maître ici.

« — Oui, monsieur, vous êtes le maître ici; mais moi, je suis libre de sortir d'ici, et j'en sortirai, s'écria madame de Montlhéry en se levant et marchant à pas précipités comme si elle n'était plus l'infirmes, la victime, la belle mourante de l'instant d'auparavant; j'en sortirai, vous dis-je... »

Gaston sentit les conséquences d'un éclat pour Ethel; il contint l'explosion de sa colère.

« Je ne me fais qu'un reproche, reprit-il, c'est d'avoir eu la sottise de vous croire un peu d'âme.

« — C'est parce que j'ai plus d'âme que vous n'en avez que je ne consentirai jamais à me laisser humilier dans ma dignité d'épouse.

« — Ah ! madame, quel titre osez-vous invoquer !... Prenez garde, cette fierté tardive pourrait me rendre susceptible à mon tour : la susceptibilité se gagne ; et que deviendriez-vous si la contagion de vos scrupules allait faire de moi un mari jaloux ? Vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari jaloux ? Évitez de l'apprendre , c'est un conseil prudent que je vous donne , et qui vous est plus utile qu'à toute autre femme.

« — Trêve d'ironie, monsieur ! elle est au moins déplacée dans votre bouche ; je n'accepte la plaisanterie que lorsqu'elle est bienveillante.

« — Parbleu ! madame, je suis loin de plaisanter... et je soutiens... qu'une personne unie à un mari qui n'a cessé de sacrifier son bonheur intérieur à la réputation de sa femme doit être soumise, si ce n'est par reconnaissance, au moins par prudence ; par prudence, entendez-vous, madame ?

« — Vous voulez m'effrayer, monsieur... Je suis née Macnally ; vous devez me connaître assez pour savoir qu'il n'est pas facile de m'intimider.

« — Tant pis pour vous, madame, car il est facile de vous confondre.

« — Que voulez-vous dire ?

« — Je veux dire que parmi les lettres que vous avez eu la louable prudence de vous faire restituer par le colonel Lyndsay, il y en avait une qu'il n'a jamais pu retrouver; vous avez cru qu'il mentait pour la garder; ce soupçon vous a brouillés; de ce moment vous n'avez plus voulu lui répondre, et vous avez adopté un nouveau code de galanterie; car je ne crois pas que personne puisse se vanter d'avoir reçu de vous une lettre pareille à celle que possédait le colonel. Suis-je bien instruit? Parlez maintenant.

« — Je ne sais, monsieur, qui a pu me calomnier auprès de vous; tout ce que je viens d'entendre est un tissu de mensonges.

« — Et cette écriture, nierez-vous aussi qu'elle soit la vôtre? (Il lui montre un billet adressé au colonel.) Vous vous taisez?... Je veux que vous en entendiez la lecture; vous me direz ensuite si l'on peut vous calomnier. Quant à moi, je ne pense pas que dans les mauvais lieux dont vous parliez tout à l'heure on se serve d'autres expressions que des vôtres. Écoutez, madame. (Il se dispose à lire.)

« — Monsieur, de grâce... terminez une scène indécente.

« — Je ne vois ici rien d'indécent, madame, si ce n'est votre style... Écoutez, en voici un échantillon :

« Ami, tu pars; non, tu n'es point parti;

« je te crois encore là, je te sens là ; mon plaisir  
« survit à cette nuit... Mais aussi quel... »

« — Monsieur, monsieur, vous êtes un  
homme affreux..... Ne rougissez-vous pas ?

« — Oui, madame, je rougis.... mais pour  
vous... qui osez mépriser les autres !...

« — Hé bien, monsieur, j'avouerai tout, je  
m'humilierai devant vous, pourvu que vous me  
rendiez cette lettre et que vous ne la lisiez pas...

« — Vous la connaissez donc ?

« — Oui, je suis coupable ; vous le saviez et  
vous avez été généreux, soyez-le davantage ;  
promettez-moi de me rendre ma lettre. »

Dans ce moment, la frêle créature, cette  
femme dont l'existence était d'être toujours mou-  
rante, s'élance d'un bond comme une tigresse  
sur la main de son mari, lui arrache sa lettre, et  
se précipite d'un second saut vers la cheminée. Il  
ne fallut pas moins que l'agilité de Gaston pour  
s'opposer au dessein de sa femme ; il retint à  
temps le bras de madame de Montlhéry.

« De la violence, s'écria-t-il ; ah ! c'en est  
trop ! »

Une lutte s'établit alors entre les deux époux :  
la femme furieuse trouvait la force et l'élasticité  
d'une lionne ; plusieurs fois elle fut au moment  
de saisir de ses dents le papier que Gaston lui  
retirait de la main, dont elle fermait les doigts  
avec une énergie convulsive ; enfin, l'issue de

ce combat inégal fut le triomphe de la force. M. de Montlhéry se retrouva en possession de la lettre, qui, bien que chiffonnée et légèrement déchirée, était encore assez intacte pour servir à l'usage auquel il la destinait ; madame de Montlhéry retomba plus mourante que de coutume sur son canapé. Pour certaines femmes débiles, ce meuble est un refuge semblable au tonneau du chien de Montargis... Madame de Montlhéry, au bout de ses forces, mais non de sa rage, s'écria en sanglotant :

« Hé bien, monsieur, puisque vous employez la violence pour me dépouiller d'une lettre qui m'appartient, je n'ai plus de mesure à garder : vous la rendrez au colonel.

« — Encore moins, dit Gaston, en reprenant son imperturbable sang-froid ; je puis rire du dévergondage et de l'impuissante colère d'une femme pour laquelle je n'ai jamais eu d'amour, mais je punis l'insolence d'un homme que je méprise.

« — Si ce billet est tombé dans vos mains, vous n'avez pu l'obtenir que par des moyens déloyaux.

« — Vous m'interrogez, madame ? hé bien, je vous réponds : j'ai voulu, non pas épier vos démarches, je vous ai prouvé que je ne suis pas jaloux, mais me mettre en mesure de suppléer à la délicatesse qui manque parfois

à vos procédés. Je me suis réservé le moyen de diriger votre conduite dans certaines circonstances ; par exemple, dans une discussion comme celle que nous avons aujourd'hui ensemble. Si je suis parvenu à me procurer cette lettre, un tel succès vous prouve que les valets anglais ne sont pas plus à l'abri de la séduction que ne le serait votre femme de chambre si j'avais besoin d'elle, tout insolente qu'elle me paraît.

« — Le colonel...

« — Permettez-moi, madame, de vous répéter que si le colonel est mêlé dans cette affaire, tout accommodement entre vous et moi devient impossible.

« — Qu'entendez-vous par un accommodement ?

« — Je ne m'explique pas.

« — Pourquoi donc ? Expliquez-vous nettement, monsieur, je vous prie.

« — En fait d'explication, ce qui est nécessaire est inutile. Vous savez que votre sœur...

« — Je vous le répète, Ethel n'est plus ma sœur, et je sors de votre maison si vous m'obligez à la voir.

« — Vous savez que votre sœur...

« — Monsieur...

« — Vous savez que...

« — Encore une fois, monsieur...

« — Vous savez...

« — Que je suis malheureuse !... »

« — Vous savez que votre sœur soutient un procès dont le résultat sera peut-être la perte de sa fortune entière.

« — Que m'importe , à moi ? »

« — Il vous importe d'autant plus que , si votre sœur ne gagne pas ce procès , elle a droit à la moitié de votre fortune.

« — Quelle injustice ! »

« — Nullement... le texte de la loi est formel , et dans ce cas l'application m'en paraît juste. Je vous déclare donc que je suis décidé à restituer à lady Ethel la moitié de la fortune que vous avez reçue de votre père , s'il y a lieu d'user de générosité envers elle. Cependant il se pourrait qu'elle se contentât de l'existence que nous devons lui assurer chez nous et que nous pouvons rendre très-convenable et très-douce , même sans nous gêner ; mais vous comprenez que , pour arriver à ce résultat , il faut commencer par lui faire trouver notre intérieur agréable. »

Madame de Montlhéry gardait le silence ; néanmoins il fut facile à Gaston de voir que ses paroles , et surtout la communication de la lettre , avaient porté coup... Il se tut... Enfin elle reprit :

« Et ma lettre , me la rendez-vous ? »

« — Je ne m'engage à rien ; tout ce que je



puis vous dire, c'est que je réglerai ma conduite sur la vôtre. »

Cette scène, dont nous avons cru devoir abrégé beaucoup le récit, se prolongea jusqu'au jour. Vers huit heures du matin, les deux époux, qui ne s'étaient pas couchés, s'entretenaient encore ensemble, lorsqu'un bruit assez fort se fit entendre dans le salon de madame de Montlhéry. Gaston distingua la voix d'Ethel : cette voix douce, grave et sonore, ne pouvait être méconnue par lui.

---

## CHAPITRE XXVI.

« Je veux voir ma sœur, disait Ethel à Lucy, allez donc l'avertir.

« — Monsieur est chez madame et je ne puis entrer.

« — Dites à ma sœur que c'est moi qui la demande et qui ne veux pas tarder un instant de plus à l'embrasser.

« — C'est impossible!

« — Entrez, Ethel, dit Gaston en ouvrant la porte; votre sœur vous attend. »

Ethel accourt, se précipite dans les bras de sa sœur, et madame de Montlhéry, en détour-

nant la tête, s'essuie les yeux, quelque secs qu'ils soient.

« Chère Ethel, s'écrie enfin Odile après une pause assez longue; ma sœur! Il y a bien longtemps que je vous attends... Si je ne me suis pas trouvée hier à votre arrivée ici, c'est...

« — Je sais ce qui t'a retenue, ma bonne sœur, dit Ethel; on me l'a dit... C'était un devoir; d'ailleurs, je n'ai pas le droit d'être exigeante... je suis la cadette. J'étais bien petite quand tu as quitté Macnally-Castle, et pourtant je me souviens de toutes les circonstances de ce départ comme si c'était hier... Mais je ne t'aurais pas reconnue... Que je suis heureuse de te retrouver!... Odile, ce modèle de raison sans cesse offert à mon émulation; Odile, cette personne si raisonnable, si bien élevée, si réservée, la voilà donc enfin devant mes yeux!... c'est elle que je vois!... Tu ne sais pas que tu as fait le tourment de mon enfance?

« — Moi?

« — Sans doute, par toutes tes perfections; on ne cessait de les comparer à mes défauts, et ce parallèle finissait toujours par me faire pleurer.

« — C'est un mauvais service qu'on m'a rendu auprès de vous.

« — Point du tout, je t'admirais; cela n'empêche pas d'aimer. Mais pourquoi ne m'as-tu jamais écrit? Tu ne t'es guère occupé de nous. »

Puis en regardant Gaston : « Tu étais heureuse ; le bonheur rend oublieux. Mais, au moins, depuis la mort de notre pauvre père...

« — Ethel, épargnez-moi... je n'ai pas votre santé, votre force!... Une sensibilité excessive a déjà consumé ma vie!... » Et se détournant encore pour essuyer ses yeux toujours très-secs, elle continua : « Non, vraiment, vous ne savez pas le mal que vous pouvez me faire ; il y a des sujets qu'il faut se garder d'aborder avec moi : c'est comme si l'on me tirait un coup de pistolet. On ne me connaît pas ; personne ne sait à quel point chez moi l'âme domine le corps... Mais cette force de sentiment est précisément ce qui me dévore...

« — Pardon, Odile, pardon ! la piété filiale est la vertu des cœurs irlandais ; mais ceux qui restent chez nous ne craignent pas de parler des objets de leurs affections. Un jour, quand tu pourras m'entendre, je te conterai l'histoire d'Hannah Dixon ; celle-là vaut mieux que nous, vois-tu ? elle a porté le corps de sa mère pendant trente lieues sur son dos pour venir l'enterrer à Macnally-Castle.

« — C'est là de la piété filiale, interrompit Gaston ; si les Irlandais modernes avaient des écrivains et des poètes, Hannah Dixon serait immortelle comme Damon et Pithias sont immortels !

« — Ne me parlez pas de vos paysans, j'ai horreur du peuple irlandais.

« — Votre philanthropie ne dépasse point la banlieue de Paris ? repartit Gaston.

« — Moi, j'aime mon pays et par conséquent les gens qui l'habitent, dit Ethel.

« — Leur ignorance et leur fanatisme me font horreur, répond Odile ; ils sont superstitieux, grossiers, sauvages : l'Irlande est en arrière de quatre siècles sur la France.

« — C'est possible, dit Ethel ; mais le sens commun est de tous les siècles, et je doute qu'il y en ait ici plus que chez nous ; pourtant le sens commun est la première condition du bonheur : je te le répète, j'aime mon pays. »

La comtesse ne répondit rien.

« Vous avez besoin de repos, dit Gaston.

« — Oui, je vais me coucher.

« — Te coucher !... Moi, je me lève.

« — Je l'ai fait veiller toute la nuit pour lui parler d'affaires, reprit Gaston. Laissons-la se reposer, nous nous retrouverons plus tard.

« — Adieu, je me lèverai pour dîner. »

Gaston s'approcha de sa femme ; elle lui tendit la main et lui dit très-bas :

« Ai-je gagné ma lettre ?

« — Nous verrons, » reprit-il.

Il sortit avec Ethel.

Le colonel Lyndsay avait été l'un des pre-

miers amants de madame de Montlhéry; je dis l'un des premiers, car les commencements de ces sortes de listes sont obscurs : c'est comme les généalogies des grandes maisons qui se perdent dans la nuit des temps. A force de remonter haut, on finit par croire à la possibilité d'une lignée qui aurait plusieurs souches. Il y a telle femme qu'on peut défier d'indiquer positivement l'époque où elle a perdu son innocence, tant l'impureté de la pensée va loin dans certains esprits et recule pour ces esprits-là les limites de la conscience !

Le colonel avait donc été *un des premiers amants* de madame de Montlhéry. A cette époque d'inexpérience, il restait à cette âme mercenaire quelque étincelle d'amour, amour grossier, tel qu'il en peut germer dans les cœurs vains, qui sont un terrain contraire aux nobles passions, comme les landes sont défavorables au bon grain ; mais cette grossièreté, du moins, était sincère. C'est un avantage qu'elle avait sur la bienfaisance et sur les autres vertus acquises plus tard pour remplir les instants, si ce n'est le cœur de la même femme, de cette femme dont les vices primitifs furent si bien complétés, vernis, embellis, si fort enracinés par l'usage du monde.

C'est sous l'inspiration de cet amour peu délicat qu'avait été écrite la fatale lettre, si heureusement soustraite au colonel par son valet de

chambre. Les domestiques anglais, dressés à spéculer sur les écarts de leurs maîtres, sont des espions-nés. L'espionnage me paraît un mal inhérent à toute civilisation : dans les pays despotiques, il fait partie de la machine politique; dans les pays libres, il est un des ressorts de la vie domestique.

Ce valet, pénétré des devoirs de son état, était venu un jour à Londres chez M. de Montlhéry; et dans son zèle anglais contre l'adultère, il avait offert à l'époux outragé une lettre qui prouvait sans réplique le crime de l'indigne épouse.

Gaston, pour récompenser le valet, vanta, loua et paya généreusement le zèle austère de cet homme; c'est ainsi que la libéralité de M. de Montlhéry confirma l'espion familier dans l'amour de ses devoirs.

Gaston sentit le parti qu'il pouvait tirer contre sa femme de ce précieux gage d'infidélité. Ce papier ne lui apprenait rien à lui, mais il lui donnait le moyen de gouverner une personne ingouvernable par tout autre mobile que celui de la peur ou de l'intérêt, ce qui veut dire de subjuguier une âme ignoble.

La crainte de l'usage qu'aurait pu faire de cette lettre le domestique qui l'avait dérobée avait été dans l'esprit de Gaston un motif de plus pour la garder. Gaston ne daigna pas faire

valoir ce sentiment de délicatesse auprès de sa femme.

Celle-ci, depuis sa rupture avec le colonel, avait changé de système. Instruite par l'expérience, elle sut se garder pour le reste de sa vie du danger des lettres. Elle aurait accordé toutes choses à un homme plutôt que de lui écrire quatre lignes. En général, la parole d'une femme qui évite d'écrire mérite peu de confiance, puisqu'elle-même ne croit qu'à ses lettres. Dans la conversation, madame de Montlhéry prodiguait le mensonge; et sa probité consistait à éviter de donner des preuves de sa fausseté.

Sa galanterie était excessive et peu délicate; persuadée de la vérité de cette maxime triviale, que le sentiment compromet les femmes du monde plus que le dévergondage, elle se fit une loi de ne se lier avec aucun homme, pas même avec ceux qui lui plaisaient le plus. Celui qu'elle traitait bien aujourd'hui était reçu demain en étranger, ou n'était pas reçu du tout. S'il faisait du bruit, s'il se plaignait, ce qu'il disait paraissait si peu vraisemblable, même aux personnes du monde qui croient si facilement au mal, qu'il fallait du temps pour faire ajouter foi à sa médisance. D'ailleurs elle s'appliquait à ne choisir ce sultan d'un jour que parmi des hommes dont la position dans le monde ne lui paraissait pas trop éminente. Elle



se fiait à leur obscurité ; ils n'étaient pas assez grands seigneurs pour que leurs discours trouvassent beaucoup d'auditeurs crédules ; et si plus tard quelques personnes répétaient les propos qu'elles avaient recueillis de la bouche de ces amants éphémères, une autre histoire, trois histoires, dix histoires étaient déjà venues contredire celle à laquelle on aurait voulu faire ajouter foi tardivement. Au milieu de la confusion de ces bruits contradictoires, la grande dame, hardiment retranchée dans une infamie audacieuse, donnait l'impudence pour démenti à ses accusateurs. Voilà comme elle traitait le monde ; elle appelait cela le *manéger*, et riait tout bas de celles qui sont encore à le ménager : faute de conduite qui pourrait bien ne tenir qu'à une erreur de langage. Tant d'insolence lui réussissait ; le public français est comme le chien qui reconnaît pour maître celui qui le frappe le plus fort.

Cependant, trois mois avant le retour de son mari, madame de Montlhéry avait dévié de sa voie prudente, et cela pour la première fois depuis sa rupture avec le colonel : le jeune Savardy, un peintre d'une beauté rare et d'un talent ordinaire, lui avait plu ; c'était un de ces fats de nouvelle espèce, que le bouleversement des idées, plus encore que le bouleversement

des empires, ont amenés dans les salons d'autrefois, où ils rivalisent d'impertinence et de succès avec les héritiers des plus grands noms de France, étonnés de se voir dépossédés même des privilèges de l'élégance sociale, après avoir perdu depuis longtemps ceux de l'aristocratie politique.

Les roués parvenus sont une espèce d'hommes particulière à la société française révolutionnée. Les femmes qui les écoutent ont à redouter en eux, non-seulement l'ennemi que toute femme rencontre tôt ou tard dans un amant, heureux ou malheureux, mais encore l'implacable vanité du bourgeois ardent à se venger de la noblesse, tout avilie qu'elle lui paraît.

Le beau Savardy avait tout ce qui peut plaire aux femmes blasées ; l'adresse, la grâce brillaient à l'envi dans sa personne : une taille élevée, svelte, et pourtant de larges épaules ; des traits mâles, hardis, avec un regard dont l'insolence était tempérée par une douceur plutôt voluptueuse que tendre ; des manières étranges, sans mauvais goût ; un esprit vif, inattendu ; un naturel de conversation dû au cynisme des opinions plutôt qu'à l'originalité des pensées ; et avec cela toutes sortes de talents de société qui contrariaient sa vocation d'artiste, mais qui servaient merveilleusement son ambition d'homme à la mode : voilà

ce qui faisait de lui le modèle accompli du séducteur moderne, le phénix des amants impertinents, des agréables de cette nouvelle bonne compagnie, qui ressemble à la mauvaise à s'y méprendre, et qui devient pourtant dominante dans ce qu'on appelle aujourd'hui le grand monde ; grand par rapport à la quantité, comme celui d'autrefois l'était par la qualité des personnes admises à le composer.

Ayant passé sa première jeunesse dans les lieux publics, il a rencontré là une foule de réfugiés de tous les pays ; il a reçu de ces hommes injustes, c'est-à-dire menteurs par état, comme tous les malheureux, des notions fausses sur la situation politique de l'Europe ; mais il leur doit beaucoup de petits agréments qu'il s'est appropriés avec une facilité merveilleuse. Un des traits dominants de son caractère est l'absence de profondeur : grâce à ce défaut de génie, il a le don de l'imitation, qu'il applique aux arts, pour lesquels il a une disposition innée ; du moins possède-t-il une partie des qualités nécessaires à qui veut se distinguer par des ouvrages d'imagination. Il a du goût, mérite rare dans un siècle où l'on essaie de faire régner le laid et de jeter la lumière sur le baroque ; enfin, il est doué de l'esprit de l'artiste, mais il n'en a pas l'âme. Ses avantages et ses défauts en ont fait un philosophe précoce, dis-

posé à se cacher ses bornes à lui-même, à ériger ses imperfections en système, habile enfin à s'arranger d'avance de la vie, telle que la lui présage l'imperfection d'une nature qui, tout incomplète qu'elle est, a produit pourtant en lui un homme distingué. C'est le type du Français moderne, l'homme à la mode par excellence dans une société où toutes les notions du vrai, du beau, du bon, du grand, du juste et de l'injuste sont confondues; et cependant il était doué de quelques-unes des qualités nécessaires pour réussir en meilleure compagnie, si le sort l'eût fait naître à une autre époque. Tel qu'il est, et tel qu'est le monde aujourd'hui, M. Elion Savardy a précisément ce qu'il faut pour faire tourner la tête aux plus jolies femmes du Paris actuel, aux femmes les plus distinguées sous tous les rapports. Habile à tous les exercices du corps, il court au clocher comme un groom d'Epsom, il nage, il fait des armes comme un homme du métier, il joue de la guitare comme un Espagnol, chante comme un Italien, sait mal plusieurs langues qu'il parle facilement et pittoresquement; enfin il apporte dans le grand monde une pointe de cette originalité d'atelier inconnue jusqu'ici aux hôtes des salons, un parfum d'écurie, voire même d'estaminet, irrésistible, au dire des femmes ennuyées de ce qui passait pour aimable depuis deux cents ans...

Ce personnage, qui connaît sa force et en use, avait eu grand soin d'éviter le sort des autres amants pris à la journée par madame de Montlhéry. Le secret dont il se servit pour s'assurer un plus durable empire est resté un mystère impénétrable même pour nous, qui prétendons lire dans le fond de l'âme des personnages dont nous racontons l'histoire.

Nous nous bornerons à constater, sans expliquer ce prodige, que depuis trois mois M. Savardy était l'amant *bien traité*, l'amant adoré de madame de Montlhéry.

Cette faiblesse entraînait moins d'inconvénients pour elle que pour d'autres femmes; voici pourquoi : dans l'élégant tissu d'affectations et de mensonges dont elle décorait sa vie, elle avait adroitement glissé une invention, innocente en apparence, et qui lui devint fort utile pour se préserver des inconvénients de son libertinage; c'est à dessein que nous employons ce mot grossier :... elle tirait parti de sa mauvaise santé pour se faire donner un certificat de bonne conduite.

Comment médire tout d'un coup d'une personne qu'on s'est depuis longtemps habitué à plaindre? D'ailleurs, sans jamais s'expliquer nettement, elle savait choisir ses médecins de manière à diriger à son gré l'opinion sur la nature de son mal, c'est-à-dire sur la nature du

mal dont elle désirait qu'on la crût atteinte. Les réticences adroitement affectées de quelques amies subalternes achevèrent d'établir sa réputation de vertu *obligée* ; et bien des gens l'auraient vue faire tout ce qu'il fallait pour la démentir , sans en croire leurs yeux.

La femme qui renonce à marcher peut se permettre en toute sûreté bien des choses suffisantes pour perdre de réputation celle qui s'obstine à user de ses jambes. Madame de Montlhéry avait reconnu de bonne heure que les jambes sont ce qu'il y a de plus inutile à la vie d'une grande dame qui veut conserver en même temps l'indépendance et la considération ; problème difficile à résoudre et dont la solution ne s'obtient qu'au moyen de quelque sacrifice : aussi, depuis deux ans, ne marchait-elle plus ; c'est à ce prix, qui pour elle était modique, qu'elle dut la liberté dont elle usait aussi impudemment qu'impunément au vu et au su de tout le monde. Une autre se serait fait chasser de la société ; madame de Montlhéry gouvernait la bonne compagnie. Encore une fois elle savait *manéger* son public. C'était une comédienne excellente, mais elle ne pouvait réussir que sur la grande scène du monde ; sur un théâtre, ses ruses trop fines n'auraient paru ni assez pittoresques ni assez amusantes, tandis que dans les vrais salons son but était atteint :

ce but était de tromper. Dans un drame , les mêmes finesses auraient manqué leur effet , car le but principal du drame est d'intéresser.

Le tableau de la société, quelque exact qu'on le fasse , ne suffit pas à la poésie ; le monde de la comédie, tout terre à terre qu'il paraît, est un monde poétique. On tâche d'y représenter les choses et les hommes , mais le poète qui les met en perspective ne les montre que de son point de vue : par là il est toujours le maître de ses effets , quoi qu'il ne le soit jamais de sa donnée, qui est l'histoire du monde ou la peinture du cœur. Voilà pourquoi tout drame tragique ou comique est une œuvre d'art.

---

## CHAPITRE XXVII.

Ethel ne retrouva sa sœur qu'à dîner ; c'est l'heure où madame de Montlhéry reparut au salon : son air , sa physionomie étaient calmes , ses manières aussi affectueuses qu'elles pouvaient le paraître , d'après le caractère de la dame.

Elle avait réfléchi. Ce qu'elle appelait se reposer, ce n'était pas dormir, c'était méditer sur son rôle : c'est à quoi elle avait employé la plus grande partie de la matinée.

Le résultat de ce travail solitaire fut de reconnaître la nécessité de céder à la volonté de M. de Montlhéry en recevant Ethel dans sa



maison et en la protégeant contre la malignité du monde , au lieu de l'exposer aux plus infâmes calomnies comme elle l'avait fait depuis six mois par ses propos malveillants ; mais elle pensa fort judicieusement que , pour tirer tout le parti possible de la soumission , il fallait se soumettre de bonne grâce.

En entrant dans le salon , elle joua donc toute la tendresse et toute la sensibilité dont une véritable sœur aurait éprouvé les effets dès la veille à l'arrivée d'Ethel. Madame de Montlhéry ne paraissait pas précisément dépourvue de cœur quand elle avait le temps de se préparer au sentiment analogue à chacune des circonstances où elle allait se trouver ; la surprise seule mettait à nu toute la pauvreté de cette nature factice : elle avait assez travaillé sur elle-même pour acquérir l'apparence de tout ce qui ne s'acquiert pas. Les affections primitives, les instincts de l'âme, lui manquaient ; néanmoins elle parvenait quelquefois à les jouer avec un grand succès. On disait d'elle que c'était une personne qui n'avait que des seconds mouvements. Le monde juge admirablement les vices et les défauts ; les qualités seules lui échappent : c'est à cause de cela qu'on veut avoir des amis. Les indifférents suffiraient, si leur sagacité discernait le bien comme le mal ; ce qui prouve , en dernière analyse , qu'il n'y a point d'indifférents.

« J'adopterai ma jeune sœur pour fille, » dit madame de Montlhéry en la *réembrassant* avec l'émotion qu'elle n'avait pas ressentie la première fois et qu'elle se reprochait intérieurement d'avoir oublié d'exprimer, comme un acteur regrette d'avoir manqué son entrée.

Ce jeu surprit désagréablement Ethel : celle-ci avait l'instinct du naturel, comme sa sœur celui de l'affectation ; la froideur du matin ne lui avait pas déplu autant que l'amitié du soir. Cet attendrissement tardif et pourtant si bien imité lui parut burlesque ; elle se crut à la comédie et elle ressentit une angoisse inexprimable. Elle se reprochait l'aversion qu'elle éprouvait pour une sœur qui paraissait bien disposée à son égard : ce remords fut favorable à Gaston. Elle avait souvent blâmé l'éloignement qu'il montrait pour sa femme, et jamais il ne s'était justifié aux dépens de celle-ci. Nulle délicatesse de sentiment ou même de procédés n'était perdue pour Ethel, et nul mouvement du cœur de la jeune fille n'échappait à Gaston. Tant que ces deux âmes se contentaient de se deviner, elles se rapprochaient ; dès qu'elles voulaient s'expliquer, elles se séparaient. L'amour, détourné de ses voies par les mensonges et les bassesses du monde, le véritable amour, lorsqu'il vient à naître par miracle dans ce terrain aride qu'on appelle la

société élégante , me fait l'effet d'une sensitive qui croîtrait au milieu d'un champ de char-dons agités par l'ouragan.

En s'asseyant entre sa femme et sa belle-sœur, Gaston sentit qu'Ethel était bien disposée pour lui.

« Que faisons-nous ce soir, dit-il à madame de Montlhéry?

« — Rien : je vais à l'Opéra.

« — Tant mieux , c'est le début de Duprez, dit Gaston ; nous y mènerons Ethel.

« — Ce sera bien ennuyeux , reprit madame de Montlhéry. Je ne pardonnerai jamais à Duprez d'être cause de la retraite de Nourrit. Après Nourrit , je ne puis voir personne dans *Guillaume Tell*.

« — C'est justement après Nourrit que je suis bien aise de voir dans ce rôle un homme qui chante sans que sa voix m'arrive du haut de sa tête et qui conçoive son rôle pour faire effet non-seulement sur le parterre parisien , mais sur tout ce qui a une âme.

« — Vous croyez que Duprez va faire tout cela? Il n'est pas acteur ; n'ayant jamais joué qu'en Italie, il ne sait que chanter, il n'a aucune habitude de la scène ; pourtant le talent du vrai tragédien est indispensable à Paris.

« — Je ne puis vous répondre là-dessus ; je ne le connais pas : mais votre Nourrit ne m'a

jamais fait le moindre plaisir. C'est toujours le comédien expérimenté, ce n'est jamais le personnage ; il se pose, il cherche l'effet et le produit sur un public accoutumé à n'applaudir que l'effort : tout est factice en Nourrit. On le vantait parce que, tant qu'il était seul, les compositeurs avaient besoin de lui ; vous verrez ce qu'on en dira demain si son rival réussit aujourd'hui. Moi j'aime que l'expression, surtout en musique, naisse de l'intensité de l'émotion : le feu intérieur se communique d'âme à âme par une vibration intime : cette électricité du sentiment me paraît le comble de l'art ; jamais Nourrit ne me l'a fait éprouver. Aussi, de son temps, n'allais-je point à l'Opéra français pour y entendre chanter.

« — Allons-y de bonne heure, ma sœur, je serais désolée de manquer le commencement.

« — Nous avons notre toilette à faire.

« — La mienne sera bientôt faite, reprit Ethel ; un début à Paris, c'est curieux ; la vivacité d'esprit du peuple parisien doit briller là dans tout son éclat.

« — Vous ne connaissez pas les Français d'aujourd'hui, dit Gaston ; ils deviennent lourds et froids dès qu'ils sont en public ; la peur qu'on a maintenant de se faire des ennemis change les foules en une réunion de profonds diplo-

mates ou d'hypocrites raffinés. Les Français en présence les uns des autres n'ont plus ni esprit, ni jugement; ils n'ont qu'une prudence qui ressemble à de la peur; et quand il s'agit d'exercer une faculté de l'esprit, la peur équivaut à de la bêtise, à de l'impuissance. Qui pouvait prévoir que cet esclavage de l'individu serait un des résultats du règne de la liberté publique?

« — Vous ne comprenez pas le temps où nous vivons, dit madame de Montlhéry, ou vous affectez de le mépriser.

« — Comme vous de l'admirer. Mais puisque vous ne mangez pas, ajouta Gaston en changeant de ton, vous pouvez abréger le dîner.

« — Appelez Lucy, » dit madame de Montlhéry à un domestique.

Lucy arrive aussitôt : son air est changé comme le langage et la disposition d'esprit de sa maîtresse.

« Avez-vous montré à la femme de chambre de ma sœur tout l'intérieur de son appartement? A-t-elle ce qu'il faut pour sa toilette?

« — Il me faut peu de chose, dit Ethel.

« — J'aidais mademoiselle Fanny à mettre en ordre les effets de lady Ethel quand madame m'a fait appeler, répliqua Lucy.

« — Je ne dînerai pas aujourd'hui. Aidez-moi à passer dans mon cabinet de toilette. »

La comtesse se leva; cette femme, qui aurait

pu courir comme un lièvre si bon lui eût semblé, se traîne en mourante hors de la chambre, appuyée sur le bras de Lucy, qui va l'aider à se faire moquer d'elle à l'Opéra.

Personne ne s'habille comme la comtesse de Monthéry; en toutes choses la bizarrerie travaillée lui tient lieu d'originalité.... Elle dément la réputation des femmes de son pays : les Irlandaises passent pour naturelles ; il est vrai que c'est parmi les Anglaises.

## CHAPITRE XXVIII.

« Madame de Montlhéry mène sa sœur à l'Opéra!!!... et monsieur de Montlhéry les accompagne! c'est une révolution domestique. » — Tel fut le cri qui s'éleva en même temps de toutes les loges où se trouvait quelque femme de la connaissance de madame de Montlhéry; le nombre en était grand.

« La conversion est complète, ajouta madame de Villemagne, qui venait d'entrer dans la loge de la duchesse de Verneuil; madame de Montlhéry arrive avant l'ouverture. J'aurais cru plus facile d'en faire une femme de bien qu'une femme exacte.

« — Remarque digne d'une vieille gouver-

nante, dit tout bas le marquis d'Herville en se penchant à l'oreille de madame de Verneuil.

« — Prenez donc garde, il n'y a que la vérité qui choque, » répondit celle-ci.

Madame de Villemagne était descendue d'une famille de robe admise autrefois dans certains salons de *bonne compagnie*, comme on disait alors avec raison, et comme on dit aujourd'hui sans savoir pourquoi. Son père, ruiné par la révolution, se vit forcé de tirer parti du talent qu'elle avait pour la musique; et quoiqu'elle eût peu d'instruction, il la fit gouvernante. Son esprit suffisait à dissimuler son ignorance première et à s'instruire elle-même en faisant semblant de diriger l'éducation d'une autre. Lord Macnally, le père d'Odile et d'Ethel, la mit auprès de sa fille aux *Dames Anglaises*. On ne manqua pas de dire que les relations du comte avec la gouvernante de sa fille devenaient trop intimes; quoi qu'il en soit, c'est de ce moment que date l'entrée de madame de Villemagne dans le monde, où elle s'occupait bien plus de son avancement social que de ses devoirs envers son élève.

Nous regrettons que la nature de notre sujet ne nous permette pas de définir ici avec quelque détail le caractère de cette femme, ni d'analyser son travail de taupe et d'araignée pour se frayer des chemins souterrains aboutissant



d'un côté dans un bouge sans nom, de l'autre au milieu des salons les plus élégants de Paris. Elle sut profiter, avec une habileté digne d'un but plus élevé, de la position de sa jeune élève ; elle se lia au couvent avec les parents des autres enfants et parvint, à force d'intrigues déguisées en bonnes œuvres, à se mettre en rapport avec des familles prépondérantes. Elle prenait de loin dans sa trame les amis qu'elle pensait lui pouvoir être utiles quelque jour, dût ce jour n'arriver que dans vingt ans, dût-il n'arriver jamais ; une liaison désintéressée servirait du moins à montrer un caractère susceptible d'entraînement : excellent démenti à donner aux gens qui l'accusaient d'intrigues et de calcul. Enfin le diplomate le plus impénétrable, l'observateur le plus patient reculeraient de surprise s'ils pouvaient découvrir la profondeur des combinaisons de cet esprit féminin et dont toutes les facultés innées avaient été sacrifiées à l'espoir... de se faire un salon !... Pour madame de Villémagne, tout ce qui prouve qu'on vit : aimer, juger, sentir, se passionner, se dévouer même ; toutes les affections de l'âme, toutes les actions de l'esprit, tous les devoirs du cœur, n'étaient que des moyens, et son but était de réunir un petit cercle de personnes qui se rencontreraient chez elle de trois à cinq heures ou quelquefois le soir.

C'est à cette fin que Dieu lui avait fait don de la vie et de l'immortalité.

Combien de femmes à Paris vivent uniquement dans l'espoir d'être visitées tous les jours par quelques personnes qu'elles croient distinguées parce qu'elles les ont vues ailleurs que chez elles ! Paris renferme une espèce de femmes n'aspirant qu'à devenir ce qu'on appelle des personnes prépondérantes, ne voyant dans le monde que leur butin, ne prenant part au mouvement de la société que pour en accaparer ce qu'elles peuvent, allant sans cesse à la picorée chez les femmes qu'elles aiment à voir, non parce qu'elles se plaisent chez elles, mais parce qu'elles espèrent leur voler des amis ; enfin, ne connaissant ni plaisir vrai, ni affection libre, et réduisant la vie universelle à ce qui se dit dans leur salon. Je compare ces créatures défigurées par l'ambition d'être quelque chose dans le monde, à des araignées qui tendent leur toile au milieu des fleurs d'un beau jardin afin d'attraper des moucherons.

Le principal moyen choisi par la pauvre araignée Villemagne pour faire sa petite provision d'importance dans la société fut un mélange habilement conçu de bassesse d'autant mieux cachée qu'elle était plus profonde, et de bonté aveugle ; cette dernière qualité surtout lui avait paru la plus nécessaire. Elle était donc imperturba-

blement bonne : elle eût vendu son âme avec toutes ses haines pour être reconnue et déclarée bonne dans le monde. Elle se rendait utile à tous et de toutes les façons ; elle était indulgente, douce et pourtant point fade, grâce au fond d'égoïsme et même de férocité qu'elle nourrissait avec un amour prudent dans le seul coin du labyrinthe de son cœur réservé pour la vérité. Cette personne, quelque subalterne qu'elle fût, était pourtant devenue nécessaire à une foule de grands personnages tant en les amusant qu'en favorisant leurs desseins ; et c'est ainsi qu'elle était parvenue à faire oublier, que dis-je ? ignorer ce qu'elle avait été. Les personnes qui se servaient d'elle ou celles qui seulement pouvaient penser qu'elles s'en serviraient un jour, ne manquaient jamais d'ajouter à son nom l'épithète de *bonne* chaque fois qu'elles le prononçaient : exalter ses qualités, c'était s'excuser de la voir. Le monde s'entend merveilleusement à ce jeu des réputations : on fait en ce genre à certaines gens des prêts considérables au nom du public pour en toucher soi-même les intérêts.

Il faudrait écrire un livre, et peut-être plusieurs livres, afin d'expliquer comment la bonne madame de Villemagne était parvenue à paraître en public avec la duchesse de Verneuil. Une place dans la loge de cette grande dame au début de Duprez, c'était pour elle le bâton

de maréchal, c'était la récompense d'une carrière de mensonges et de complaisances, de toutes les vertus enfin qu'elle haïssait d'autant plus qu'elle les avait pratiquées toute sa vie.

Un ton parfait, une prudence consommée, l'art de faire parler les autres, joint à une discrétion à toute épreuve, à une souplesse qui rendait la fausseté naturelle, à une modestie presque vraie, tant il y avait longtemps qu'elle était affectée : voilà les qualités qui avaient assuré des amis véritables à cette personne tout artificielle. Son hypocrisie atteignait aux frontières de la vertu, tant elle avait été soutenue avec persévérance ! N'ayant jamais un inconvénient dans la société, s'y rendant souvent agréable, toujours utile, redoutant comme un crime, c'est-à-dire comme une faute, tout ce qui pourrait porter ombrage à quelqu'un, elle devait nécessairement être bienvenue partout, et ne pouvait paraître déplacée nulle part.

Parmi toutes les personnes avec lesquelles ses intrigues la mettaient en relation, l'ambitieuse duchesse de Verneuil était celle qui l'avait le mieux appréciée. Tout en paraissant désirer de se rapprocher de Gaston, cette noble et capricieuse dame était dominée d'une autre idée : c'était le projet de faire M. Montmagny ministre et de gouverner par lui. C'est ce qu'avait démêlé madame de Villemagne avec sa

finesse habituelle ; et sans avoir eu la maladresse de se laisser confier ce but, elle travaillait depuis longtemps à l'atteindre : aussi était-elle devenue, pour cet hiver, l'inséparable amie de la duchesse.

Les personnes qui l'avaient connue gouvernante étaient celles qu'elle détestait le plus. Madame de Monthéry, qui d'ailleurs avait toujours été fort ingrate envers elle, était donc l'objet de l'aversion prononcée de la *bonne* madame de Villemagne.

Gaston seul avait trouvé grâce devant elle, d'abord parce qu'il n'aimait pas sa femme, ensuite parce que madame de Villemagne, par un souvenir presque effacé de sa nature primitive, sentait qu'il lui plaisait, mais bien plus encore parce qu'elle voyait qu'il plaisait à tout le monde. Un tel ami était précieux pour elle : combien de femmes des plus distinguées, et chez lesquelles il n'allait pas, désireraient le rencontrer en petit comité ! que de rendez-vous donnés tacitement auraient lieu chez elle aux heures où la porte serait fermée à tout le monde, excepté aux deux personnes qui devaient venir là par hasard !

Voilà d'après quels motifs elle s'était déclarée, depuis six ans au moins, l'amie de Gaston, à la vie et à la mort.

Nous ajouterons un dernier mot au portrait

que nous venons de tracer, pour prouver que quelque artifice qu'on emploie pour se déguiser, on n'est jamais que ce que la nature, aidée de la première éducation sociale, a voulu qu'on soit.

Ainsi, malgré l'horreur qu'elle avait pour son premier état et l'importance qu'elle mettait à le faire oublier, madame de Villemagne était toujours une gouvernante ; soit qu'elle trouvât dans la direction de la jeunesse un moyen d'intrigue assuré, soit qu'elle eût pris goût à l'espèce d'influence qu'exerce tout instituteur sur son élève, elle avait la manie des adoptions et des éducations ; mais ce qu'il y a de singulier dans la conduite d'une personne aussi habile, c'est que ce penchant l'entraînait quelquefois assez loin pour se nuire à elle-même, ou du moins pour agir contre ses plans.

« Monsieur d'Herville, dit tout haut madame de Verneuil, vous irez pendant l'entr'acte voir madame de Montlhéry, afin de nous donner des détails sur la jeune étrangère.

« — On la disait plus jolie qu'elle ne me le paraît, ajouta madame de Villemagne en lorgnant Ethel.

« — Je la trouve ravissante, s'écria M. Montmagny, l'homme de lettres.

« — Il faut qu'elle ait bien du mérite pour vous plaire, à vous qui ne voyez que vos livres, dit aigrement madame de Verneuil.

« — Madame, vous êtes la dernière personne qui ayez le droit de me faire ce reproche, répliqua l'ambitieux savant.

« — Vous direz à madame de Montlhéry, continua la duchesse en s'adressant au marquis d'Herville, que nous irons prendre du thé chez elle ce soir après l'Opéra. Je lui sacrifierai lady Gordon.

« — Moi, je n'irai pas avec vous chez madame de Montlhéry; elle n'est pas venue chez moi depuis des siècles, s'écria madame de Villemagne non sans une sorte d'emphase bourgeoise qui contrastait avec son bon goût et sa simplicité ordinaires.

« — Eh bien, ma chère madame de Villemagne, je vous descendrai chez lady Gordon; je suis curieuse de savoir ce qui a décidé si vite madame de Montlhéry à recevoir sa sœur, dont elle disait des horreurs pas plus tard qu'hier.

« — Elle m'a répété plusieurs fois qu'après les histoires de Londres, elle ne trouvait pas convenable d'avoir le moindre rapport avec lady Ethel, ajouta M. d'Herville.

« — C'est sa sœur, reprit M. Montmagny.

« — Raison de plus pour être révoltée de sa liaison avec M. de Montlhéry, répliqua la duchesse.

« — Cette liaison n'est pas prouvée, repartit

madame de Villemagne d'un ton semi-officiel.

« — Voilà bien la bonne madame de Villemagne ! s'écria M. d'Herville ; elle aime mieux déclarer un homme d'esprit un sot que de douter de la vertu d'une femme.

« — Je ne juge jamais sur les apparences. »

M. d'Herville, qui ne manquait pas une occasion de dire une chose piquante à madame de Villemagne, ajouta ironiquement :

« C'est prudent, madame, c'est donner un bon exemple... »

« — Et bien désintéressé, répartit madame de Villemagne, car j'ai passé l'âge où l'on en a besoin ; d'ailleurs, j'ai toujours tâché de suivre de bons exemples et n'ai jamais eu la prétention d'en donner. »

Le son de voix flûté dont fut prononcée cette réplique mesurée nous paraîtrait doux si nous n'avions remarqué qu'il baissait au lieu de s'élever chaque fois que le sujet de la conversation devenait désagréable ou seulement intéressant pour madame de Villemagne. Cette continuelle surveillance de soi-même dénote une dissimulation si profonde, que l'agrément qui en résulte devient un artifice de plus et fait presque désirer un son rauque dans la discussion, comme on regrette quelque point de vue sauvage au milieu d'un jardin trop peigné, ou dans un pays



où la culture a tout-à-fait effacé la nature primitive.

« Des défauts ! des défauts !... vivent les défauts ! il n'y a que cela de naturel , » s'écriait souvent M. d'Herville, quand il entendait vanter les immuables qualités de madame de Villemagne. Cet homme , souverainement sincère, croyait à des crimes cachés dès qu'il n'apercevait pas de défauts. « Il n'y a que des choses très-graves , disait-il , qui valent la peine de la dissimulation soutenue. »

Il ne comprenait pas qu'on mentît pour le plaisir de mentir, et qu'on voulût se montrer bon sans l'être, à moins d'avoir un grand intérêt à le paraître.

L'inutilité du mensonge est ce qui l'ennoblit. Madame de Villemagne avait appris à mentir des deux manières, afin de s'assurer par le mensonge de luxe les bénéfices du mensonge intéressé. Il faut dire pour sa justification qu'elle possédait si peu le sentiment de la vérité, qu'elle avait fini par ignorer elle-même quand elle s'en éloignait : une confession sincère lui eût été impossible, eût-elle eu la meilleure envie du monde de la faire ; elle avait porté l'art de feindre au point qu'il lui était arrivé souvent de se prendre elle-même pour sa première dupe.

Au-dessus de madame de Verneuil, quelques

loges plus loin , étaient mesdames de Belmont , mère et filles.

« Madame de Montlhéry a la même robe que le mois dernier à la représentation de mademoiselle Mars , et c'est la première fois que je la vois revenir à l'Opéra dans une toilette connue , dit mademoiselle Aménaïde de Belmont à sa mère.

« — Elle a changé le corsage , dit mademoiselle Constance.

« — Quelle manière de s'habiller ! reprit la mère ; elle a l'air de sortir de son lit : c'est impertinent. M. Savardy n'est pas encore dans sa loge.

« — Elle lui aura peut-être défendu d'y venir aujourd'hui , répliqua la plus jeune des filles.

« — Pourquoi cela ? demanda l'autre.

« — Pourquoi ? est-ce que cela ne se devine pas de soi-même ? s'écria le père de famille , M. de Belmont ; elle craint la présence de sa jeune sœur , dont la beauté est déjà célèbre dans toute l'Europe.

« — Oui , beaucoup trop célèbre , répond aigrement madame de Belmont.

« — Plus qu'elle ne mérite de l'être , reprit mademoiselle Constance de Belmont.

« — Avec toute cette beauté et toute cette

fortune, elle ne sera pas facile à marier, dit la mère.

« — Très-facile, puisque vous voyez que sa sœur la protégée, » répond M. de Belmont le père : c'est un homme doué d'un gros esprit tout rond renfermé dans un grand corps tout carré. Il n'en a pas moins eu de grands succès dans un certain monde pendant qu'il était agent de change. On lui trouvait alors une beauté gauche, ce qui équivalait à dire une gaucherie voyante.

Depuis qu'il s'était retiré des affaires, il avait essayé d'ajouter un *de* à son nom ; mais pendant qu'il allongait ainsi ce nom pour l'ennoblir, il diminuait ses revenus pour s'ennoblir aussi par des dépenses de vanité.

Grâce à cette conduite peu judicieuse, il avait fait des pertes et n'avait plus le moyen de les réparer : l'existence du parvenu repose uniquement sur l'argent ; l'argent venant à manquer, tout manque à de telles gens.

On cachait soigneusement cette décadence afin de marier les filles d'après le rang que l'on affectait de conserver parmi les gens à spéculations.

Le même appartement était occupé par la famille, mais on ne l'ouvrait plus qu'une fois par an ; on gardait la loge à l'Opéra pour s'y montrer aux grands jours, mais souvent on la faisait vendre à la porte ; on s'y rendait en voi-

ture de remise, ayant déclaré publiquement que maintenant les voitures de louage étaient non-seulement les seules commodes, mais les seules élégantes; se fiant à cette profession de foi, on se glissait même en fiacre jusqu'à l'Opéra, mais alors on sortait du spectacle avant la fin pour retourner chez soi sans être vu dans ce modeste équipage. Les chevaux de remise étaient réservés aux jours de bal : ces jours-là on entassait visites sur visites pour *utiliser* la voiture. C'étaient de rudes corvées; mais les femmes de Paris sont de fer, et la vanité leur donne la trempe.

« — La jeune sœur de madame de Montlhéry a l'air bien étrange, dit madame de Belmont; sa toilette est par trop simple aussi.

« — C'est le bon genre, s'écrie M. de Belmont, heureux de placer sa morale domestique dans une réponse à madame de Belmont; vous croyez toujours qu'il n'y a d'élégant que ce qui coûte beaucoup d'argent; c'est tout le contraire.

« — Constance, comme tu lorgnes! qui vois-tu donc? dit Aménaïde.

« — C'est lui; il entre dans leur loge, répond Constance.

« — Vous parlez sans doute du beau Savardy? s'écrie M. de Belmont. Toutes les femmes ont la tête tournée de ce petit barbouilleur.

« — Petit!... il est plus grand que vous, réplique madame de Belmont.

« — Autrefois, continua M. de Belmont, un artiste aussi médiocre se serait trouvé trop heureux qu'on lui donnât un billet de parterre; il n'aurait pas même su le numéro de la loge de madame la comtesse de Montlhéry: aujourd'hui, voyez avec quels airs avantageux il s'assied auprès d'elle.

« — Mon père, dit Aménaïde, c'est la prévention qui vous aveugle. M. Savardy, tout charmant qu'il est, n'a jamais l'air suffisant comme les autres jeunes gens; s'il est froid, c'est parce qu'il sait qu'on est malveillant pour lui; ses agréments ne lui ont valu que des ennemis.

« — Ses agréments lui ont valu toutes choses au monde, et sans sa jolie figure, il ne serait pas où vous le voyez.

« — Ah! voilà que madame de Montlhéry le présente à l'étrangère, dit Aménaïde.

« — Comme il la regarde! répond Coustance.

« — Elle n'a pas seulement baissé les yeux devant lui; sont-elles hardies, ces Anglaises! » reprit Aménaïde en lorgnant impudemment du côté de la loge de madame de Montlhéry.

Ethel venait enfin de faire connaissance avec M. Elion Savardy; ce héros d'un genre nouveau pour elle ne lui déplut pas, au grand

désappointement de Gaston, qui lisait dans ses yeux comme dans un livre.

Madame de Montlhéry l'observait aussi, mais elle ne connaissait point Ethel : l'air ouvert de la jeune fille lui parut une preuve certaine de son peu de coquetterie ; elle lui sut gré de n'avoir pas le désir de plaire à M. Savardy.

« Jamais le beau Montlhéry n'est resté si longtemps près de sa femme, dit malignement mademoiselle Constance.

« — C'est une conversion complète, reprit la mère ; l'année dernière, on l'aurait déjà vu passer dans quatre loges, et il serait enfin arrivé à celle de la duchesse de Verneuil, qui l'aurait fixé tout un acte : voilà pourtant ce que peut l'amour fraternel ! »

Et c'est sur un public composé presque uniquement de gens aussi antipoétiques que ceux dont nous venons de rapporter les dialogues, que l'artiste avait à produire *en une soirée* une impression assez profonde pour faire révolution !... D'après les difficultés des circonstances, si ce début n'était pas un événement dramatique, Duprez tombait.

La plupart des esprits parisiens lui étaient hostiles. Il avait chanté autrefois à l'Odéon sans succès ; son talent ne s'était développé qu'en Italie ; sa réputation nous offensait sans nous éblouir ; enfin, le héros de Paris se reti-

rait devant lui : Nourrit, avec le tact qu'il possède à un très-haut degré, avait senti qu'il fallait s'éloigner ; mais au lieu de nous éclairer sur la supériorité du débutant, cette prudence nous aigrissait contre un usurpateur dont la gloire encore douteuse nous privait avant tout du légitime objet de nos admirations.

Pour Duprez, le parterre valait mieux que les loges ; mais combien d'artistes malveillants ne se glissaient-ils pas parmi les commis marchands qui en composaient la majorité ! combien d'amis et de parents du héros de la veille, combien de compositeurs avec leurs séides reconnaissants des succès obtenus sous le règne d'un autre talent ! Et les rivaux offusqués d'avance du succès qu'ils se plaisaient pourtant encore à mettre en doute, et les indifférents et les ignorants, quelle glace n'apportaient-ils pas au milieu de cette assemblée imposante ! Pour vaincre tant d'obstacles, il fallait la foudre, il fallait un effet électrique produit sur l'âme du peu de juges compétents auxquels l'artiste allait s'adresser d'abord ; l'émotion de ce petit nombre qui devait se communiquer à la foule inerte ou hostile était toute la fortune du débutant. S'il réussissait à produire cette émotion dans les âmes d'élite, la foule obéirait, et la gloire de l'artiste était assurée à jamais. C'est un miracle que lui seul pouvait espérer : mais quel dé-

couragement devait l'accabler dans les moments où le sentiment de sa force l'abandonnait ! Tous les débutants ont eu affaire au même public, je le sais ; mais tous n'avaient pas le même problème à résoudre ; tous n'étaient pas dans la nécessité de se montrer dès le premier jour supérieurs aux maîtres.

Peu de gens, pendant cette mémorable soirée, se doutèrent sans doute de ce qu'était le lever de la toile pour Duprez.

A son entrée, il ne fut point applaudi ; il trouvait comme des glaçons à fondre dans l'auditoire.

Ses premiers accents éveillèrent pourtant l'attention de quelques vrais connaisseurs. Cette manière de déclamer le récit leur parut neuve, ce style large et franc, cette prononciation unique par sa netteté et son énergie, ce timbre tragique et sonore à la fois, cette manière de graduer l'expression sans quitter la note, et par la seule modification du son, ces nuances de sentiment si délicates qui dénotent un artiste supérieur, et qui, pour être appréciées, exigent de la distinction, de l'élévation d'âme même dans l'auditeur : tous ces signes précurseurs des merveilles que la foule allait être forcée d'admirer, révélèrent au petit nombre des vrais amis de l'art un talent nouveau : le gros du public restait encore froid ; mais le



feu prit au parterre pendant le fameux duo du premier acte. Paris crut entendre pour la première fois cette phrase immortelle et immortalisée : « Mathilde, idole de mon âme. » Ethel frissonna : c'était l'amour des âmes nobles, l'amour tel que Gaston le lui avait exprimé quelquefois. Cet amour ne lui avait pas causé assez d'effroi, parce qu'elle en doutait toujours ; mais Duprez ne lui laissa plus la possibilité d'être incrédule ; il lui prouva que l'amour existait avec toute sa puissance, sa poésie, son harmonie ; l'amour n'était plus un rêve : le chant de Duprez, c'est le langage d'une âme passionnée.

Ethel, respirant à peine, fondant en larmes, frémit ; c'est à elle qu'on parle, c'est elle qu'on chante, qu'on pleure, qu'on adore : la peur, l'attendrissement l'égarèrent. « L'amour, l'amour comme on le peint dans la poésie existe donc, se dit-elle, et je pourrais l'éprouver... » Elle veut se cacher à tous les yeux, elle se détourne, elle recule sa chaise.

« L'opéra l'amuse-t-il ? » dit madame de Montlhéry à Gaston. Celui-ci, effrayé du trouble où il la voit, veut la rappeler à elle-même ; il se penche un peu vers elle. Sans se laisser distraire, elle lui montre Duprez :

« — Qu'il est beau ! qu'il est grand ! lui dit-elle.

« — Qu'il est petit ! qu'il est laid ! disait au

même moment madame de Montlhéry à M. Savardy.

« — Mais il sait chanter. » répliqua celui-ci d'un air de connaisseur.

Triomphe du génie, même sur la passion ! Ce n'est que de souvenir que Gaston fut jaloux de l'exclamation d'Ethel!...

La noblesse de la physionomie de Duprez, lorsqu'elle est animée par le génie de l'art, le feu de son regard, lorsque l'accord de la situation et de la musique l'inspire, justifiaient l'éloge d'Ethel, même aux yeux de l'homme qui aurait donné sa vie pour lui entendre dire de lui ce qu'elle disait du débutant.

Rendre équitable un jaloux, c'est un prodige!!!.....

Pendant l'entr'acte, le marquis d'Herville arriva dans la loge de madame de Montlhéry, député par madame de Verneuil.

Ethel, toute à son émotion, ne voyait personne, n'entendait rien. Le chant n'avait point d'intervalle pour elle, Duprez point d'absence.

« Hé bien, que dites-vous de ce talent? dit M. d'Herville à madame de Montlhéry.

« — J'attends.

« — Je n'attends plus, moi; un homme qui rend le français harmonieux comme l'italien est pour moi un talent du premier ordre.

« — Nous verrons dans le trio.

« — Et quand même il produirait moins d'effet dans le trio, l'expression qu'il a donnée à ce duo ne peut s'oublier.

« — Il est froid.

« — Au contraire, il a une émotion profonde et communicative, dit Gaston; mais il attend qu'on la partage, et ne vous avertit ni par des poses affectées, ni par des gestes forcés, de ce qu'il veut vous faire éprouver.

« — Mais, reprit madame de Montlhéry, au théâtre il ne suffit pas de chanter, il faut jouer.

« — Il acquerra sans doute de l'assurance; mais en produira-t-il plus d'effet?

« — Il évitera des critiques.

« — Il peut les braver, car il est le personnage lui-même, et sa manière de chanter Rossini me fait paraître cette musique toute nouvelle. »

Madame de Montlhéry, impatientée de l'enthousiasme de son mari, répliqua sèchement :

« Vous direz de lui tout ce que vous voudrez, il n'est pas acteur.

« — Alors, j'espère qu'il ne le deviendra jamais.

« — Vous avez raison, dit Ethel à M. de Montlhéry; car vous dites précisément ce que je sens.

« — M. de Montlhéry est bien heureux, » dit à voix basse M. Savardy, pendant que madame de Montlhéry parlait aussi à l'oreille de M. d'Her ville pour lui dire qu'elle serait charmée de recevoir la duchesse après le spectacle.

M. d'Herville reprit en se mêlant à la conversation : « Dès à présent, il me paraît aussi grand comme acteur que comme chanteur.

« — C'est vrai, s'écria M. de Montlhéry, c'est par l'intensité de l'émotion qu'il exprime ce qu'il veut exprimer : son jeu est tout intérieur, si l'on peut parler ainsi, son chant, tout âme, et l'effet est produit sans qu'on sache par quel moyen : moi, je n'ai pas besoin de l'entendre davantage pour le juger. »

Le second acte se passa pour Ethel dans une admiration immobile et muette ; elle ne connaissait pas ce chef-d'œuvre où Rossini a joint toute la science moderne à l'antique inspiration, naturelle aux peuples du Midi. Pour arriver au point de perfection atteint dans cet ouvrage, il fallait une combinaison peut-être unique de facultés primitives et de talents acquis : si vous analysez cette partition, vous voyez qu'en dernier résultat l'effet résulte des mélodies. L'originalité, la couleur, tiennent à la nature de ces chants, merveilleusement adaptés aux paroles. Les ressources de l'harmonie, quelque abondantes qu'elles soient, ne paraissent employées ici que pour aider l'esprit de la mélodie à pénétrer jusque dans le fond des cœurs. Ailleurs, ces moyens accessoires sont tellement prodigués, qu'on dirait qu'ils sont destinés à cacher la pauvreté de la pen-

sée ; mais où l'esprit manque , la science remplace les idées sans les suppléer : il y a autant de science que d'idées dans le dernier opéra de Rossini. C'est le génie de deux peuples et de deux âges qui fait alliance dans l'âme d'un seul homme. Assurément , il faut plus que de la science, il faut de l'inspiration , pour augmenter l'effet de la mélodie par une harmonie analogue aux situations et convenable au chant ; mais sans harmonie , la mélodie toucherait encore , tandis que , sans mélodie , l'harmonie fait rêver un moment , fatigue bientôt , et finit par assourdir.

Ethel avait l'instinct de l'art : rien ne put l'arracher à la rêverie passionnée où elle était plongée ; le duo d'amour et le sublime trio qui lesuit la transportèrent dans un monde nouveau.

Au récitatif qui précède le duo du deuxième acte , le marquis d'Herville , qui était resté dans la loge de madame de Montlhéry , se leva malgré lui en s'écriant :

« Le voilà ; c'est cela : le respect dans l'amour est retrouvé!... Entendez-vous comme il dit : Mathilde ! Cette réserve exprime plus de passion que tous les actes de frénésie de vos comédiens à la mode.

« — Laissez-nous entendre : écoutez donc , écoutez ! »

Il fait silence un moment , puis il s'écrie encore :

« C'est plus fort que moi ; vous ne l'admirez pas assez. Avez-vous entendu l'expression qu'il donne à ce vers ?

Ma présence en ces lieux est peut-être un outrage...

Cette peur d'approcher de ce qu'il aime est sublime ; c'est le mot de Lekain en action.

« — Quel mot?... dit Gaston.

« — Un débutant se démenait dans une scène d'amour, et, pour montrer plus de passion, il prenait à chaque instant sa maîtresse par le bras ; Lekain l'interrompt et lui dit : « Monsieur, si vous voulez avoir l'air bien amoureux, craignez d'effleurer la robe de la femme que vous adorez. » Hé bien, c'est cela, c'est cet amour-là, c'est cet art-là qui sont retrouvés dans Paris : enfin c'est une merveille !

« — M. d'Herville, votre admiration est si orageuse que nous n'entendons que vous, » dit madame de Montlhéry, qui ne se souciait pourtant guère d'écouter Duprez.

M. d'Herville se tut.

« Les notes de tête de Nourrit faisaient plus d'effet, reprit madame de Montlhéry au moment le plus pathétique du trio.

« — Celui-ci n'a pas voulu copier son devancier, répliqua M. Savardy. Il est original ; ses grands effets ne sont pas les mêmes que ceux de Nourrit, dont le souvenir le gêne,

parce qu'il pense qu'il vous préoccupe, vous et bien d'autres. Il faut lui savoir gré de ne ressembler à personne : il est si rare d'être soi-même dans les arts, quand on arrive tard ! »

Ethel, grâce à Dieu, ne pouvait comprendre qu'on pensât à quelqu'un, qu'on eût de l'esprit, de la mémoire, qu'on pût dire un mot enfin pendant que Duprez chantait.

Le second entr'acte n'interrompit pas sa stupeur.

« Elle se fatigue sans doute, elle n'a pas l'habitude du spectacle, » dit madame de Montlhéry; puis se penchant vers Ethel : « Voulez-vous que je vous fasse ramener chez vous ? »

« — Je veux tout entendre, » répondit Ethel réveillée comme d'un rêve : et le somnambulisme musical recommença pour elle.

M. d'Herville s'apprêtait à porter la réponse de madame de Montlhéry à la duchesse de Verneuil; mais il s'éloignait à regret de Gaston, qui partageait son enthousiasme : la faculté d'admirer la même chose est un des liens les plus forts qui puisse unir deux âmes.

« Il faut avouer, dit en se retirant M. d'Herville, que la manière d'accentuer de Duprez, est perfide pour les vers de notre ami \*\*\*... (M. d'Herville parlait de l'auteur des paroles.) Cette prononciation nette et sonore fait ressortir tant de plates rimes, tant de phrases ampoulées

et dont on ne se doutait pas , qu'à chaque vers je me sens rougir pour le pauvre \*\*\*.

Dans ce moment , l'auteur qu'on venait de nommer entr'ouvre la porte de la loge , et passant la tête en dedans : « Bonsoir, bonsoir, dit-il, mon émotion ne me permet pas de m'arrêter ; vous êtes tous dans l'enthousiasme, j'espère? Cela vaut la peine d'écrire des vers dans les *libretti* ; du moins, avec un tel chanteur , ils sont entendus. » A cet à-propos , toute la loge éclata d'un rire fou, et l'auteur se retira sans comprendre ce qu'il avait pu dire de si plaisant. Ethel seule ne ressentit pas l'étincelle électrique ; elle n'entendait plus, ne répondait plus ; elle parut endormie jusqu'au moment où l'air *Asile héréditaire*, évoqué d'un injuste oubli par le génie créateur de Duprez , vint électriser la salle tout entière ainsi qu'Ethel, et fit proclamer Duprez la merveille de notre temps.

Il y a un moment où le chœur subjugué par le chanteur s'apprête à faire des prodiges de courage et de patriotisme avec la Suisse entière qu'on voit prête à se révolter pour venger Melchtal ; c'est le moment où Arnold s'adresse à ses amis qui semblent déjà vainqueurs, tant leur chef est puissant lorsqu'il leur dit : Suivez-moi !

A cet appel irrésistible , Ethel se lève obéissante ; elle ne voit pas l'obstacle qui s'oppose à



sa marche; elle veut quitter la loge et s'avance vers l'amphithéâtre. Ce mouvement est remarqué de quelques jeunes gens. « C'est une Muse! c'est la Muse de la musique qui vient pour le couronner! s'écrie-t-on du parterre. Vive Duprez! vive sa Muse! » Et dans cet instant, la jeune Irlandaise reçut une petite part du tonnerre d'applaudissements dont le public enthousiasmé écrasait le débutant en l'immortalisant dès sa première apparition.

« Ethel, que faites-vous donc? s'écrie la comtesse; pourquoi chercher à fixer sur nous les regards du public? Je ne puis souffrir qu'on se fasse remarquer. »

Madame de Montlhéry, oubliant dans son dépit qu'elle ne pouvait marcher, et n'attendant même pas la fin de l'air, sortit précipitamment de sa loge avec Ethel, qui ne revint à elle que dans le corridor, où sa sœur, apercevant les deux laquais destinés à la porter dans sa voiture, se rappela enfin le mal qu'elle avait, et s'arrêta subitement en disant d'une voix mourante qu'elle ne pouvait descendre un escalier.

M. Savardy, Ethel et Gaston la suivirent; elle les mena chez elle, où la duchesse de Verneuil, MM. d'Herville, Montmagny, et même madame de Villemagne, ne tardèrent pas à se rendre.

## CHAPITRE XXIX.

Celle-ci, par amour pour l'intrigue, avait triomphé de ses *justes* ressentiments contre l'impolitesse de madame de Montlhéry : la curiosité qu'elle éprouvait de voir Ethel de près, le désir de l'entendre causer, le vague espoir de brouiller des gens qui s'aiment, l'obligation de servir la duchesse dans ses projets ambitieux sur M. Montmagny, en inspirant de l'intérêt pour lui à madame de Montlhéry : tous ces motifs combinés la décidèrent à reparaitre en petit comité, il est vrai, chez une femme qu'elle haïssait, tant qu'elle n'avait pas besoin d'elle. Tout

ce qui lui rappelait ce qu'elle avait été et le rappelait aux autres lui paraissait injurieux.

En entrant, elle courut se jeter dans les bras de madame de Montlhéry avec une effusion de tendresse qui toucha le cœur de la duchesse de Verneuil, personne très-peu exigeante en fait de naturel et de sincérité. Sachant que M. d'Herville n'aimait pas madame de Villemagne, la duchesse dit tout bas à celui-ci : « Comme vous êtes injuste ! voyez quelle sensibilité ! Négligée depuis longtemps par madame de Montlhéry, elle pardonne tout par bonté de cœur.

« — Cette bonté n'est que de la fausseté : elle devrait être froidement polie, voilà tout ; au lieu de cela, elle flatte, elle cajole.

« — Non, monsieur, elle oublie.

« — Elle n'oublie pas de mentir.

« — Pourquoi voir les choses en mal ? On n'est pas fausse quand on a des affections passionnées, et madame de Villemagne se passionne facilement : voilà ce que vous ne pouvez nier.

« — Je ne le nie pas ; au contraire, je dis avec vous qu'elle se passionne toujours pour les gens dont elle a besoin : c'est un talent des plus utiles, et je le lui reconnais volontiers.

« — Vous êtes par trop méchant ; je renonce à vous corriger.

« — C'est que, n'ayant aucun intérêt à paraître bon, je m'amuse à être sincère. »

Ce petit dialogue se chuchotait dans un coin du salon, à part du bruit et du mouvement causé par l'arrivée de tout le monde, et pendant l'espèce de scène de tendresse prolongée par madame de Villemagne, dont les accès et les redoublements de sensibilité absorbaient toute l'attention des maîtres de la maison.

Avant de s'asseoir, madame de Montlhéry appela Ethel, et lui dit à l'oreille : « Je veux vous présenter à mon ancienne gouvernante.

« — Voilà ma sœur, interrompit en ce moment M. de Montlhéry, qui s'approchait d'Ethel pour la présenter à madame de Villemagne, sans donner à sa femme le temps d'achever sa phrase.

« — Vous la regarderez, j'espère, comme votre fille, reprit madame de Montlhéry.

« — Ce sera chose facile pour moi, puisque je me regarde déjà comme votre mère. Nous nous entendrons très-bien ensemble; j'aimais tant son père, qui était le vôtre!

« — Ethel l'a connu plus que moi, reprit madame de Montlhéry.

« — C'était un homme distingué sous tous les rapports, ajouta en soupirant madame de Villemagne; c'est pour aller retrouver lady Ethel qu'il m'a quittée.

« — Il m'a souvent parlé de vous et de ma sœur, » dit Ethel.

En ce moment, la duchesse de Verneuil se rapprochait avec le marquis d'Herville.

Ethel continua d'adresser la parole à madame de Villemagne, de manière à être entendue de tout le monde :

« Sans vous avoir jamais vue, je vous connais comme si j'avais passé ma vie avec vous. Chaque jour je faisais à mon père quelques questions sur ma sœur.

« — Il était bien bon père, dit madame de Villemagne.

« — Et bien bon ami, reprit Ethel. « Je suis tranquille au moins sur son éducation, répondait-il quand je lui parlais du regret d'être séparée de ma sœur : avec mademoiselle Meunier, elle ne s'apercevra pas qu'elle n'a plus de mère. »

Ici, madame de Villemagne fit un mouvement involontaire et sa physionomie prit une expression qui surprit Ethel :

« Vous vous appelez Dorothee Meunier? n'est-ce pas là votre nom?...

« — D'autrefois, dit à demi-voix le marquis d'Herville, charmé de tout ce qui pouvait être désagréable à une personne qu'il détestait.

« — Laissez-moi donc vous embrasser comme une ancienne amie, ajouta Ethel, ce

n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons. Vous êtes pour moi une mère, la mère de ma sœur. »

Dire la consternation que ce nom de Meunier, prononcé à haute voix, répandit dans le salon, c'est difficile.

Madame de Montlhéry ce soir-là ne s'était pas attendue à la visite de madame de Villemagne; ni la femme, ni le mari n'avaient pensé à prévenir Ethel du nom convenu de l'ancienne gouvernante, qui, depuis qu'elle était parvenue à se faire, à Paris, une espèce de salon, au moins un salon du matin, prenait pour une injure, pour une personnalité son véritable nom.

Madame de Montlhéry, afin de détourner l'attention, présenta sa sœur à la duchesse de Verneuil; mais le coup était porté. Madame de Villemagne haïssait Ethel à la vie et à la mort; c'était une de ces haines de femmes de chambre devenues dames, une haine implacable enfin : rien ne désarme des ressentiments fondés sur des riens.

Elle crut un moment à la complicité de la comtesse, et même à celle de Gaston. Mais bientôt la rougeur qu'elle vit sur le front de celui-ci, et l'embarras de madame de Montlhéry, qui se trahissait par une politesse inaccoutumée, lui persuadèrent qu'Ethel, volontairement ou involontairement, était la seule coupable.

Nous, simple historien, nous ne saurions décider la question ; mais nous croyons que madame de Villemagne se hâta trop d'absoudre madame de Montlhéry de toute intention maligne.

La duchesse de Verneuil partagea le ressentiment de son amie contre Ethel. Cette jeune personne était si belle!!! Un prétexte à la malveillance masquait l'envie.

« Vous avez produit un effet surprenant à l'Opéra, lady Ethel ; il y avait longtemps que la beauté n'avait reçu un pareil accueil à Paris. »

Elle gardait le silence.

« Ma sœur m'a intimidée en cherchant à diriger sur elle l'attention du parterre, reprit madame de Montlhéry.

« — Vous avez pu voir que ce n'était pas son intention, répliqua Gaston.

« — Je ne savais plus où j'étais, ajouta Ethel sans le moindre embarras ; je me suis levée parce que la voix de Duprez m'appelait.

« — Ce mouvement fait honneur à mademoiselle autant qu'à l'artiste, s'écria M. Montmagny.

« — Quel artiste ne serait heureux d'avoir de pareils juges ? » dit M. Elion Savardy, en s'asseyant avec assez d'impolitesse devant Ethel, qui était encore debout ainsi que les autres femmes.

Madame de Montlhéry, naturelle au moins dans la colère, lança au jeune peintre un regard courroucé qu'il ne fit pas semblant d'apercevoir.

Il passa le reste de la soirée presque toujours en contemplation affectée devant la beauté d'Ethel.

Sa manière d'être aimable dans le monde était de ne rien dire : il prétendait faire sa cour par la seule expression du regard, et montrer son esprit par le silence. C'est là le *bon ton* des fats modernes. Ces moyens avaient parfaitement réussi à M. Savardy. Ce jeune homme était à la vérité d'une beauté rare ; son regard velouté avait une douceur pénétrante, dont l'insolence était voilée par une expression passionnée et séduisante pour les femmes même les plus insensibles et les plus sages. On lui trouvait une tournure charmante ; il était leste, adroit, et il avait tout juste la dose d'impertinence supportable dans le monde. Enfin, grâce aux agréments de sa personne, il était accueilli dans la meilleure compagnie de Paris, au grand déplaisir de Gaston, qui ne pouvait le souffrir.

Dès que M. de Montlhéry vit que M. Savardy s'occupait d'Ethel, et que celle-ci paraissait disposée non pas à l'écouter, puisqu'il ne parlait pas, mais à se laisser regarder, il s'approcha de la duchesse de Verneuil avec un empressement affecté, car dans le fond du cœur tout ce qu'il



avait aimé jadis, lui inspirait un dégoût invincible.

Ethel avait des manières si différentes de celles de tout le monde, qu'elle trompait sans le vouloir même les personnes qui la connaissaient le mieux. Les hommes habitués à vivre dans une société raffinée ne peuvent deviner les mouvements d'un cœur tout à fait primitif. A force de naturel et de sincérité, Ethel devenait impénétrable aux yeux des gens du monde : la plupart des esprits de salon, et des plus distingués, ne comprennent que leur langue. Gaston lui-même, quelque habitué qu'il fût à l'observer, n'avait pu deviner que son air pensif et tendre venait uniquement de l'impression que lui avaient laissée les accents de Duprez ; il attribua cette sensibilité soudaine au plaisir de se voir admirer par le bel Elion Savardy, tandis que, sans même penser à ce qu'elle voyait, elle écoutait encore Arnold qu'elle ne voyait plus. Au milieu des chuchotages du salon de sa sœur, son âme planait dans le ciel : Gaston faisait souvent la faute de juger Ethel comme il aurait jugé une femme du monde.

Elle n'avait jamais rien entendu de pareil à cette musique qui venait de lui révéler l'amour. Ethel sentait pour la première fois de sa vie le besoin d'aimer aussi avec passion ; elle découvrait enfin qu'elle était capable d'éprouver pour

un homme ce qu'elle inspirait presque à tous ceux qui la voyaient.

L'égoïsme de l'enfance finissait, les délices du sacrifice commençaient pour elle; une vie nouvelle se révélait en secret à ce cœur ignorant. Ce que les paroles et la douleur de Gaston n'avaient pu faire pendant bien des mois, les chants de Rossini interprétés par Duprez l'obtinent en un instant : c'est que *Guillaume Tell*, chanté de cette manière, est la création de deux génies du premier ordre qui se rencontrent pour élever l'art à sa dernière limite; et, dans une âme tendre, cette limite, c'est l'amour. Ainsi l'art lui donnait la vie en lui révélant l'existence d'une nature plus noble que celle qu'elle connaissait. Elle restait enivrée d'une joie silencieuse : tout entière sous le charme, un ciel d'amour s'ouvrait dans son cœur; elle pensait à Gaston, le seul homme auquel le sort eût accordé jusqu'ici le bonheur de lui parler d'amour sans déguisement, sans retenue. Cet homme, pour elle, c'était l'amour même; l'idée de le chercher ailleurs ne pouvait lui venir : elle oubliait ce qui les entourait, elle sentait son cœur voler au-devant du cœur de Gaston; elle regrettait presque le temps où elle avait voyagé seule avec lui ! Gaston, loin de se douter de son bonheur, eut recours à l'artifice ordinaire des gens du monde; il cacha son dépit sous l'apparence

d'un autre sentiment, et feignit de s'occuper sérieusement de la duchesse de Verneuil. Ethel fut longtemps sans ressentir l'effet de ce manège ; tout était neuf pour elle, dans le monde comme dans son cœur.

Pendant qu'elle restait absorbée dans son plaisir contemplatif, qui, grâce à l'impertinente admiration de M. Savardy, paraissait de la coquetterie aux yeux des spectateurs, madame de Montlhéry, furieuse, causait avec madame de Villemagne, M. Montmagny et M. d'Herville.

Madame de Villemagne, voyant la rage concentrée de madame de Montlhéry, veut venir à son secours ; elle se lève, et s'approchant de M. Savardy : « Vous êtes aujourd'hui, lui dit-elle, plus silencieux encore qu'à l'ordinaire ; vous abandonnez vos anciens amis. » Celui-ci, sans se lever, étend les jambes, et, détournant la tête d'un air méprisant, répond : « C'est vrai, je suis fatigué : vous ne savez pas ce que c'est que la vie d'un homme à la mode.

« — Ni vous non plus, n'est-ce pas ? » répliqua madame de Villemagne en retournant à sa place, honteuse de n'avoir pu réussir à ramener l'infidèle à ses amours légitimes. (Dans le monde, le légitime est toujours celui qui expire.)

Debout près du piano ouvert, madame de Verneuil écoutait les flatteries presque tendres de Gaston ; quand la conversation redevenait géné-

rale, ce qui n'arrivait que par moments, elle était toujours la continuation des disputes sur Duprez. Chacun resta de son avis; mais Gaston défendit le sien avec plus d'éloquence que personne.

Le marquis d'Herville, qui aimait M. de Montlhéry, voulant le faire valoir aux dépens de M. Savardy qu'il détestait, proposa une répétition au piano de la mazourka que devait danser, dans quelques jours, la duchesse de Verneuil avec Gaston au bal de l'ambassadeur \*\*\*.

Madame de Villemagne se mit au piano; la duchesse commença: elle avait passé son enfance à Varsovie et dansait comme une Polonaise. Un air de Choppin, à la mélodie nouvelle, au rythme également inconnu, joué, non pas avec l'inimitable supériorité de l'auteur, mais avec goût, attira l'attention générale, et fit régner le silence dans ce salon où tant de passions dévorantes s'agitaient en secret sous l'apparente insouciance qui est, pour ainsi dire, la livrée des esprits du grand monde.

M. Savardy dansait à merveille, mais il ne dansait pas la mazourka; Gaston, au contraire, la dansait mieux qu'aucun Français. M. Savardy affecta de ne le pas regarder.

Le succès fut complet: au milieu d'un si petit cercle, on n'est pas, comme au bal, perdu dans une foule où personne n'est vu de per-

sonne. Le talent, la beauté, l'esprit, ont leur prix ; et, quoi qu'on en dise, ce n'est qu'à Paris qu'ont encore lieu quelquefois par hasard ces réunions qui donnent l'idée des plaisirs et de la facilité de l'ancienne société française. Le peu de bon goût qui s'est conservé en France s'est réfugié parmi le petit nombre des personnes qui ne se font pas valoir elles-mêmes, et qui laissent à leurs amis le soin de relever les avantages qu'elles possèdent.

La grâce de la duchesse de Verneuil, l'élégance simple et modeste de Gaston, eurent tout leur effet. Les manières de M. de Montlhéry n'étaient pas tout à fait celles de l'ancien temps ; elles n'étaient pas non plus celles des hommes du jour : il paraissait original sans choquer personne, tant sa politesse était exempte de toute pensée impertinente, sa galanterie de fadeur. Par une exception qui ne se fait jamais qu'en faveur des hommes très-distingués, il parvenait souvent à faire ajouter foi à sa modestie, parce qu'elle n'était pas jouée. Enfin son esprit comprenait les avantages et les dangers de l'époque où nous vivons, quoique son cœur s'attachât toujours aux souvenirs du passé.

Toutes ces choses, réunies aux avantages extérieurs qui le distinguaient, faisaient de Gaston l'homme le plus aimable qu'on pût rencontrer dans ce temps et dans ce pays-ci.

Ethel, tout absorbée qu'elle était par l'émotion musicale qui l'agitait encore, ne put s'empêcher d'éprouver un vif sentiment de déplaisir en voyant la duchesse de Verneuil partager les succès de Gaston. Ce qu'elle ressentait en cet instant lui parut incompréhensible : c'était quelque chose de particulier ; aucune autre personne n'avait jamais éprouvé une peine semblable ; le ciel l'avait vouée à des douleurs sans exemple ; et ce mal inconnu à tout autre cœur que le sien, ce mal unique, ce mal sans nom, ce tourment découvert par Ethel, c'était la jalousie ! Ethel, en ressentant les premières atteintes de cette démence du cœur, se crut la victime de quelque malheur inouï, de quelque injustice du sort acharné contre elle seule....

Malgré elle, elle se souvint de la fatalité qui pesait sur sa famille... Elle aurait voulu être morte.

« La duchesse va l'enlever, » se disait-elle, et tout son sang refluit vers le cœur.

M. Savardy, gravement présomptueux, s'attribuait à lui seul l'émotion qu'Ethel ne dissimulait pas ; content de ce début, il aurait voulu que la danse durât longtemps.

« Elle est fatiguée de son premier amant, se disait-il tout bas ; c'est tout simple. M. de Montlhéry, tout agréable qu'il se croit encore, est *un peu perruque* ; et sa belle-sœur ne pense qu'à se débarrasser de lui : chacun à son tour ! »

La galanterie silencieuse de cet élégant de nouvelle espèce était une sorte de magnétisme ; il ne causait jamais avec les femmes, mais sa présence *les fascinait*, comme on dit aujourd'hui. Ce moyen de plaire, quand on le possède, est plus facile à employer que la grâce de l'esprit et que le brillant de la conversation, vieux agréments bons pour les petits-maitres de l'autre siècle et pour les fades amoureuses du temps de Louis XV : aujourd'hui l'amour est irrésistible comme la fatalité ; donc il n'y a rien à faire ni pour ni contre l'amour ! Oui, mais en dépit ou plutôt à cause des abréviations usitées dans la méthode nouvelle, cet amour animal ennuie vite ; tandis que l'amour idéal combattu, douteux, l'amour romanesque enfin de nos pères charmait quelquefois la vie entière. Telle était la pensée du marquis d'Herville, qui, parvenu à l'âge où la société n'est plus qu'une salle de spectacle dont on ne franchit jamais la rampe, portait alternativement ses yeux sur Ethel, sur Gaston et sur Savardy.

Enfin la danse finit ; mais Gaston se rassied auprès de la duchesse.

Alors Ethel se lève, s'approche de madame de Montlhéry et lui dit : « Je suis fatiguée ; j'ai besoin de me retirer ; bonsoir !... »

Gaston, attentif aux moindres mouvements d'Ethel, se lève à son tour pour l'engager à

rester encore quelques instants dans le salon.

« Si cela vous faisait plaisir, je resterais, » dit-elle. — Elle resta !!!

Madame de Montlhéry s'approcha de M. Savardy dans un moment où elle crut qu'on ne la voyait pas, le pinça fortement pour le punir des soins qu'il rendait à Ethel, et d'un son de voix très-adouci, elle le pria de lui dessiner à l'instant même une caricature de Duprez. C'était le genre de talent du jeune artiste. Sans se faire prier, il se mit à une petite table et prit une plume, à condition, dit-il, que personne ne viendrait regarder ce qu'il faisait, et qu'il pourrait disposer de son œuvre à son gré. Chacun s'étonnait de cette complaisance inaccoutumée.

Au bout d'une demi-heure, il se leva, tenant à la main son papier en s'efforçant de le soustraire à la curiosité de tout le cercle qui se pressait autour de lui.

« Je ne veux le montrer à personne avant de l'avoir fait voir à lady Ethel; c'est la condition de ma soumission à vos ordres, madame, dit-il à madame de Montlhéry.

« — Voyons! dit Ethel en s'élançant vers lui d'un bond comme une biche qui franchit une barrière. C'est cela, s'écrie-t-elle; c'est exactement cela... Vous me le donnerez, j'espère? Puis-je assez vous remercier? c'est pour me



faire plaisir que vous l'avez rendu si ressemblant.

« — C'est pour me faire de la peine, » pensa Odile.

Grâce à la sauvage sincérité de la jeune Irlandaise, aucun des petits manéges ordinaires du salon ne restait impuni ou ne passait inaperçu.

« Je vous avais demandé une caricature, dit madame de Montlhéry.

« — J'ai fait un portrait pour votre sœur, mais une caricature pour vous, madame; regardez au revers de la feuille. »

Alors le papier que tenait Ethel passa de mains en mains.

« Quel talent! s'écrie-t-on à la ronde, il est doué ce M. Savardy! que d'esprit! d'un côté l'esquisse d'un portrait digne d'être terminé par Ingres..., de l'autre une caricature de Dantan: que M. Savardy est heureux!... »

On entendait sortir ces louanges de toutes les bouches, excepté de celle de M. d'Herville, qui, fidèle à son austère franchise, ne vantait jamais les gens qu'il n'aimait pas.

Lorsque le portrait revint aux mains de celle à laquelle il avait été destiné par l'artiste, Ethel le refusa.

« Quoi! vous dédaignez maintenant ce que

vous m'avez demandé il n'y a qu'un instant ? s'écria M. Savardy.

« — Je ne veux pas de la caricature , répliqua Ethel ; et comme je ne puis avoir le portrait sans elle , j'aime mieux rien.

« — Moi aussi , » reprit avec vivacité M. Savardy en s'emparant du dessin qu'il déchire en quatre morceaux avant de le jeter au feu ! Voulant aussitôt tempérer l'effet de son emportement , il ajoute avec une apparente impassibilité : « J'en ferai deux séparés , l'un pour vous , mademoiselle , et l'autre pour madame de Montlhéry.

« — Duprez va devenir la pierre d'achoppement des amateurs de musique , dit M. Montmagny.

« — Et la pierre de touche des caractères , interrompit M. d'Herville.

« — C'est vrai : dorénavant on pourra juger un homme en lui demandant celui qu'il préfère des talents de Nourrit ou de Duprez. »

Le but caché de cette réunion de gens si frivoles en apparence , était sérieux : c'était une réconciliation à ménager entre M. Montmagny et M. N\*\*\* , qui ne se trouvait pas dans la chambre ce jour-là , quoiqu'il fût un des amants les plus intimes de madame de Montlhéry , le seul enfin qui ressemblât à un ami ; car M. Savardy était plutôt un maître redouté qu'un ami. La coalition projetée entre ces deux

hommes pouvait amener un changement dans la marche des affaires politiques et faire entrer M. Montmagny au ministère! Dès longtemps il s'était gardé de manifester aucune opinion prononcée; il avait conservé tout juste le degré d'indépendance nécessaire pour donner du prix à sa condescendance, et c'était sur l'influence de madame de Montlhéry que comptait la duchesse de Verneuil pour amener à bien la négociation entre ces deux têtes du ministère à venir, dont madame de Verneuil se sentait déjà l'âme tout en dansant la mazourka. Mais que pouvait-on obtenir de madame de Montlhéry dans l'état d'exaspération où venait de la mettre la conduite de M. Savardy?

Madame de Villemagne, qui connaissait le terrain mieux que personne, dit tout bas à la duchesse de Verneuil que le moment n'était pas favorable.

Elle borna ses efforts à redoubler de cajoleries auprès de son ancienne élève, et vint à bout de lui inspirer tant de confiance que madame de Montlhéry, qui sentait le besoin d'aide dans le dépit dont elle était dominée, la prit à part en la suppliant de prendre un peu d'influence sur Ethel: « Il faut lui enseigner à se conduire dans le monde; elle n'a l'idée de rien; vous seule vous pouvez suppléer à ce qui lui manque d'esprit, d'instruction et d'usage. »

Le résultat de ces insinuations fut que madame de Villemagne trouva le moyen d'engager à l'instant même M. de Montlhéry à lui amener sa belle-sœur tous les matins à une heure. Elle se chargeait de mettre bientôt Ethel au fait de la nouvelle littérature française. Cet arrangement se traita dans un *à parte* à trois entre Ethel, Gaston et madame de Villemagne : celle-ci employa tout son art à persuader à Gaston qu'elle était dans ses intérêts, ainsi qu'à cacher sa haine profonde aux yeux d'Ethel, qui croyait facilement au témoignage d'une tendresse subite, mais motivée par d'anciens souvenirs. Enfin madame de Villemagne ne négligea rien pour piquer l'amour-propre et la curiosité de cette jeune personne si impressionnable, si pleine de sentiment et d'imagination.

Elle se garda de parler des vues de madame de Montlhéry ni du désir que celle-ci venait d'exprimer à madame de Villemagne : si Gaston avait pu soupçonner la négociation d'Odile auprès de l'ex-gouvernante, il n'aurait jamais consenti à confier Ethel à madame de Villemagne. Mais il avait toujours eu pour cette femme plus d'estime et même d'attrait que n'en méritait une personne aussi profondément corrompue ; c'est qu'elle était en même temps profondément dissimulée : sa fausseté allait si loin, qu'elle faisait une grande place à la bonté : le coup de

patte arrivait tôt ou tard ; mais on pouvait mourir avant d'avoir senti ou aperçu les griffes. Jamais personne n'a mieux connu l'art de faire du mal à propos. D'ailleurs, son travail, en apparence doux et facile, était amusant à observer. Elle avait des talents, de l'esprit, et surtout le grand secret de se perfectionner par l'étude et par l'observation ; en naissant elle avait reçu pour tout don naturel l'aptitude à la culture. Avec cela on va loin, et l'on trompe même des esprits distingués. Madame de Villemagne avait beaucoup lu, et lu avec discernement, mais ce n'était pas par le besoin de savoir qu'elle s'était instruite de la sorte ; c'était par le désir d'acquérir dans le monde la réputation d'une femme capable de causer avec des hommes supérieurs. Cette ambition de contre-coup lui ôte à nos yeux tout le mérite de sa persévérance.

Gaston ne la jugeait pas comme nous.

Tandis que l'importante affaire de l'instruction d'Ethel se traitait dans un coin entre Gaston, madame de Villemagne et lady Ethel, à l'autre extrémité du salon la duchesse de Verneuil causait gaiement avec MM. Montmagny et d'Herville : deux de ces trois personnes étaient trop ambitieuses pour jamais parler politique, excepté dans le cas d'une extrême nécessité ; le choix de l'académie, le théâtre, la musique, le

livre du jour, la fête du lendemain, voilà le sujet de leur conversation.

Pendant ce temps-là, M. Savardy se tenait debout au coin de la cheminée près de la chaise longue de madame de Montlhéry.

Celle-ci lui fit signe de se pencher vers elle dans un moment où l'attention générale lui paraissait se diriger ailleurs, et à voix très-basse elle lui dit : « Il faut absolument que j'aie avec vous une explication.

« — Quand ?

« — Dans une heure.

« — Où ?

« — Chez moi.

« — Je n'y viendrai plus.

« — Pourquoi ?

« — Pour éviter de vous compromettre.

« — Quelle prudence tardive ?

« — Vous n'êtes plus seule ; votre sœur et votre mari sont ici....

« — Hé bien ! j'irai chez vous, attendez-moi demain, je sortirai à huit heures pour aller à la messe. Trouvez-vous aux Tuileries à huit heures et un quart : m'entendez-vous, Elion ?

« — Je vous entends.

« — Pourquoi ne répondez-vous pas ?

« — Je n'ai rien à répondre.

« — Je puis donc venir?... dites ; le puis-je ? demain à huit heures et un quart ?

« — Si vous voulez !

« — Dans la grande allée du milieu ?

« — Oui. »

Puis aussitôt, pour éviter quelque objection nouvelle de la part du froid Savardy, la dame affligée appelle sa sœur :

« Ethel, lui dit-elle, assez bas pour être polie, mais assez haut pour être entendue de tout le monde, je me sens faible à mourir, j'ai besoin de repos ; retirez-vous, en disant à madame de Villemagne que vous craignez de me fatiguer ; les autres suivront votre exemple. »

Les actes les plus simples de la vie de madame de Montlhéry étaient le résultat d'une négociation secrète ; ce luxe de diplomatie l'amusaît, quoique souvent une marche si savante allongèât le chemin. Il y a des caractères qui, à défaut de difficultés réelles, s'en créent d'imaginaires : ils rêveraient l'obstacle plutôt que de cesser un moment d'user de l'habileté qu'ils s'attribuent.

La retraite d'Ethel ne manqua pas son effet ; d'ailleurs, depuis que le dessin de M. Savardy avait été brûlé, une tristesse secrète s'était répandue dans la chambre : ce cercle d'*amis intimes* était devenu la réunion la plus froide, la plus ennuyeuse du monde ; chacun fut heureux de profiter du premier prétexte qui se présenta pour abrégier une conversation tout en *à parte* et en

réticences. Madame de Villemagne, toujours aimable en tête-à-tête, rendait la conversation du cercle impossible ; son caractère était trop enclin à la finesse, à la ruse, pour lui permettre de causer devant témoins. Avec elle la conversation générale devenait un dialogue guindé, ennuyeux et tellement froid, qu'on ne pensait qu'à l'abréger. Au lieu d'avoir bon ton tout simplement, elle faisait du bon goût.

Les hôtes de madame de Montlhéry n'eurent garde, avant de prendre congé d'elle, de se dispenser des compliments d'usage ; chacun la remercia des plaisirs d'une soirée sans gêne, d'une conversation intime, pleine d'abandon, d'intérêt, et comme on n'en trouve plus que chez elle. Toutes ces louanges portaient précisément sur ce qui manquait à l'esprit et par conséquent à la société de madame de Montlhéry ; mais elle n'en fut pas plus flattée pour cela, tant cette soirée lui avait donné d'humeur. Chacun en se retirant se sentit content de se débarrasser de son voisin.

Le mensonge est une chaîne si pesante à porter, que la journée du salon paraît toujours longue à ceux qui l'habitent.

Les personnes qui ont de l'âme se vengent par de la haine de celles qui ont des prétentions. Une femme à prétentions est nécessairement



détestée parce qu'elle force tout ce qui est poli à la tromper; c'est à exiger cet impôt des mensonges que se borne à peu près l'influence des gens du monde les uns sur les autres.

Le lendemain matin dès huit heures, la comtesse, en robe de soie noire, enveloppée d'une pelisse et coiffée d'une capote couverte d'un voile, quittait Lucy pour se faire porter dans sa voiture, tandis que M. Savardy l'attendait, sans impatience, dans l'allée des Tuileries. Il avait pris la précaution d'amener un fiacre au coin de la rue de Rivoli.

Nous ne suivrons pas madame de Montlhéry à ce rendez-vous; elle y arriva de Saint-Roch, ayant laissé ses gens et sa voiture à la porte de l'église. Nous la laisserons seule avec le bel Elion, sans nous charger de peindre les détails de cette scène *d'explication*; telle est la qualification donnée par madame de Montlhéry à son escapade matinale lorsqu'elle donna rendez-vous à M. Savardy.

Ce jour-là dès neuf heures, Gaston voulait causer avec sa femme: mademoiselle Lucy lui dit que la comtesse n'avait pas encore sonné. Le fait est qu'elle ne rentra qu'à près d'onze heures, tant la conférence de la dame avec M. Savardy se prolongea!!...

Le jeune peintre, quand elle l'eut quitté, sortit de chez lui plus amoureux d'Ethel que

la veille, et madame de Montlhéry rentra plus jalouse, malgré les protestations de tendresse et de fidélité que lui avait prodiguées le bel Elion Savardy.

L'amour n'est donc pas un penchant purement physique, puisque la femme à laquelle on donne de telles preuves de passion est celle qu'on voudrait fuir, qu'on méprise, qu'on exècre, tandis que la femme dont on ne peut approcher est celle qu'on idolâtre. Le véritable amour est de tous les sentiments celui qui se passe le mieux du présent, car il est le plus idéal; il se nourrit d'espérances et même de souvenirs; mais peu de femmes sont dignes et capables d'inspirer cette dernière espèce d'amour, qui se renouvelle et se perpétue par la reconnaissance.

---

## CHAPITRE XXX.

Madame de Montlhéry fit dire à Gaston qu'elle ne pouvait le voir avant la fin de la matinée ; elle envoya Lucy pour lui expliquer qu'elle était sortie de bonne heure afin d'aller faire ses dévotions , et qu'en rentrant elle avait ressenti une si grande fatigue qu'elle s'était trouvée obligée de se recoucher.

Gaston répondit qu'il priait madame de Montlhéry de l'attendre vers quatre heures, et se mit à déjeuner avec Ethel.

Celui qui n'a pas compris le bonheur de n'obtenir de ce qu'il aime que l'assurance d'être aimé, ne connaît pas le véritable amour.

On aime ce qu'on a, on adore ce qu'on désire, et l'on remercie Dieu de vivre pour adorer! Telles étaient les pensées de Gaston lorsqu'il croyait lire l'expression de la tendresse dans le regard d'Ethel; mais la défiance de lui-même, cette inévitable compagne du véritable amour, lui rendait bientôt tous ses tourments. Ethel, étant toujours sous le charme des émotions de la veille, paraissait à Gaston plus ravissante que jamais; elle était aussi moins austère et plus sensible.

« Quelle découverte vous m'avez fait faire en moi-même! dit-elle à Gaston. La musique est une autre vie.

« — Oui, Ethel, c'est l'amour.... l'amour des âmes.

« — Je le crois; que vous dites bien ce que je pense!

« — Nous nous entendons comme jamais deux âmes ne se sont entendues, et pourtant vous me faites souffrir... Nous pourrions être si heureux, dit Gaston en soupirant.

« — Oui, si vous vouliez l'être, je le serais, reprit Ethel avec un de ces sourires d'ange qui fondent les cœurs tout en calmant les passions.

« — Si je voulais l'être! quand vous dites cela, voyez-vous, il me semble que vous n'êtes pas de bonne foi.

« — Au contraire, je veux dire que si vous

vouliez ne plus me faire peur, nous serions tous heureux, ma sœur, moi, vous.

« — Heureux, quand vous vous appliquez à me désespérer!!... »

« — Pourtant, depuis que nous sommes à Paris, je vous aime davantage, parce que je vous crains moins.

« — Pourquoi me craindre ? »

« — Je crains ce qui me trouble ; si vous sentiez ce que je sens, je serais heureuse.

« — Que sentez-vous ? »

« — Moi?... je suis fière de mon pouvoir sur un cœur que toutes les femmes se disputent, et je voudrais n'employer ce pouvoir qu'à vous remercier de me l'avoir accordé.

« — Il n'y a pas de bonheur pour moi sans votre amour.

« — J'ai plus besoin de vous, Gaston, que vous de moi, car votre conversion est nécessaire à ma destinée. Je veux changer votre âme, elle n'était pas créée pour des jouissances vulgaires ; l'espoir de vous rendre à votre vraie nature fait que je m'attache à vous comme une mère à son enfant. » Ce discours, dans la bouche d'une si jeune et si charmante fille, avait une grâce ineffable.

« Jusqu'ici, vous avez cherché le bonheur dans le désordre ; je voudrais vous le faire trouver dans la perfection. Savez-vous combien vous

me deviendriez cher, si je vous devais la gloire d'avoir ramené à la félicité pure une âme si élevée, mais si loin de sa route ? Gaston, ne ferez-vous jamais rien pour moi ?

« — Soyez sincère, Ethel, vous savez comme moi que je serais capable de tout pour vous.

« — Non, vous êtes flatteur comme tous les Français ; mais si je vous mets à l'épreuve, je n'obtiendrai pas le moindre sacrifice.

« — Essayez.

« — Hé bien !... Mais non, vous allez me refuser. D'abord, je n'aime pas les refus...

« — Dites ce que vous voulez ; je vous promets de faire ce que vous demanderez.

« — Eh bien !... » Elle allait lui faire promettre de ne plus danser avec la duchesse de Verneuil ; mais elle sentit que cette preuve de jalousie serait un aveu d'amour ; elle s'arrêta !... elle s'arrêta par prudence ainsi que par fierté. Ethel n'est pas de caractère à disputer un cœur, et, malgré sa sincérité innée, le monde lui a déjà enseigné la réserve ; quand elle prend le temps de réfléchir, elle peut cacher ce qu'elle éprouve, même à l'homme qu'elle aime. Si Gaston lui paraissait sérieusement amoureux d'une autre femme, elle pourrait mourir, elle ne pourrait se plaindre. Les moyens ordinaires pour dompter les cœurs seraient nuls avec une personne si différente de toutes les autres ; aucun mo-

tif secondaire n'agirait sur elle. On ne peut obtenir son cœur que de lui-même; la lutte est entre le devoir et l'amour; et c'est dans le fond de l'âme bien loin de la sphère de l'amour-propre que le combat se livre. Ethel reprit à l'instant sa gravité sermonneuse : « J'ai résolu, dit-elle, de vous rapprocher de votre femme...

« — De ma femme!... comment ne voyez-vous pas que nous ne pouvons nous convenir?...

« — Je le vois, mais vous en aurez plus de mérite à vous bien conduire avec elle.

« — Est-ce la jalousie qui l'inspire? se disait tout bas Gaston; craindrais-tu moins les soins que je rendrais à ta sœur par devoir, que ceux que je rendrais à une autre par penchant?

« — Quelle satisfaction pour moi de penser que je vous ai rendu à votre femme! poursuivit Ethel.

« — Et enlevé aux autres, pensait encore Gaston, en s'applaudissant de ce qu'il croyait lire dans la pensée d'Ethel. Se pourrait-il que je fusse arrivé si près du but sans m'en douter? Mais que de prudence, que de dissimulation ne me faut-il pas employer encore pour ne pas perdre tout le fruit de mes efforts! » Telles étaient les paroles qui se pressaient sur ses lèvres, et qu'il avait peine à réprimer...

« Tout deviendrait facile, reprit enfin Gaston, si vous m'aimiez.

« — Je vous aimerais tous les jours davantage, je le sens... si vous changiez de manière de vivre.

« — Ne suis-je pas votre esclave? depuis huit mois, n'avez-vous pas renouvelé mon existence? Achevez donc votre ouvrage. »

A son tour, il aurait voulu demander à Ethel de ne jamais parler à M. Savardy : il pensa que ce serait donner trop d'importance à un fat; mais il se promit d'employer une voie moins dangereuse pour éloigner cet homme, qu'il était loin d'honorer du titre de rival, même dans le secret de sa pensée; pourtant, M. Savardy lui faisait ombre, tout en lui paraissant indigne d'un tel honneur. Il reprit : « Ethel, je vous aimerai comme vous voulez être aimée; dites-moi seulement que vous avez besoin de mon amour, de cet amour épuré par vous; dites-moi que vous n'abandonnerez pas l'œuvre de ma régénération, que vous continuerez de vous intéresser à moi, de me guider après m'avoir converti; enfin, que vous vivrez uniquement pour jouir des sacrifices que vous m'imposez. Vous ne savez pas ce que vous me faites souffrir tout en me comblant de joie; néanmoins j'accomplirai vos ordres les plus rigoureux, pourvu que j'aie l'espoir de vous lier à



mon sort par un attachement pur , mais réciproque , et qui nous tiendrait lieu de tout. Si je parviens à vaincre , pour vous plaire , ce que ma passion vous paraît avoir d'effrayant , ne pouvez-vous renoncer au mariage , pour vous consacrer au bonheur d'une âme que vous avez retirée du chemin de la perdition , mais qui , tout en se sauvant , ne veut être régénérée que par vous et pour vous ?

« — C'est la musique d'hier , c'est la même passion , c'est encore Duprez qui chante , » dit Ethel en souriant ; puis elle se tut !... Elle pensait : Il y a de l'amour , il y a du danger dans l'air qu'on respire ici. Je ne sais ce qui se passe en moi... je suis triste , mécontente , sans raison ; une crainte vague me dévore ; depuis que j'ai vu les femmes de ce pays , je comprends qu'elles doivent lui plaire plus que les Anglaises ; elles ont une grâce particulière , une grâce... que je voudrais avoir !... Elle tombait dans les inquiètes rêveries de l'amour ; mais bientôt revenant à son but : « Gaston , dit-elle , vous m'écoutez : puisque vous m'aimez , laissez-moi vous réconcilier avec ma pauvre sœur ; le voulez-vous ? Odile est malheureuse , je le vois ; je vois aussi que tous ses torts viennent de vous ; elle cache des peines sérieuses sous des enfantillages ; vous lui reprochez de petits défauts , tan-

dis que vous devriez vous reprocher à vous-même les profonds chagrins que vous lui causez, et l'influence qu'ils ont eue sur son caractère.

« — Ethel! Ethel!... que dites-vous?... Vous ne connaissez ni le monde, ni votre sœur, ni vous-même; vous êtes un ange!...

« — Que je serais heureuse, que nous serions heureux tous les trois, si vous me laissiez jouer le rôle d'un ange de paix! je veux vous réconcilier.

« — Quelle tâche allez-vous entreprendre?

« — C'est cette mission seule qui me retient chez vous. Je voudrais vous fuir, mais l'espoir de faire votre bonheur en vous rappelant au devoir me retient encore ici. Je rendrai la paix à ma sœur; je veux lui entendre bénir le jour où je suis entrée dans sa maison... et puis.....

« — Ethel, je vous le répète, vous ne la connaissez pas.

« — C'est vous qui la jugez mal.

« — J'ai toujours remarqué en vous autant de pénétration d'esprit que de franchise de caractère: observez ma femme pendant quelque temps, vous me direz ensuite ce que vous pensez d'elle.

« — Je veux lui parler dès aujourd'hui.

« — Vous avez trop peu d'expérience. Ethel; vous croyez toutes les femmes aussi pures que vous êtes pure, et tous les hommes vous parais-

sent délicats parce que vous jugez d'eux d'après moi... Pardonnez-moi si je me rends ainsi témoignage à moi-même ; mais, à force d'ignorance, vous devenez injuste. Regardez autour de vous ; cet examen nous sera favorable à tous deux.

« — Je le ferai, répliqua Ethel, et je vous promets de vous dire sincèrement le résultat de mes observations.

« — Si je parviens à me faire aimer de vous, me le direz-vous ?

« — Je vous ai toujours aimé.

« — Oui, comme un frère ; mais je veux être aimé... aimé d'amour, comme je vous aime ;... enfin on a vu des choses plus extraordinaires...

« — Hé bien, je vous le dirai aussi !...

« — Vous me le promettez ?

« — Oui, bien sûr.

« — Songez que je vais être malheureux jusqu'à ce que vous me disiez que vous m'aimez ! »

Gaston ne pouvait se figurer qu'Ethel lui cachât une partie de ce qu'elle sentait pour lui, tant il s'était habitué à ne croire qu'à la parole de cet ange de lumière et de vérité !... Elle lui aurait prouvé de toutes les manières qu'elle l'aimait, que si elle ne lui avait pas dit : « Je vous aime, » il n'aurait pu se fier à ce bonheur.

Gaston quitta Ethel pour se rendre au club

de \*\*\* , où devait se discuter la nomination de M. Savardy, qui venait de se mettre sur les rangs; puis il rentra chez lui d'un air joyeux : c'était l'heure de conduire sa belle-sœur chez madame de Villemagne, qui l'attendait. Toutes ces choses se passaient avant le second lever de madame de Montlhéry, qui commençait sa journée ostensible quand les autres étaient près de finir la leur.

---

## CHAPITRE XXXI.

Ethel revint de chez madame de Villemagne vers quatre heures de l'après-midi avec Gaston, qui fit demander à voir madame de Montlhéry. Elle se levait et reçut son mari dans sa chambre à coucher. M. de Montlhéry était pressé de lui signifier la défense positive de recevoir dorénavant M. Savardy.

« De quel droit voulez-vous m'empêcher de voir mes amis ? s'écria madame de Montlhéry.

« — Je ne veux pas que ce petit monsieur mette le pied dans ma maison ; je suis maître chez moi , je pense ?

« — Assurément , monsieur ; mais votre au-

torité ne peut aller jusqu'à la tyrannie ; au terme où nous en sommes , je puis recevoir qui bon me semble , pourvu que les personnes que j'admets chez moi soient reçues dans d'autres maisons.

« — Mon Dieu , voyez M. Savardy partout , excepté ici ; je ne vous ai jamais gênée , vous le savez de reste : je ne vous gênerai pas plus cette fois-ci que les autres , pourvu cependant que vous ne lui écriviez pas des lettres du style de celles que vous adressiez , il y a trois ans , au colonel Lyndsay. »

A cette allusion la dame se pinça les lèvres et pâlit. « Vous abusez de vos avantages , monsieur... mais c'est par égard pour vous-même que je dois résister à vos ordres. Que ne dirait-on pas si , à peine revenu à Paris , vous me faisiez fermer ma porte à un homme qui passe sa vie chez moi depuis plusieurs mois , à un homme qui vit dans la meilleure compagnie de Paris , que toutes les femmes de mes amies reçoivent , et que je ne puis cesser de voir sans un motif grave , ou sans m'exposer au reproche d'impolitesse et de caprice ?

« — S'il vous ennuyait , madame , vous auriez bientôt trouvé quelque raison plausible pour l'éloigner.

« — Non , monsieur , je ne vois aucun prétexte satisfaisant à une résolution inconvenante.

« — Il me paraît cependant bien facile de dire qu'ayant admis dans votre intérieur une personne de l'âge d'Ethel, vous ne pouvez continuer de recevoir un homme.... dangereux, comme on dit que l'est ce M. Savardy. »

En écoutant ce mot, la crainte de rapprocher Ethel de ce jeune homme frappa subitement au cœur madame de Montlhéry, et lui parut déterminante; aussi répondit-elle sans hésiter :

« Hé bien ! soit; il faut vous obéir en toutes choses; mais souvenez-vous bien, monsieur, que c'est vous qui m'avez forcée à prendre cette résolution. » Gaston se retira sans répondre, parce qu'au même moment Ethel entra dans la chambre.

« Tu viens de te lever? dit celle-ci en courant vers sa sœur; et moi, j'ai déjà fait tant de choses que je ne puis les compter.

« — Vous avez des jambes, vous!

« — Tu en aurais comme moi si tu voulais les employer.

« — Vous croyez donc que je m'amuse à faire la malade?

« — Non; mais tu te laisses trop aller, parce que tu es découragée, malheureuse. Ah! pauvre Odile!...

« — Oui, je suis bien malheureuse, plus malheureuse que vous ne pouvez l'imaginer.

« — Je devine... Mais je veux venir à ton secours.

« — Ethel, chère Ethel, vraiment, est-ce déjà la bonne madame de Villemagne qui t'inspire?

« — C'est moi-même; je vois combien tu es à plaindre, et je veux que le jour de mon arrivée dans cette maison soit une date à jamais heureuse pour toi, pour nous tous.

« — En effet, tu pourrais adoucir mes peines en m'aidant à...

« — Je le veux, je le veux!... J'ai déjà commencé.... C'est moi qui vous réconcilierai...

« — Qui donc voulez-vous réconcilier?

« — Toi et Gaston. »

Ce nom causa une révolution à madame de Montlhéry; il lui semblait qu'elle tombait du haut d'un toit. « Me réconcilier avec mon mari?... reprit-elle après une longue pause; mais M. de Montlhéry et moi nous ne sommes point brouillés; jamais nous n'avons été mieux ensemble; de quoi vous mêlez-vous, Ethel?

« — C'est moi que le Ciel destinait à terminer tes chagrins, et à faire cesser le scandale qui rend cette maison un lieu de désolation pour moi.

« — De quel scandale voulez-vous parler, s'il vous plaît? C'est sans doute de celui que vous



causez vous-même? Votre présence ici est le seul scandale qui frappe mes yeux.

« — Il en est un bien plus affligeant, et je ne reste auprès de vous que pour y remédier : c'est le peu d'accord qui règne entre deux époux ; un tel spectacle m'épouvante. Que diraient nos respectables parents s'ils pouvaient voir l'indifférence, presque la haine, séparer leur fille de l'homme de son choix? car c'est toi qui l'as choisi, et pourtant tu vis avec lui comme si un père barbare t'eût forcée de te donner à lui. Odile, tu ne vois pas que tu t'attires à toi-même les malheurs dont tu te plains comme d'une fatalité.

« — Pour qui parlez-vous, s'il vous plaît? Y a-t-il ici une galerie à laquelle vous adressez ce beau sermon? En vérité, ce ne peut être pour moi toute seule que vous prêchiez si bien la morale, Ethel?

« — Qu'y a-t-il donc d'étonnant dans le désir de raccommoder ma sœur avec son mari?

« — Rien assurément si nous étions brouillés, et si surtout nous vous avions chargée de notre réconciliation.

« — On peut et l'on doit faire le bien sans attendre qu'on en soit priée.

« — La seule chose à laquelle je ne m'attendais pas de votre part, Ethel, je l'avoue, lors-

que j'ai bien voulu consentir à la honte de vous admettre chez moi, c'est à une remontrance sur le scandale de ma conduite, quand la vôtre est plus scandaleuse que tout ce que le monde a jamais pardonné à une pauvre femme.

« — Qu'y a-t-il de scandaleux à tâcher de réunir sa sœur et son beau-frère ?

« — Ne parlons plus de moi. Hé quoi ! lorsqu'on a vécu publiquement pendant six mois... » Madame de Montlhéry allait s'emporter ; elle se retint encore par le souvenir de la fatale lettre qui la mettait dans la dépendance de son mari ; car aujourd'hui les maris, en provoquant des éclats, ne déshonorent plus que leurs femmes. L'amour-propre d'un époux souffre lorsqu'il patiente, non lorsqu'il donne à sa vengeance une éclatante publicité : nous avons fini par traiter à la manière des Anglais ce qui touche la délicatesse conjugale, et par changer les peines de cœur en affaires d'argent. En Angleterre, les maris spéculent sur le déshonneur comme sur une marchandise.

Telles étaient les réflexions très-justes qui se pressaient dans la pensée de madame de Montlhéry, et qui arrêtaient l'expression de sa rage contre Ethel.

Cette colère venait surtout de l'idée qu'Ethel comprenait toute la portée de ce qu'elle disait, tandis que la pauvre enfant était parfaitement

innocente de la malice qu'on lui attribuait : il est vrai que l'apparence était contre elle ; mais elle croyait remplir un devoir de sœur , et suivait l'impulsion de son cœur ignorant.

L'instinct de pureté qui éclairait Ethel l'avertissait aussi qu'elle ne devait négliger aucun moyen de défense personnelle contre Gaston ; elle désirait par-dessus tout le rapprocher de sa femme , d'abord parce qu'elle avait un penchant naturel pour tout ce qui est régulier et légitime , ensuite ( et ce dernier motif n'était pas de ceux qu'elle s'avouait nettement à elle-même ) parce qu'il lui serait moins pénible de voir Gaston s'occuper d'une épouse qu'il n'aimait pas , que de penser qu'il rendait des soins à une autre femme qui pourrait lui plaire.

Madame de Monthéry , loin de pénétrer aucun de ces motifs , crut qu'Ethel voulait l'humilier en lui donnant des avis ; elle s'imagina que , lasse de l'amour de Gaston , cette fille perdue trouvait plus simple et plus commode de réconcilier son beau-frère avec sa sœur que de rompre avec lui. Elle poussa même l'injustice de ses soupçons jusqu'à voir dans les exhortations d'Ethel l'intention de rester seule libre , seule maîtresse de ses actions en attachant les deux époux au dur joug conjugal , et de profiter de cette indépendance pour accaparer ensuite le beau Savardy , dont la froideur

ne l'éclairait que trop sur les nouveaux sentiments qu'il avait pour Ethel.

Telles étaient les pensées amères qui lui traversaient le cœur, ou du moins la place du cœur, quand elle pria sa sœur de la laisser seule.

Mais avant de la congédier, elle la retint par la main, et lui dit avec le regard dur qui la défigurait souvent :

« Savez-vous ce que vous seriez si je n'avais eu la bonté de vous recevoir chez moi ? A l'heure qu'il est, vous seriez une fille perdue, et l'on vous confondrait avec les femmes de mauvaise compagnie, entendez-vous ? Voilà ce que vous seriez aux yeux du monde sans la généreuse protection de votre sœur : n'oubliez donc jamais la reconnaissance que vous lui devez. »

Cette conversation fit sur l'esprit d'Ethel une impression ineffaçable : on verra plus tard les conséquences qu'elle eut.

---

## CHAPITRE XXXII.

*Lettre de madame de Villemagne au colonel Lyndsay, écrite quelques jours après les scènes dont on vient de lire le récit.*

« Je vous dois une réponse, et cela depuis des siècles, mon cher colonel ; mais vous aurez un volume au lieu d'une lettre : vous voyez que le retard vous aura profité.

« L'histoire de votre pari, au dîner de la duchesse de Fonhill, m'a bien amusée : je l'ai cru gagné lors de l'arrivée de l'héroïne à Paris. Ce long tête-à-tête, ces voyages seule

avec un homme si amoureux et si séduisant, me paraissaient de sûrs garants du bonheur de M. de Montlhéry ; mais depuis que j'ai vu de près les choses et les personnes, je pense comme vous que vos cent vingt mille francs courent grand risque de servir aux plaisirs du jeune marquis de Broadlands.

« Je ne vois rien que d'indéfinissable dans lady Ethel : sa personne, sa position, ses entours, son caractère, tout est discordant ; elle manque complètement d'harmonie, ce qui veut dire de raison : avec l'apparence de la sagesse, jamais personne ne fut moins susceptible de réflexion. Elle est régulièrement belle ; mais vous savez que la beauté ne produit pas autant d'effet à Paris qu'à Londres. L'incertitude de sa fortune a commencé par glacer l'admiration : à quoi sert dans le monde aujourd'hui d'être une *étoile* de beauté, comme disent les Anglais ? Quand on n'a que cela pour soi, c'est une cause de chagrin comme tout ce qui produit les mécomptes. La beauté n'est nécessaire qu'aux femmes qui font métier de vendre la leur : pour les autres, la richesse, le crédit, l'esprit, la considération, sont des avantages bien plus précieux. D'ailleurs, lady Ethel a des manières étranges qui nuisent à l'effet de ses charmes ; elle manque d'acquis, ce qui rend son naturel peu aimable ; elle ne

connaît ni le monde, ni les livres : son ignorance choque toutes les personnes qui causent avec elle, excepté quelques esprits blasés qui aiment l'extraordinaire par besoin de mouvement et de nouveauté, et qui, dans leur manque de goût, prennent la rudesse pour de la simplicité. Pardonnez-moi la sincérité de ce portrait, mon cher colonel; il vous prouve ce que vous savez déjà, c'est que la franchise l'emporte en moi sur toute considération. »

( Peut-être est-il nécessaire de faire observer au lecteur distrait que la franchise de la *bonne* madame de Villemagne consiste toujours à exprimer hardiment la pensée et le sentiment qui plaisent à la personne à laquelle elle parle. )

« On ne peut compter sur rien avec madame de Montlhéry : elle s'était exprimée sur la conduite de sa sœur à Londres de manière à nous faire penser qu'elle ne la recevrait pas; dès lors lady Ethel eût été exclue de la bonne compagnie de Paris. Nous nous attendions à la voir classée de prime abord parmi les femmes galantes, et par conséquent à ne pas la voir. Mais point du tout : voilà que sa sœur et les amis de sa sœur la justifient à qui mieux mieux... Jamais changements à vue ne furent plus prompts ni plus inattendus à l'Opéra, que les évolutions du commérage dans la société élégante de Paris. Hier chacun s'écriait : « Concevez-vous

la conduite de lady Ethel? Avec son nom, sa fortune, jeter ainsi son bonnet par-dessus les moulins! C'est infâme! ses coups d'essai valent des coups de maître; elle déshonore la noblesse: on doit au monde, à soi-même, de faire justice d'un tel scandale... dans l'âge de l'innocence!... Nous ne la verrons pas: on ne peut pas la recevoir. Pauvre madame de Montlhéry! qu'elle est à plaindre d'avoir une telle sœur! » Aujourd'hui, ce monstre est devenu la vertu même. « Elle était ignorante des convenances françaises, voilà tout, faute bien pardonnable à une Anglaise élevée dans un désert: mais elle est innocente comme l'enfant qui vient de naître; son beau-frère est un libertin qui n'a rien négligé pour la séduire, et qui a échoué contre une résistance héroïque. Tant de vertu honore le sexe: on reconnaît là l'influence d'un sang vraiment noble; on doit récompenser une fermeté si rare, et dont l'éclat rejaillit sur le corps de la noblesse européenne... » Enfin, cette dévergondée, cette fille perdue, est devenue un ange. Fiez-vous encore aux réputations du monde, même aux mauvaises!...

« J'ignore le vrai motif du changement de batteries de la comtesse envers sa sœur; nous sommes pourtant assez bien ensemble maintenant, mais Odile ne se confie à personne, pas même à moi, qu'elle a plusieurs raisons de



ménager, et qui ai plusieurs motifs pour la servir. Je pense que M. de Monthéry aura parlé en maître ; ce n'est pas ce qui m'étonne ; mais , d'après la connaissance que j'ai des caractères , je ne puis comprendre qu'il soit parvenu à se faire obéir : il y a là-dessous un mystère impénétrable pour moi. Venez donc à Paris , afin que votre sagacité supplée à la mienne.

« De grands événements se préparent , j'en ai le pressentiment ; nous nous amuserons. Il y a si longtemps qu'un bon scandale n'est venu déranger le grand monde dans la complaisante contemplation des vertus du siècle !... Lady Ethel va se brouiller avec Gaston , j'en suis sûre , ou elle lui accordera tout : ceci pourrait fort bien arriver d'un jour à l'autre. La petite est plus habile qu'elle n'en a l'air ; la preuve , c'est qu'elle ne me dit jamais rien.

« Elle parle peu en général , mais le peu qu'elle dit est juste et original sans indiscretion. Une autre qualité ou défaut , comme vous voudrez l'appeler , que je lui trouve , c'est que les paroles n'ont aucune influence sur elle : vous la prêchez , elle a l'air persuadée ; puis elle part de là pour faire exactement comme avant de vous écouter : elle ira loin , mais sur son chemin à elle , et non sur celui des autres. Elle réussirait dans le monde si elle avait un peu plus de vanité , et surtout si elle savait être polie. Or , si

elle réussissait, le monde finirait par changer son caractère ; c'est donc un conseil judicieux, mon cher colonel, que celui que vous avez donné à M. de Montlhéry. J'ai reconnu dans votre dernière lettre <sup>1</sup> la profondeur de votre esprit pervers. Un séducteur ordinaire eût été d'avis de prolonger la vie solitaire ; vous préférez Paris pour changer un cœur de jeune fille, et vous avez raison. Quel bonheur pour nous autres pauvres femmes, qu'il y ait peu d'hommes comme vous, colonel ! Si seulement vous étiez trois, vous recommenceriez la *guerre aux femmes*, des roués de Louis XV.

« M. de Montlhéry me paraît loin d'être à votre hauteur : pourtant il vous valait autrefois ; mais il est si amoureux, qu'il en est bête, et c'est beaucoup dire. S'il échoue, vous restez le seul roi de la mode dans les deux pays ; s'il triomphe, vous gagnez cent vingt mille francs : voilà de quoi vous intéresser à la partie. Encore deux mois et le jeu sera fini, du moins pour vous, qui n'aurez plus d'autre rôle que celui de spectateur indifférent. N'oubliez pas que le mois de mars approche et que votre année est près d'expirer...

<sup>1</sup> On a supprimé cette lettre du colonel à madame de Villemagne, parce qu'elle contenait le récit de tout ce qui avait été raconté ailleurs.

« J'ignore ce qui s'est passé entre les deux sœurs depuis quelques jours ; mais lady Ethel, que je vois tous les matins, me paraît changée pour madame de Montlhéry<sup>1</sup> : ce sont peut-être les affaires d'intérêt qui les divisent. J'oubliais l'essentiel ! J'aurais dû commencer par vous dire que le procès de lady Ethel vient d'être perdu en appel, ce qui veut dire perdu irrévocablement ; je ne sais quel testament qu'on n'a pu retrouver a motivé l'arrêt... Au reste, à Londres, vous saurez tout cela mieux que moi... Pardonnez-moi donc mon bavardage. Je tombe rarement dans ce tort, car je suis comme Bonaparte : je déteste l'inutile ; mais je n'ai d'abandon complet qu'avec vous.

« Voilà donc la beauté de l'héritière évanouie ; il ne reste que celle de l'orpheline, nécessairement moins éclatante ; il y a de quoi dessiller tous les yeux. La pauvre enfant va paraître plus ignorante que jamais, peu aimable au fond ; enfin elle sera jugée comme on l'est quand on n'a rien : et notez ce point essentiel, la voilà tombée dans la complète dépendance de son beau-frère.

« Vous croyez peut-être que celui-ci saura profiter en homme habile des avantages d'une

<sup>1</sup> Madame de Villemagne ignore la conversation rapportée plus haut.

telle position. Je l'ai pensé comme vous d'abord; maintenant j'en juge autrement : ou je me trompe fort, ou l'événement trompera toutes nos prévisions. Il fera de la délicatesse, il se croira engagé d'honneur à protéger une femme que le sort a mise dans sa dépendance, car il est capable de tout, même de bons sentiments. Sa faiblesse se tournera en générosité; enfin je ne serais nullement étonnée de voir que ce qui pour tout autre fût devenu un moyen assuré de succès ne soit pour lui un désavantage. Son orgueil n'est pas celui de tout le monde; il peut se contenter de la puissance sans en user : enfin le beau Gaston est si changé, qu'il est tout à fait impossible de prévoir sa conduite en cette occasion. La charmante duchesse de Verneuil elle-même, malgré son ancienne partialité pour lui, ne le reconnaît plus... Il est dégoûté de tout ce qu'il aimait; il aime, tout ce dont il se moquait.

« La petite personne fait de lui ce qu'elle veut : c'est le monde renversé; cet amour me paraît le contraire de tous les autres amours, et l'issue du combat ne saurait être prévue.

« Voilà déjà qu'on répand le bruit d'un partage égal de la fortune de madame de Montlhéry en faveur de la sœur cadette. Ceci serait pourtant contraire aux lois anglaises, qui maintiennent, dit-on, le testament du père à tout événement. Pauvre comte Macnally! que dirait-il s'il voyait

la plus jeune de ses filles respecter si peu ses dernières volontés? Le souvenir de cet homme respectable réveille toujours en moi un ressentiment contre lady Ethel... Peut-être l'aurions-nous conservé bien des années s'il fût resté en France, au lieu de nous quitter pour aller faire, et faire très-mal, l'éducation de cette petite fille qui n'est pas élevée du tout... Mais laissons ce triste sujet. Tâchez seulement de me dire l'opinion des jurisconsultes anglais sur le nouveau partage de la fortune.

« J'ignore si ce projet de M. de Montlhéry est possible, peut-être n'y a-t-il rien que de régulier dans cet arrangement; car, malgré mes talents pour gouverner, je ne suis pas forte sur la jurisprudence. Mais ce que je sais, c'est que Gaston a commis une faute capitale en laissant entrevoir sitôt à Ethel un moyen de vivre sans lui : il aurait dû lui persuader le plus longtemps possible qu'elle avait besoin de lui, même pour manger.

« Vous figurez-vous les cris de madame de Montlhéry, si on lui ôte gratuitement la moitié de sa fortune pour la donner à sa sœur ruinée? Ce sera à nous sauver de Paris!... On a beau vanter le désintéressement de la jeunesse, je ne suis pas convaincue de cet avantage du bel âge. Plus on a d'avenir, plus la perspective d'une vie incommode et triste effraie la pensée!... Je crois que la jeunesse a plusieurs ma-

nières de réussir et beaucoup de moyens de se distraire : aussi paraît-elle légère ; c'est là uniquement ce qui la fait passer à nos yeux pour plus généreuse que l'âge mûr. Quoi qu'il en soit, M. de Montlhéry ne sait plus ce qu'il fait ; je vous prie de croire qu'il ne prend plus mes avis.

« La jalousie seule pourrait le rendre à lui-même et à nous. Il en a l'instinct ; car il a usé dernièrement de toute son influence au club de \*\*\* pour faire exclure le charmant M. Savardy qui demandait l'admission, appuyé par les plus gros bonnets de la société. M. de Montlhéry a retrouvé un moment son ancienne supériorité : il a parlé avec une rare éloquence au nom de la vieille noblesse de France, privée de ses avantages, et dépouillée de tout, disait-il, par *la roture*, qui veut terminer à la conquête des salons la guerre commencée à l'assaut de la Bastille. L'énergie et la grâce de sa parole ont emporté tous les suffrages ; et malgré l'opposition de plusieurs membres des plus influents, l'élégant Savardy, la fleur des pois, le Riche-lieu des salons *du juste-milieu* et même de quelques autres salons, s'est vu honteusement exclu du club de \*\*\* , dont son ambition et ses puissants patrons semblaient lui assurer l'entrée. Il ne pardonnera jamais à l'auteur d'un désappointement qu'il est forcé de qualifier tout bas d'humiliation déshonorante, et dont il af-

fecte tout haut de rire plus fort que les autres.

« Apprenez que, pour se dédommager de l'échec qu'il a reçu, il passe trois heures chaque matin chez moi, dans le plus mystérieux tête-à-tête, avec lady Ethel; il lui donne des leçons de dessin, et de plus il fait son portrait : c'est une surprise que nous ménageons à la famille. J'ai eu quelque peine à faire agréer ce maître à la jeune sauvage. Vous croirez naturellement qu'elle m'objectait les agréments du jeune homme : point du tout; ces petites considérations de convenance sont étrangères aux idées des demoiselles irlandaises. A Macnally-Castle on ne s'embarrasse guère de pareilles misères : non, ce qu'elle m'objectait, le croiriez-vous? c'était la crainte de déplaire à son beau-frère, qui déteste M. Savardy. Quelle délicatesse!! Cet excès d'innocence a pourtant pensé me faire perdre le résultat de mes soins : mais j'ai tenu bon; j'ai dit qu'aucun maître à Paris ne pouvait former si vite un élève; j'ai insisté d'ailleurs sur les bonnes manières de M. Savardy, qui le rendent préférable à tout autre artiste. J'ai fait entendre que les habitudes de la bonne compagnie sont rares parmi les hommes de cette classe et de toutes les classes aujourd'hui; enfin, j'ai achevé de vaincre la résistance en ajoutant que nous nuirions à celui-ci en faisant choix d'un autre, attendu qu'il était tout

naturel de nous adresser à un peintre admis dans notre société ; mais que si nous en allions chercher un ailleurs , nous donnerions à penser que celui-ci manquait de talent dans notre opinion , ou qu'il s'était rendu coupable de quelque tort grave envers nous. On a poussé la logique jusqu'à me répondre que , puisque les leçons étaient secrètes , nous étions libres de choisir le maître sans faire de tort à personne ; il a fallu insister et répliquer que le secret ne serait gardé que pendant un temps , et que , lorsque le moment des explications viendrait , il se trouverait que nous aurions fait un tort irréparable à un homme qui n'avait pas mérité de notre part un pareil procédé. Cette dernière considération l'a emporté sur les autres ; et je m'aperçois depuis quelques jours que , grâce à la coquetterie naturelle à toute femme , et surtout à celle-ci , on ne se repent nullement d'avoir cédé à mes avis ; mais quels frais d'éloquence m'a coûtés cette éducation !!... Je garde rancune à lady Ethel de la peine que je me suis donnée pour la décider à se divertir , car soyez sûr qu'elle s'amuse parfaitement ici depuis quelques jours.

« Afin que le secret des séances fût bien assuré , j'ai établi le jeune maître et son *innocente* élève dans mon cabinet. Lorsqu'il me vient quelque visite , je reçois dans le salon : de cette manière , personne ne peut se douter des pro-



grès surprenants que va faire lady Ethel dans les arts d'agrément. Madame de Montlhéry me devra des remerciements pour avoir si bien achevé ou plutôt refait l'éducation de sa sœur. Je compte aussi sur la reconnaissance de M. de Montlhéry. S'il se plaint, je jouerai la surprise et je me plaindrai plus que lui.

« Ce qu'il y a de piquant dans tout ceci, c'est qu'il amène lui-même la jeune personne chez moi. Elle le quitte pour passer seule dans le cabinet mystérieux où l'attend son maître de dessin; moi je retiens un moment le tuteur amoureux, et je le congédie aussitôt sous le prétexte d'aller donner ma leçon de littérature française. Jamais le pauvre homme n'ose me proposer de pénétrer, même pour un instant, dans le sanctuaire de nos études; mais s'il y pénétrait une fois par hasard, vous figurez-vous son étonnement? que dirait-il à M. Savardy? Malgré ma curiosité, j'aurai soin d'éviter cette scène. Je ne lui parle que du plaisir que nous nous promettons plus tard à le faire juge des progrès de mon élève dans la littérature et la musique. Nous nous gardons de parler peinture.

« Arrivez donc, mon cher colonel; vous voyez combien vous êtes nécessaire ici. Hâtez-vous de venir assister aux touchantes scènes de famille que je vous y prépare; la comédie n'au-

rait point de sel si vous ne vous trouviez au dénouement. Amenez aussi votre antagoniste, le platonique marquis de Broadlands, afin de lui apprendre désormais à placer un peu mieux sa confiance romanesque. Vraiment, avec sa béatitude d'amoureux éconduit, je trouve qu'il a l'air d'un héros de Scudéri ressuscité par Walter Scott, quoique votre grand romancier ne s'amuse guère à peindre des caractères aussi peu naturels que cet amant passionné qui se conduit comme un indifférent. On n'entend rien aux sentiments de la jeunesse actuelle : aussi pouvons-nous nous amuser à ses dépens sans remords. Nos complots contre des cœurs qui ne sentent rien sont assurément fort innocents. Nous cherchons à rire et non à nuire ; plus tard, nos prétendues victimes riront avec nous. Vous n'êtes pas de ceux qui ont pris au sérieux les propos malveillants du monde sur la liaison de madame de Montlhéry avec M. Savardy : de la coquetterie !... voilà tout ; j'en suis garant !... pure coquetterie ! Vous la connaissez trop bien, et vous vous rendez trop de justice à vous-même pour croire qu'elle ait pu vous donner un tel successeur. Quant à moi, je vous assure que si je soupçonnais là un sentiment sérieux, je me garderais même de plaisanter avec vous. Vous avez dès longtemps reconnu la sensibilité naturelle de mon

cœur, et vous n'ignorez pas que je sais trop bien ce qu'on souffre quand on aime sincèrement pour jouer avec le sentiment de personne; bien qu'on m'ait toujours accusée de n'être qu'une franche étourdie, j'ai assez de discernement et d'empire sur moi-même, croyez-moi, pour m'abstenir de tout ce qui pourrait blesser un cœur vraiment touché, quand même je blâmerais l'affection dont il est atteint. Personne plus que moi ne respecte un attachement véritable, quelque part qu'il m'apparaisse; c'est une justice que vous me rendez, n'est-ce pas? Mais ici, nous avons affaire à des marionnettes du monde : nous moquer d'elles un moment, c'est jouer leur jeu. Je frappe en toute conscience sur les ridicules, même sur ceux de mes amis, bien sûre qu'ils me rendent la pareille et que, malgré la liberté que je m'accorde à leur égard, nous sommes à peine quittes au bout de l'année.

« On ne serait pas vraiment bonne si l'on ne s'appliquait à corriger les gens qu'on aime; puisqu'on ne peut espérer de les guérir des passions profondes, on les punit au moins de leurs affectations : c'est un service à leur rendre.

« Vous me croirez si vous voulez; mais je dois vous parler avec toute la sincérité que m'inspire la noble franchise de votre caractère. Hé bien! en réfléchissant mûrement à ce

qui se passe autour de moi, je doute, à présent, de la passion de M. de Montlhéry pour lady Ethel : comment croire à un amour si patient ? Tout cela n'est qu'une occupation d'esprit, choisie par des gens blasés. Le grand mal de contrarier des passions qui n'en sont pas !

« Nos ennuyés du grand monde jouent quelquefois à l'amour comme aux cartes, pour tuer le temps : quel crime y a-t-il à se moquer d'eux, quand ils se moquent de ce qu'il y a de plus sacré dans le cœur ?...

« Mais je m'aperçois que je deviens prêcheuse et grave ; et si je veux avoir la gloire d'être lue jusqu'au bout de ma lettre, il faut quitter ce ton.

« Mon cher colonel, vous nous arriverez bientôt, j'en suis sûre ; si d'après tout ce que je viens de vous mander, je n'ai pas réussi à vous faire quitter Londres pour Paris, je suis bien maladroite, d'autant qu'il n'y a plus de distances pour un homme comme vous, qui a été partout, et qui n'a pas l'air de s'en souvenir. Votre conversation est si simple, qu'on ne se doute pas que vous ayez vu le monde entier ; d'honneur, vous êtes trop aimable pour rester plus longtemps loin de Paris ; à bientôt donc, et à toujours ; mais surtout à bientôt.

« Je ne vous dis pas un mot de sentiment : vous connaissez mon cœur ; tout le monde y

peut lire, mais il est encore plus à découvert avec vous qu'avec tout autre; c'est que pour moi, qui ne suis rien moins qu'une personne du monde, le mot ami veut dire quelque chose.

« Dorothee DE VILLEMAGNE. »

« A propos de personne du monde, j'oubliais de vous dire que la tante de M. de Montlhéry, madame de Fraisnes, qui est le monde en personne, comme bien vous savez, a pris lady Ethel sous sa protection particulière. Je crains pour une fille si jeune et si peu au fait des choses de la vie, l'influence d'une femme aussi profondément artificieuse que l'est madame de Fraisnes. C'est bien d'elle qu'on peut dire que ses vertus sont pires que les vices des autres. Voilà pourquoi, depuis que M. de Montlhéry a présenté lady Ethel à madame de Fraisnes, j'ai fait l'effort de retourner avec *ma fille adoptive* chez cette dame que j'avais perdue de vue depuis longtemps, car elle ne sort plus de chez elle : elle m'a très-bien reçue, ce qui m'a peu flattée; vous savez comme elle est banale. Lady Ethel en a la tête tournée. Madame de Fraisnes se souvient de vous avec intérêt, et je lui ai su gré du moins de cette marque de bon goût !

« Adieu encore; je vous avais annoncé un volume, j'ai tenu parole. »

Nous ne ferons pas aux lecteurs attentifs l'offense de joindre à cette lettre des commentaires, superflus pour eux et insuffisants pour les esprits distraits ; mais nous allons suspendre un instant la marche de notre narration, et l'analyse approfondie des sentiments d'Ethel, modifiés par les événements indiqués dans le récit de madame de Villemagne, pour nous transporter chez madame de Fraisnes à quelques jours en arrière : le soir même où Ethel, Gaston et madame de Villemagne étaient attendus pour la première fois chez cette respectable dame. Cette présentation, dont il est parlé en passant dans la lettre qu'on vient de lire, faisait événement au milieu du petit cercle d'habituez réunis chaque soir, et ce soir-là comme les autres, dans le salon de madame de Fraisnes : c'est d'elle qu'il a été fait mention au commencement de notre histoire ; et l'injustice avec laquelle madame de Villemagne parle de cette dame dans la lettre précédente, ainsi que les événements qui vont suivre, nous obligent à la faire bien connaître.

---

## CHAPITRE XXXIII.

Madame de Fraisnes avait passé sa jeunesse dans les larmes : un mari, qu'elle adorait, la traitait tout juste assez bien pour lui ôter le droit de se plaindre; d'ailleurs, attachée à ses devoirs comme elle l'était, elle n'aurait voulu pour rien au monde avouer ses chagrins même à ses amis intimes; les révéler, c'eût été accuser un homme qu'elle se plaisait à relever aux yeux du monde. Elle idolâtrait M. de Fraisnes; il l'estimait : voilà l'explication des bons procédés de l'époux, du désespoir secret et profond de la femme.

M. de Fraignes savait fort bien qu'elle souffrait ; mais il aimait mieux feindre l'ignorance, que de s'exposer à sonder les plaies d'un cœur trop sensible pour lui. Ce cœur ne pouvait être guéri par un autre remède que par une passion partagée ; il n'avait point de passion pour sa femme : leur vie se passa donc dans un calme apparent, qui faisait la désolation de madame de Fraignes.

Elle n'eut point d'enfants ; et lorsqu'elle perdit son mari, l'unique objet de ses affections, elle reporta vers Dieu la surabondance d'amour dont elle avait été tourmentée toute sa vie. La religion lui fit trouver, non le bonheur, mais la consolation. On remarque, comme une exception rare, que l'élévation de son âme, la pureté de son cœur, la parfaite régularité de sa conduite ont été appréciées par le monde. Si madame de Fraignes voulait exercer dans la société, quelque désorganisée qu'elle soit aujourd'hui, un pouvoir absolu, elle le pourrait encore : son blâme ou son suffrage seraient adoptés comme des arrêts par plusieurs, et pris pour de fortes présomptions par tous. Mais elle a tant souffert de ses vertus qu'elle est devenue d'une extrême indulgence pour les écarts des autres. Quand on a été malheureuse en faisant bien, on pardonne aisément à ceux qui font mal. La foi seule lui paraît moti-



ver suffisamment les sacrifices imposés par l'opinion aux personnes irréprochables ; et comme la foi est une grâce , elle plaint, elle ne blâme pas les égarements des méchants ou des faibles. Elle diffère en toutes choses des gens du monde , mais surtout par la bienveillance avec laquelle elle les juge ; elle a l'art de découvrir presque toujours quelque bon côté dans ces hommes si impitoyablement sévères les uns envers les autres ; et c'est en les excusant comme elle le fait , qu'elle se distingue de ces cœurs qui ne savent qu'accuser. Ne voir que du mal dans les autres , ce n'est pas une preuve de bonté ; elle n'y voit que du bien , ce qui n'empêche pas qu'elle n'ait beaucoup d'esprit.

Sa manière de blâmer une personne est de la compter pour rien ; les gens dont elle ne parle jamais , quoiqu'elle les connaisse , sont classés dans l'opinion de ses amis par ce silence seul.

Madame de Montlhéry est une de ces personnes. Elle la reçoit une ou deux fois par an , par égard pour Gaston qu'elle aime , et la compte pour morte le reste du temps. Ce qu'elle peut dire de plus dur en parlant d'une personne de la société , c'est : je ne la vois pas. Sa haine , sa vengeance , consisterait à ajouter : je ne la vois plus ; c'est un coup qu'elle n'a encore porté à

personne ; elle conserve ses connaissances comme ses amis.

Dispensée des devoirs de société par ses infirmités , elle ne sort jamais de chez elle.

M. Dorthiez , homme de lettres distingué , surtout par sa conversation pleine d'à-propos et de traits , et un jeune ecclésiastique , de beaucoup de mérite et d'instruction , tous deux logés chez elle , se réunissent chaque soir dans son salon. Autour de ces deux hommes se groupent des personnes de toutes les classes , remarquables par l'esprit ou par le caractère. On y voit souvent M. Montmagny , élève de M. Dorthiez ; la duchesse de Verneuil elle-même , malgré toutes ses distractions , est assidue aux réunions de madame de Fraisnes , à laquelle elle consacre ses avant-soirées. Il suffit d'être vu habituellement chez madame de Fraisnes pour donner de soi une idée favorable. Elle ignore son pouvoir ; et cette ignorance de ce qu'elle vaut , jointe à une profonde expérience , a un charme puissant : on parle toujours de la naïveté de l'enfance , on ne dit rien de celle de la vieillesse : elle est bien plus rare , et peut-être plus gracieuse encore.

Une foule d'individus , qu'il n'entre pas dans notre plan de faire connaître ici , viennent chez madame de Fraisnes étudier les derniers modèles du bon goût d'autrefois , et recueillir les tra-

ditions de l'art de causer, qui devient d'autant plus rare et plus inutile que celui de plaider est plus nécessaire et plus commun.

Le soir du jour où madame de Fraignes attendait lady Ethel Macnally, elle fit allumer le lustre de son salon, qui n'est ordinairement éclairé que d'un flambeau à quatre bougies, cachées par un abat-jour en soie verte : cette espèce de chapeau, destiné à ménager la vue délicate de la maîtresse de la maison, fait régner dans toute la chambre un demi-jour approchant de l'obscurité complète, et favorable à la conversation intime.

« Quelle illumination ! s'écrie en entrant M. Dorthiez ; hé, madame, que va-t-il donc se passer ici ? (Madame de Fraignes était encore seule.)

« — On me donne une fête.

« — Une fête, à mon insu... c'est mal. Qui vous donne cette fête ?

« — Mon neveu.

« — Je comprends : vous attendez la beauté du jour, et vous, le modèle du tact et du goût, vous avez pensé qu'il serait impoli de recevoir la beauté sans lumière ; je vous reconnais là. Il n'est pas bien difficile de vous deviner : il n'y a qu'à mettre tout au mieux pour approcher de ce que vous êtes.

« — Vous, si sévère pour les autres, vous

ne louez que moi, mon cher Dorthez. Je ne suis pas flattée de l'exception ; car, pour parler par sentences, je crois que ce n'est pas le manque de sévérité, mais que c'est le manque de bienveillance qui empêche de dire des vérités à ses amis.

« — Je juge tout le monde ; mais vous rendre justice à vous, c'est vous louer.

« — J'aime mieux être aimée.

« — L'un n'empêche pas l'autre.

« — Quand on me loue, il me semble qu'on se moque de moi.

« — Je le crois bien, vous trouveriez plus flatteur de vaincre la malveillance ; mais c'est la seule satisfaction d'amour-propre que vous ne puissiez obtenir de moi.

« — Vous avez trop d'esprit pour moi, mon ami.

« — La moitié de ma vie a été employée à vous prouver le contraire.

« — Si vous avez du cœur, il est si fier qu'il m'échappe.

« — Vous n'êtes pas si bonne qu'on le dit.

« — C'est votre faute ; quand on passe sa vie avec vous, on devient méchante par politesse.

« — Par politesse est bon ; vous ne dites rien comme une autre.

« — Vraiment, dans ce temps de grossièreté, personne ne peut savoir jusqu'où va la politesse

des femmes bien élevées d'autrefois; elles ont l'instinct de se mettre au niveau des gens qui les entourent, et cette flexibilité, qui est devenue leur naturel, fait qu'elles doivent nécessairement paraître incompréhensibles, fantasques, ou d'une fausseté révoltante aux yeux des hommes d'aujourd'hui. Moi, j'aime mieux avoir l'air d'une bête, et je me tais toutes les fois qu'une affection sacrée n'est pas en jeu.

« — Il est sûr que vous êtes trop réservée dans la conversation générale; on ne vous connaît pas quand on n'a pas causé avec vous en tête-à-tête.

« — Mon cher Dorthez, je profiterai de l'avis dès aujourd'hui, et je ne cesserai de parler; mais prenez garde, vous me prendrez en horreur; croyez-moi: le sacrifice est au fond de tout ce qui réussit dans ce monde, en petit comme en grand. Si j'ai réussi à devenir une bonne maîtresse de maison, c'est en sacrifiant mon esprit à celui des autres; je me dédommage de ma bêtise polie, quand je cause avec des hommes tels que vous; alors, je retrouve mon naturel, et je me repose de ma niaiserie volontaire. J'ai toujours eu des forces de reste en ce monde: du cœur, de l'imagination de trop, de l'esprit même, pour ce que j'en avais à faire; mais l'équilibre se rétablit quand je puis ouvrir mon cœur à un ami,

pourvu que je reconnaisse sa supériorité sur moi.

« — Cette modestie me fait rougir.

« — Non, je sens qu'avec vous je n'ai plus besoin de me contraindre, de me rabaisser ; je puis être moi-même sans craindre de passer pour exagérée. On n'a jamais trop d'esprit, selon vous, quand on n'en cherche pas ; selon le monde, on en a trop dès qu'on en a plus que lui. Vous me permettez d'être moraliste, philosophe, auteur même, sans me taxer de femme bel esprit et prétentieuse. Ce que j'écris n'est que pour vous : vous êtes mon public, et vous accordez qu'on reste simple quoiqu'on se montre originale ; votre jugement me suffit ; je me sens connue, cela me met à l'aise.

« — Le besoin d'être connu n'est senti que des âmes nobles.

« — Et l'on ne peut le satisfaire qu'auprès des esprits supérieurs ; le propre de la médiocrité est de forcer les autres à mentir.

« — Ou, ce qui revient au même, à s'expliquer sans être compris.

« — Je ne mens jamais avec vous ; d'abord, parce que je ne le veux pas, ensuite, parce que je ne le pourrais pas ; ni avec mon neveu Gaston, auquel je trouve un esprit supérieur, malgré toutes ses erreurs de conduite.

« — Qui avez-vous ce soir avec lui ?

« — Personne ; il m'amène sa belle-sœur et madame de Villemagne , voilà tout.

« — Madame de Villemagne !... vous m'étonnez ; que vient-elle faire ici ?

« — Elle y vient... faire la gouvernante de lady Ethel.

« — C'est singulier , elle craint tout ce qui rappelle son ancien métier , et toutefois elle ne néglige aucune occasion de l'exercer. C'est que pour elle les devoirs ne sont que des prétextes.

« — Ce n'est pas précisément cela ; c'est qu'elle était née pour endoctriner : c'est sa vocation ; on n'échappe pas à sa vocation. Nous attribuons trop au calcul dans nos jugements sur la conduite des autres ; il y a plus d'instinct que de réflexion au fond des actions humaines.

« — Il est possible que ceci soit vrai en général , mais je connais des personnes qui ont perdu tout instinct ; entr'autres , madame de Villemagne : cette femme est l'hypocrisie personnifiée.

« — Elle est l'amie de mon neveu , ce qui me donne bonne opinion d'elle. D'ailleurs , je ne crois pas aux hypocrisies soutenues , elles équivaudraient à la vertu ; celle-ci ne s'est jamais démentie , je la prends donc pour ce qu'elle veut paraître.

« — Attendez , pour parler de la sorte ; qu'il y ait ici quelque autre que moi ; en tête-à-tête , vous ne parviendrez jamais à faire de madame de Villemagne qu'une Arsinoé mielleuse.

« — Elle est plus franche qu'on ne le croit , vous dis-je.

« — Vous ne pensez pas ce que vous dites.

« — Je parle comme je pense ; croyez-moi , il y a des personnes d'esprit auxquelles la sincérité vient avec l'âge , parce qu'elles finissent par reconnaître que rien ne vaut la peine de mentir.

« — Celle-ci n'en est pas là ; elle mentirait pour demander un verre d'eau à son domestique , elle mentira au bon Dieu.

« — Vous voyez bien que vous parlez contre vous , car si elle ment toujours , elle ne ment jamais.

« — Demandez à l'abbé ce qu'il pense d'une pareille morale. »

M. l'abbé Dumont entra dans ce moment.

« De quoi s'agit-il , madame ?

« — De madame de...

« — Je vous en prie , M. Dorthez , ne mêlez pas l'abbé dans vos médisances.

« — Je ne veux pas interrompre votre discussion , madame ; je reviendrai plus tard , dit l'abbé.

« — Non , non , restez , on ne cause jamais si



bien avec un homme supérieur, que lorsqu'il y a un homme aimable en tiers.

« — C'est la première fois de votre vie que vous m'appellez aimable, répond M. Dorthez.

« — Vous voulez me donner une leçon, mon cher Dorthez ; mais je connais l'abbé, sa modestie repose sur une juste appréciation des hommes et des choses : c'est de l'humilité ; vous n'y entendez rien, vous. Je suis sûre de ne l'avoir pas blessé en vous accordant la supériorité de l'esprit.

« — Alors c'est moi que vous choquez, puisque vous lui attribuez celle du caractère.

« — Soit ; mais je me fie à l'orgueil de l'homme de lettres pour vous consoler et me justifier.

« — D'où venez-vous, monsieur l'abbé ?

« — Je viens de chez M. le curé de <sup>\*\*\*</sup>, où j'ai été assister à la distribution du produit d'une quête faite hier à S<sup>\*\*\*</sup> par mesdames de Montlhéry et de Verneuil.

« — A-t-elle été productive ?

« — Extrêmement ; on a fait quatre mille et quelques cents francs.

« — Les pauvres sont à plaindre cet hiver, le froid est si rigoureux.

« — Ils le seraient davantage, s'ils se plaignaient moins, dit l'abbé.

« — Il ne faut pas trop exiger des gens qui souffrent.

« — Moi, je m'afflige de la misère morale plus que des besoins physiques : quand les riches donneraient tout ce qu'ils ont, cette aumône ne serait pas efficace, car elle ne changerait pas le cœur des pauvres d'aujourd'hui, qui me paraît plus endurci que celui des grands ; au moins ceux-ci ont peur, et la peur rend humble.

« — Monsieur l'abbé, voilà un singulier langage pour l'avocat naturel des pauvres.

« — Monsieur, la vérité est une ; mon état doit régler mes actions, mais il ne peut influencer sur mes jugements.

« — Vous êtes philosophe ?

« — J'accepte l'épigramme, mais dans votre bouche je la prends pour un éloge.

« — Mon cher Dorthez, interrompit madame de Fraisnes, il faut convenir avec l'abbé que les pauvres rendent de nos jours la bienfaisance très-méritoire par leur exigence et par leur ingratitude. Mettez-les à l'épreuve, enrichissez quelques-uns de ceux qui crient le plus fort, et vous verrez ce que diront les autres.

« — A les entendre, on ne fait jamais assez pour eux, poursuivit l'abbé.

« — C'est tout simple, répliqua madame de Fraisnes en souriant malignement : le pauvre est toujours plus généreux que le riche, par la raison que le riche donne et que le pauvre promet.

« — Vous aurez infailliblement gain de cause contre moi, dit en riant M. Dorthez ; avec des mots si spirituels, vous tuez la conversation. Que peut on dire après ceci : Le riche donne, le pauvre promet ?

« — Ce n'est que l'explication du proverbe français : *Promettre et tenir sont deux*, dit madame de Fraignes.

« — Oui, et une réfutation du proverbe italien : *Ogni promesso è debito*, toute promesse est une dette, répliqua M. Dorthez ; proverbe qui, par parenthèse, fait plus d'honneur à sa nation que le proverbe français.

« — Vous allez me conter une histoire, interrompit madame de Fraignes.

« — Je n'en sais pas.

« — Dites-moi ce que vous avez fait à madame de Montlhéry, à propos de la quête dont nous parlait tout à l'heure l'abbé.

« — Mon Dieu, ce n'est pas une histoire, c'est un mot.

« — Hé bien, que lui avez-vous dit ? On assure qu'elle jette feu et flamme contre vous.

« — Je ne la croyais pas si maladroite : pourquoi parle-t-elle de cette petite scène qui lui a fait peu d'honneur dans le monde, à ce qu'on m'a dit ?

« — C'est qu'il y avait des témoins, et qu'elle pense bien qu'on en parlerait de même si elle

n'en disait rien. On ne sait jamais bien les faits quand on ne les entend rapporter que par une seule personne; dites-moi ce qui s'est passé entre vous deux chez l'ambassadeur de \*\*\*.

« — Rien du tout ; j'étais à ce *rout*, madame de Montlhéry s'y trouvait aussi ; depuis deux ans je ne la salue plus, et je ne lui parle jamais, parce qu'elle ne me fait pas l'honneur de me rendre mon salut quand je m'approche d'elle, ni de me répondre quand je lui adresse la parole. Jugez donc de ma surprise, de me sentir arrêter par elle au passage d'une porte et de l'entendre me dire d'une voix adoucie...

« — Adoucie est bon, interrompit en riant madame de Fraisnes.

« — C'est qu'elle n'est jamais douce ; elle me dit donc de sa voix adoucie : M. Dorthez, vous me traitez mal ; que vous ai-je fait pour m'abandonner ainsi ? Vous me tenez pour morte ?

« — Non, madame, je vous crois trop d'esprit pour cela.

« — Cependant je suis mourante.

« — C'est une manière de vivre, et même elle n'est pas sans charme, à ce que je vois.

« — Vous croyez ? venez donc me voir ; et pour me ressusciter tout à fait, commencez par me donner un louis ; je ne me suis trainée ici que pour quêter, et je me trouve récom-

pensée de cet effort, puisque je vous y rencontre. »

« Confondu de tant de grâce et d'obligeance, je prends un louis et le mets dans sa bourse sans pouvoir m'expliquer une transition si subite de l'impertinence à la politesse. Un louis ne peut valoir toutes ces grimaces, me disais-je; elle est donc devenue réellement aimable? Est-il possible! Le lendemain, je vais au bal.

« — Voyez, quel évaporé!

« — C'était chez mon plus ancien ami, M. de \*\*\*; j'arrive tard, parce que je venais de l'Opéra.

« — Voilà pourtant la vie des savants de nos jours! interrompt à son tour l'abbé.

« — Je venais de l'Opéra; la foule obstruait le salon; je reste à la porte, et voilà que, par un singulier hasard j'y rencontre encore, postée comme la veille, madame de Montlhéry. Vous savez que les portes sont le refuge des coquettes. Je m'approche; elle me voit, mais, cette fois, de ce regard vague et perdu qu'elle a emprunté aux princes et qui n'engage à rien. Je reviens à la charge; je hasarde un mot: point de réponse! Au contraire, elle se retourne vers M. Savardy, auquel elle parle bas pendant quelques instants; et pour moi, pas une parole, pas une révérence. Je croyais rêver en songeant à cette belle révérence de la veille. C'est donc unique-

ment l'appât de mon louis, me disais-je, qui m'a valu l'accueil d'hier? En cet instant la dame prend le bras de M. Savardy, et passe dans la chambre à côté pour s'éloigner de la foule, et surtout de moi, mais toujours sans faire semblant de me voir. Impatienté, je prends un autre louis entre mes doigts; je fais un petit circuit pour la gagner de vitesse, et je vais me planter en face d'elle à deux pas: il y avait là madame de Verneuil, M. d'Herville, la belle Anglaise, lady Barford, et plusieurs autres personnes; madame de Montlhéry tenait toujours d'un côté sa bourse de quêteuse, de l'autre le bras de M. Savardy; moi, sans lui parler davantage, je l'arrête en chemin, malgré elle; je lui fais une profonde révérence; puis, avançant la main au-dessus de sa bourse, je laisse tomber mon louis en lui disant avec une politesse affectée: **Encore une, madame, vous les faites si bien.** » Et elle fut forcée, comme quêteuse, d'accepter ma nouvelle offrande, en me répondant par une révérence. Puis elle me tourna le dos, irritée comme une comédienne à laquelle la réplique a manqué; elle disparut à l'instant: je la cherchai des yeux sans pouvoir la retrouver de toute la soirée.

« La leçon eut un plein succès: tout le monde m'en fit compliment.

« — C'est à peu près ainsi qu'on m'avait ra-

conté la scène ; vous êtes méchant même en action, et vous faites des épigrammes sans parler.

« — Vous me blâmez ?

« — Non ; au contraire, je ris, car le trait est plein d'esprit ; je déteste l'impertinence et je ne la comprends pas.

« — Je ne l'aime pas, mais je la comprends très-bien, dit l'abbé ; les impertinents croient dominer.

« — On ne domine que par des avantages, et je n'en vois d'aucune sorte à n'être pas poli : la naissance, l'esprit, rendent poli ; une supériorité quelconque rend poli.

« — Le pouvoir rend insolent.

« — Quand on n'a pas d'autre preuve à donner de sa force, on ferait mieux de s'abstenir, d'autant que, dans notre siècle, il n'y a de puissance assurée que celle qu'on n'exerce pas.

« — Ce que vous dites là, madame, est bien juste, et s'étend à tout, même au pouvoir royal.

« — Sans doute, car, dans le gouvernement représentatif, le roi a du crédit plutôt que du pouvoir.

« — C'est bien vrai ! Aussi l'art de gouverner se réduit-il, pour un prince constitutionnel, à négocier sans cesse ; c'est-à-dire, à mentir habilement. La tribune est un théâtre, et le dé-

nouement des drames qui s'y débitent est toujours connu avant que la pièce commence. Qu'en pensez-vous, l'abbé?

« — Il y a longtemps que j'ai fait ma profession de foi sur le gouvernement représentatif; une simple monarchie, avec une administration composée d'honnêtes gens, comme en Prusse, est infiniment préférable au gouvernement mixte, qui ne vit que de mensonges, et qui, par conséquent, ne peut durer.

« — Mon cher abbé, je crains qu'en ce monde le mensonge ne dure autant que la vérité.

« — Un gouvernement, poursuit M. Dorthez, où l'on parle six mois et où l'on agit six mois, c'est fabuleux. N'en déplaise aux ennemis de la mythologie, nos chambres et notre roi me paraissent les Castor et Pollux de la politique.

« — Dites plutôt que notre politique est l'histoire de Pénélope, reprend madame de Fraignes; le roi défait pendant ses six mois ce que la chambre fait pendant les siens, et réciproquement.

« — Il est impossible de mieux définir cette sottise machine.

« — C'est pourquoi, parlons d'autre chose: mon neveu tarde bien à venir.

« — Êtes-vous bien sûre que sa visite soit pour aujourd'hui, madame?



« — Je l'ai vu ce matin ; il m'a dit qu'il serait ici à neuf heures , avec lady Ethel et madame de Villemagne.

« — Il se sera ravisé ; il n'aura pas osé vous amener cette jeune personne.

« — Pourquoi donc cela ? n'est-elle pas sa belle-sœur ?

« — Sans doute ; mais leur position est si équivoque , si singulière... j'avoue que je ne la comprends pas.

« — Moi , je la comprends très-bien : lady Ethel est pure comme un ange ; mon neveu , noble comme son nom , mais étourdi , gâté par le monde : l'innocence est toujours séduite par l'espoir de convertir une âme égarée.

« — Oui , mais on sait où mènent ordinairement de pareilles conversions.

« — Vous vous trompez ; Gaston peut avoir eu bien des torts dans sa vie , mais il a l'âme généreuse ; je le connais , et je suis persuadée que , quelque passion qu'il ait au fond du cœur , il n'abusera jamais de la position d'une femme dont le sort dépend de lui , et dont la noble confiance commande le respect.

« — Vous ne pouvez espérer que le monde pense là-dessus comme vous , madame , et la réputation d'une femme est quelque chose dans la vie.

« — Oui , voilà pourquoi je sais gré à ma-

dame de Montlhéry de la protection qu'elle accorde à sa sœur ; sa conduite en cette occasion l'a beaucoup avancée dans mon estime.

« — Voici la première fois que je vous entends prononcer son nom.

« — J'avoue que j'avais de l'éloignement pour elle ; mais ses procédés pour sa sœur me prouvent que c'est moi qui avais tort. »

En cet instant , on annonce lady Ethel Macnally , madame de Villemagne et le comte de Montlhéry.

Celui-ci s'approche de sa tante avec Ethel. « Vous m'avez permis , dit-il à madame de Fraignes , de vous présenter lady Ethel Macnally.

« — Je ne vous l'ai pas permis , je vous l'ai demandé ; car , si je n'avais pris les devants , vous étiez capable de m'oublier , et je ne vous l'aurais jamais pardonné ; ( regardant Ethel avec un sourire bienveillant ) je sens cela maintenant plus que jamais.

« — Je ne suis pas complice du retard , madame , dit Ethel ; M. de Montlhéry m'avait souvent parlé de vous , et toujours de manière à me donner le désir de venir ici avant d'aller chez personne.

« — Vraiment ? il me gêne : lui , l'homme à la mode par excellence , il n'a jamais eu l'éloignement des jeunes gens de son temps pour leurs

grands parents. N'est-il pas vrai, madame? (C'était à madame de Villemagne que s'adressait poliment la fin de cette phrase.)

« — On a toujours raison quand on est jeune, madame, et dans ce temps-ci plus que jamais. Au reste, vous avez bien jugé M. de Montlhéry, car, quoique jeune, il fait une honorable exception parmi les hommes du jour; il est d'une famille où les merveilles abondent.

« — C'en est une aujourd'hui que de ne pas mépriser la vieillesse.

« — Mépriser la vieillesse, c'est faire preuve d'un esprit médiocre, et qui n'aperçoit pas le fond des choses, dit M. Dorthez.

« — C'est vrai, ce qui est né faible meurt jeune; il faut de la vie pour vieillir, ajoute madame de Fraisnes.

« — Ce que vous dites là, madame, est d'une vérité profonde : il me semble que je l'ai toujours pensé, s'écrie Ethel.

« — Comme elle est aimable !... Je suis pour vous une espèce de tante, n'est-ce pas?

« — Mieux que cela, madame, dit Ethel.

« — Oui, une grand'mère, reprit madame de Fraisnes avec un attendrissement presque imperceptible et qu'elle se hâta de réprimer; qu'avez-vous fait, Gaston, depuis ce matin?

« — Ma tante, j'ai monté à cheval avec lady

Ethel, et puis... nous sommes rentrés pour dîner.

« — Moi, j'ai passé une triste matinée ; j'avais tous mes gens d'affaires en consultation chez moi.

« — Je vous plains.

« — Oui, c'est ennuyeux ; mais j'ai de bons amis qui me consolent.

« — Il me semble, dit l'abbé, que la principale cause de la répugnance qu'on éprouve à s'occuper de ses affaires, c'est moins la crainte de l'ennui que celle de la tristesse ; le jour qu'un tel travail jette inévitablement sur le cœur humain est affligeant.

« — Vous avez bien raison, monsieur l'abbé, je défie de voir l'humanité en beau quand on plaide, dit madame de Villemagne.

« — Et même quand on ne plaide pas, reprend M. Dorthiez avec un sourire caustique.

« — Je crains de ne pouvoir éviter un procès, continue madame de Fraïnes.

« — Vous ?

« — On m'attaque.

« — Vous gagnerez.

« — Qui sait ? dit madame de Fraïnes.

« — Il n'y a plus de bonne cause aujourd'hui, reprend madame de Villemagne.

« — Vous avez bien raison, continue madame de Fraïnes, et c'est plus que jamais le

cas de dire avec je ne sais quel premier président de Paris : « Si l'on m'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je me sauverais d'abord et je me justifierais ensuite. »

« — C'est rassurant !

« — Les exemples ne manquent pas en France comme en pays étranger : lady Ethel vient de perdre son procès, dit madame de Villemagne.

« — Vraiment ! s'écrie madame de Fraignes, je ne le savais pas !! Pardonnez-moi, mon enfant, de vous avoir rappelé une chose pénible. Mon neveu, vous auriez dû m'avertir !... Pardon encore, ma belle !... Mais vous n'avez pas l'air triste du tout ?

« — Je ne crains pas de mourir de faim.

« — Je le crois bien, avec cette figure-là, ce n'est pas le danger qu'on peut courir, pensait M. Dorthez pendant qu'il disait : Je le crois bien, avec une sœur et un... beau-frère qui vous aiment...

« — Le sentiment ne fait rien à l'affaire, interrompit Gaston ; et dans ce cas, l'équité seule doit régler ma conduite. Je suis décidé à partager également la fortune de ma femme entre les deux sœurs.

« — On assure que madame de Montlhéry n'est pas de votre avis, interrompit madame de Villemagne avec une douceur approchant de la timidité ; on dit de plus que les lois an-

glaises lui donnent raison en maintenant à tout événement le testament de lord Macnally, père de lady Ethel et de lady Odile.

« — Madame, avez-vous lu *Jocelyn*? dit madame de Fraignes d'un ton qui signifiait : J'ai le droit de diriger la conversation chez moi.

« — Non, madame, répliqua madame de Villemagne, ce livre n'est pas assez orthodoxe pour moi.

« — Je ne l'ai pas jugé du point de vue théologique, reprit la maîtresse de la maison. J'ai beaucoup pleuré en le lisant et beaucoup admiré.

« — Madame de Fraignes est un esprit révolutionnaire en littérature, s'écria M. Dorthez.

« — Nullement, mais j'aime la nouveauté, parce que j'aime la vie. Je suis bien aise d'appartenir à un pays et à un siècle où la même semaine a vu représenter *les Huguenots* et paraître *Jocelyn*.

« — Et moi je m'afflige, dans l'intérêt de l'auteur lui-même, du succès d'un livre rempli de défauts.

« — Il y a beaucoup de défauts dans Milton, dans Byron, et je ne me suis jamais affligée de leurs succès, reprit madame de Fraignes. Rassurez-vous, le succès est pour le poète digne de sa gloire ce qu'est le profit pour le vrai négociant : celui-ci emploie son gain à étendre son com-

merce, la gloire de l'autre lui sert à produire de nouveaux chefs-d'œuvre par le ressort qu'elle donne à son esprit.

« — Je ne désespère pas de vous entendre justifier les drames de Victor Hugo.

« — Pourquoi pas ? Je ne les ai pas vus, malheureusement, parce que ma santé ne me permet pas d'aller au spectacle ; mais en les lisant j'ai retrouvé partout l'éloquence du plus grand poète lyrique de la France, et dans plusieurs scènes j'ai vu des effets de théâtre nouveaux. Le plan de *Lucrèce Borgia* me paraît un chef-d'œuvre : l'enchaînement des scènes de ce drame est un objet d'étude pour tout homme de l'art. Quand le troisième acte d'*Hernani* resterait seul au théâtre, il suffirait pour honorer notre époque dramatique ; *Marion Deslorme*, la conception philosophique de Triboulet...

« — Ah ! par pitié, madame, épargnez-moi, s'écrie M. Dorthez en se levant et en se frappant la tête ; que deviendront le goût, le naturel, la morale, si c'est chez vous qu'on défend de tels ouvrages, si c'est vous qui les protégez ?

« — Le goût ! monsieur, répliqua Gaston, est-il rien de moins défini que cet instinct des esprits dépourvus d'imagination ? il ne faudrait que quelques artistes obstinés pour changer ce que vous appelez le goût dans les arts.....

« — C'est justement là ce que je crains ! Vous avez mis le doigt sur la plaie.

« — Pourquoi doutez-vous du bon sens humain ? continua Gaston ; les règles de notre goût ne sont point éternelles : le goût est un accident, une localité ; le génie fait la loi, le goût la rédige : le génie seul est universel.

« — Le sentiment du beau, poursuit madame de Fraignes en s'animant malgré elle, l'amour du vrai, du bon, renaîtra plus vif dans des âmes ennoblies par de nouvelles créations.

« — Vous parlez de créations, je ne vois que des ruines.

« — Ne faut-il pas commencer par détruire pour réédifier ? Si l'on veut étendre un palais, on doit en démolir une partie afin de reformer l'ensemble sur un plan plus régulier. Vous ne vous arrêtez qu'aux débris du passé et ne voulez pas voir le sublime dessin de l'avenir.

« — Je vois qu'on pervertit les notions du juste et de l'injuste, du beau et du laid.

« — On a parlé de la sorte quand Michel-Ange a composé son chef-d'œuvre du *Jugement dernier*, interrompit Gaston.

« — Pourquoi ne voulez-vous pas que le sentiment du beau triomphe de la crise littéraire que subissent actuellement les esprits ? poursuivit madame de Fraignes ; quand l'amour du laid, comme vous l'appellez, n'aurait produit



que le redoublement d'enthousiasme que je vous vois pour le beau, je remercierais encore des intelligences assez vivaces pour vous avoir réveillé de votre léthargie classique. Je ne m'attache pas à quelques détails qui me choquent dans un ouvrage, je demande quel est l'effet de l'ensemble ; s'il m'élève l'âme ou s'il la rabaisse, s'il m'attache à ce qui est petit, ou s'il aiguise en moi le sentiment du beau et du grand. Nous sommes à une époque d'enfancement ; chacun de nous doit contribuer à l'œuvre, soit par nos jugements sur les ouvrages des autres, soit par nos productions. Gardons-nous d'entraver la marche du génie humain : nous nous trouverions mal à l'aise dans la vie, si nous nous mettions en hostilité contre les esprits les plus actifs de notre époque.

« — Mais encore une fois, cette action est une destruction.

« — Il n'y a pas de destruction ; tout est transformation, même dans le monde matériel, à plus forte raison dans le monde spirituel ; mais l'imagination, qui devrait être la plus indépendante des facultés humaines, est pourtant esclave en France.

« — Cela vient peut-être de ce qu'elle n'est pas forte, interrompt en souriant M. Dorthez.

« — Je le crois, poursuit madame de Fraignes ; c'est surtout dans le domaine des

arts que les vieilles routines exercent leur empire. On veut avoir du plaisir, mais seulement à la façon de ses pères, et l'on tremble à l'idée d'une innovation dans la manière de jouir des productions de la fortune; à ce compte, les littérateurs français deviendront des lettrés chinois : remarquez bien que je dis les littérateurs, car le public n'est pas complice de cette pétrification de la pensée chez les critiques parisiens. »

Madame de Fraisnes était belle, elle était jeune en parlant de la sorte; elle ajouta : « En littérature, je ne sais ni ne veux juger; je ne puis que sentir.

« — Que je vous aime! dit Ethel; je ne serais bientôt plus une ignorante, si vous me permettiez de revenir souvent chez vous. »

Madame de Fraisnes avait par moments l'éloquence et l'attitude inspirée du génie; l'effet qu'elle produisait était d'autant plus puissant qu'elle avait moins l'ambition d'être approuvée. Sa physionomie, ennoblie par l'âge, était pleine de finesse d'expression involontaire; quand on la faisait parler sur un sujet digne d'elle, elle n'avait plus d'âge; la blancheur de ses cheveux ajoutait à l'éclat de ses yeux; son front, quoique légèrement ridé, était plein de noblesse; l'ensemble de ses traits exprimait à la fois la naïveté de l'enfance et la gravité de l'âge. Ce mélange de

calme et de vivacité avait un charme particulier ; peu de personnes furent comme elle embellies par la vieillesse. L'âme sort plus brillante de ce corps défaillant qui s'ennoblit encore en se détruisant. Pour madame de Fraignes, la mort sera le triomphe de l'esprit, et non pas le complément du travail du temps.

« Chère enfant, dit-elle à lady Ethel en l'embrassant tendrement, venez, venez tous les jours ;... mais vous y perdrez, car je ne connais pas un charme égal à celui de l'ignorance spirituelle ; j'y perdrai aussi, puisque vous me rendez bavarde par la grâce avec laquelle vous m'écoutez. »

En ce moment, l'abbé s'approche à son tour de madame de Fraignes, et, lui serrant la main, il lui dit tout bas : « Où avez-vous pris votre génie?...

« — Je n'ai qu'un jugement sain, mon cher abbé, répond, également bas, madame de Fraignes, et je n'ai pas le malheur d'écrire : quiconque écrit à l'esprit plus ou moins borné par ce qu'il fait, par l'envie, ou même par le talent, qui ne quitte son point de vue qu'à regret ; vous et moi, nous avons le bonheur de ne posséder d'autre faculté que celle de sentir et de réfléchir sur ce que nous sentons ; nous l'exerçons en honnêtes gens : voilà tout ! » Cet *aparté* ne fut remarqué que d'Ethel,

qui renoua naturellement l'entretien général en disant tout haut à madame de Fraignes, dans la naïveté de sa sympathie : « Votre conversation m'intéresse plus que tous les livres que me fait lire madame de Villemagne ; c'est ennuyeux, les livres.

« — Lady Ethel ne perd pas son temps à réfléchir, dit à demi-voix madame de Villemagne.

« — Madame, vous citez un mot de madame de Merteuil, sur la petite Volange, dans *les Liaisons dangereuses*, dit M. d'Orthez.

« — Je ne connais pas ce livre, monsieur ; d'ailleurs, le mot n'est point assez marquant pour ne pas m'appartenir.

« — Vous me rappelez notre ami M. B\*\*\*, reprit Gaston en riant ; sa simplicité vous est connue ; mais ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'il a tout naïvement beaucoup de prétention à l'esprit. Dernièrement, il dînait chez moi avec D\*\*\*, autre vieil ami ; j'offris à celui-ci de je ne sais quel plat : « Merci, me répond D\*\*\*, c'est trop bon pour moi. — Je vous arrête, interromp M. B\*\*\* avec un imperturbable sérieux, vous m'avez pris ce mot. — Comment ? — Il y a quinze jours que je dinais ici avec vous, comme aujourd'hui ; au dessert, madame de Montlhéry m'offrit des confitures ; je la remerciai en lui disant que c'était trop bon pour moi ;

vous voyez donc que le mot m'appartient. »

« Vous pouvez penser les rires que nous causa cet esprit de propriété de M. B<sup>\*\*\*</sup>, appliqué à son amour-propre de causeur.

« — L'histoire est excellente, repartit M. Dorthez, mais elle ne prouve rien pour madame de Villemagne.

« — Que vous êtes bonne, madame, dit madame de Fraignes bas à madame de Villemagne, de vous intéresser comme vous le faites à une jeune personne si digne des soins que vous voulez bien prendre d'elle !

« — J'agis sans réflexion, madame, et poussée par le besoin de mon cœur, répliqua très-bas aussi madame de Villemagne; l'amitié du feu comte de Macnally me faisait un devoir de m'attacher à sa fille : j'ai obéi à la voix de la reconnaissance, comme je l'ai toujours fait, et sans rien calculer; voilà tout. Un suffrage tel que le vôtre suffit pour me dédommager de mes peines, et même de celle que peut me causer l'ingratitude.

« — Vous n'en avez pas à craindre avec une personne aussi bien née que lady Ethel.

« — Dieu vous entende, madame !... »

Pendant ce dialogue à voix basse, les hommes parlaient du discours de la chambre, et des chances de M. Montmagny pour devenir ministre.

« — C'est mon élève, dit M. Dorthez; mais le disciple ira plus loin que le maître. En attendant qu'il nous gouverne, il va concourir, m'a-t-on dit, pour le prix proposé par l'académie de \*\*\*.

« — Sur quel sujet ?

« — Sur un sujet curieux et très-applicable aux besoins du temps; le voici : « Des moyens d'éviter la détérioration de l'air dans les pays exposés aux abus de l'industrie. » Cela ne le rendra pas un ministre populaire : c'est hardi.

« — Oui, mais très-méritoire; car, à force de perfectionner la terre, nous gâtons l'atmosphère : on ne voit, on ne respire plus en Angleterre; la question est entre le soleil et le charbon. On commence à réfléchir très-sérieusement sur les moyens de rendre habitables les pays à perfectionnement. »

En ce moment, les yeux de Gaston rencontrèrent ceux de madame de Villemagne; ils se firent un signe : la visite durait depuis plus d'une demi-heure; madame de Villemagne se leva; Ethel la suivit. Madame de Fraignes la rappela pour l'embrasser encore : « Venez me voir souvent, mon enfant, aussi souvent que vous le voudrez.

« — Puisque vous me le permettez, madame, je viendrai tous les jours, repartit Ethel; ja-

mais je ne me suis sentie aussi vite à mon aise avec personne.

« — Quel compliment elle vous fait là, ma tante, sans le vouloir ni le savoir ! Il n'y a pas d'instinct aussi sûr que celui de lady Ethel, dit Gaston.

« — Venez me voir demain de bonne heure pour me parler de ses affaires, » répliqua madame de Fraignes à l'oreille de son neveu en le congédiant.

A la fin de cette visite, madame de Fraignes avait une fille; Ethel, une mère. Il y a des âmes qui comptent le temps pour rien, même en amitié. Elles ont le génie de l'affection, comme certains hommes ont le génie des mathématiques, et résolvent les problèmes par intuition sans le travail des chiffres. Ethel et madame de Fraignes étaient de ces âmes-là, mais à soixante ans de distance.

---

## CHAPITRE XXXIV.

*Lettre de lady Ethel Macnally à l'abbé Patrice.*

« Je suis bien coupable, mais bien plus malheureuse encore. Coupable de ne vous avoir pas tout dit lors de notre séjour à Macnally; malheureuse... de tout... C'est une confession que je vais vous faire; mais, comme elle accuse d'autres personnes, je vous demande de ne pas la lire, si vous n'êtes pas décidé à me garder le secret... Insensée que j'étais!... moi qui n'ai cessé d'éviter tout entretien particulier avec vous pendant mon dernier séjour, vos conseils m'auraient sauvée!... Que ne donnerais-je pas, à présent, pour vous voir une heure!



« Je ne sais par où commencer ; j'aime... je crois que j'aime... O mon père , il me semble que je suis jalouse... mais à quel titre... et de qui?... Je vous le nommerai ; d'abord il faut vous faire comprendre notre position : son tort n'est pas si grand que le mien , il ne m'a pas trompée un seul instant , car , dès le premier jour , il m'a dit qu'il m'aimait. J'aurais dû fuir et me retirer auprès de vous : au lieu de cela , j'ai toujours pensé que je pourrais le guérir , que je le devais... Si je pensais ainsi , mon père , c'est que j'étais folle : j'aimais déjà , et quand on aime... on ne peut pas s'en aller... Il le faut pourtant... n'est-ce pas ? Ah ! dites-moi... s'il le faut... je n'aurai jamais la force de fuir si vous ne me l'ordonnez pas ; mais je suis bien décidée dorénavant à faire tout ce que vous me commanderez. J'ai assez pleuré pour m'être cachée de vous. Les Macnally ne savent pas mentir ; aussi n'ai-je pas menti , mais je me suis cachée ! C'était déjà une grande faute ; j'en suis punie.

« Mon père , il y a bien longtemps que j'aime mon beau-frère sans le lui dire ; il m'a dit qu'il m'aimait , lui , et qu'il emploierait tous ses moyens pour me séduire. Hé bien , je ne voulais pas le croire ; je me sentais forte ; il avait beau m'avertir loyalement du danger que je courais... j'étais aveugle !... Il est généreux ,

il est sincère... mais moi , je voulais être trompée. Croyez-le bien... il n'a rien négligé pour m'éclairer sur mon imprudence ; je n'ai rien écouté... C'est que je l'aimais déjà !... je pensais que mon devoir était de le ramener auprès de sa femme... de ma sœur... Ma sœur !... Mon Dieu , ayez pitié de moi !... Mais j'ai reconnu qu'il ne peut la souffrir... Le pis , c'est que je sens que je la déteste aussi... Mon père , mon père , venez à notre secours : qui me sauvera si ce n'est vous ?

« Il faut que je sorte de cette maison ; j'y porte la désolation , la discorde , la ruine. Vous savez que ma fortune est entièrement perdue : on parle maintenant de me donner la moitié de celle de ma sœur ; mais elle refuse... et elle a raison !... D'ailleurs je n'en veux pas ; je n'accepterai rien , jamais rien d'elle... ni de lui... parce que je la déteste... et parce que je l'aime !... Je l'aime !... Que je serais heureuse pourtant de lui devoir tout , pour lui donner tout !... Je lui ai déjà sacrifié ma réputation... Ah ! quant à cela , je le savais ; je l'ai fait en toute connaissance de cause , en toute liberté d'esprit. Oui ; mon père , pardonnez-lui , il ne m'a pas trompée , ni sur ma position dans le monde , ni sur le blâme auquel je m'exposais en restant près de lui. Je lui ai sacrifié tout ce que je pouvais sacrifier ; mais , à présent , à quoi puis-je renoncer

pour lui ? Je n'ai plus que le ciel à perdre, et je ne le perdrai pas ; n'est-il pas vrai, mon père, vous m'aidez à me sauver..... du moins dans l'autre vie, puisque celle-ci est finie pour moi?...

« C'est l'Opéra, la musique, la danse, c'est surtout la voix de Duprez qui m'a fait changer de sentiment : depuis le jour où j'ai entendu ces accents passionnés, j'ai senti que c'était aussi de l'amour que j'avais dans le cœur, moi... Que d'âme il y a dans ce chant !... Vous n'avez pas d'idée d'un tel spectacle !... Je vous regrette ici pour cela ; je voudrais savoir s'il vous ferait le même effet qu'à moi : depuis ce jour, une volonté étrangère s'est mise à la place de la mienne... c'est étonnant !... Ah ! je suis bien à plaindre ; il y a dans ma destinée des mystères inexplicables. Je pense toujours à la Bohémienne d'Ascot ; elle m'a prédit tout ce qui m'est arrivé : c'était le jour où j'ai rencontré Gaston pour la première fois... La mort de ma pauvre tante a suivi de près la malédiction de cette femme... C'est un être bien extraordinaire que cette Bohémienne ; vous avez peut-être entendu parler d'elle à Dublin : c'est la fameuse Nathée... J'y pense sans cesse... mais je n'ose parler d'elle ici... j'en ai dit quelques mots à madame de Villemagne, qui s'est mise à rire.

« Madame de Villemagne, c'est Dorothee Meunier, l'ancienne gouvernante de ma sœur.

« Mais la Bohémienne , la Bohémienne !... Si elle m'avait jeté un sort ?... Je suis peut-être au pouvoir du démon ; ayez pitié de moi , mon père , priez pour moi ! Je veux me retirer dans un couvent ; mais je n'en connais pas... Non , j'irai chez madame de Fraisnes ; elle me sauvera , elle me défendra !... J'ai fait connaissance avec elle il y a trois semaines. C'est pour moi une mère : je n'en ai jamais eu , mais je me figure qu'elle est une mère pour tout ce qu'elle aime !... C'est une femme incomparable ! Ah ! si toutes les autres lui ressemblaient , je ne serais pas jalouse comme je le suis !... J'ai été longtemps à savoir ce que c'est que la jalousie. Je me croyais folle !... La première attaque de ce mal m'est venue quand je l'ai vu danser avec madame de Verneuil !... S'il n'y avait que des femmes vertueuses au monde , on aimerait sans trouble , bien tranquillement... Ah ! que ce serait doux !... »

« Mais la duchesse de Verneuil.... quelle femme !... Pourtant , si Gaston l'aime... il faut lui ressembler pour plaire à Gaston ?... Moi , ressembler à une telle femme ! jamais , jamais ! Ah ! j'aimerais mieux ne plus le revoir : c'est madame de Villemagne qui vient de m'avertir des desseins de cette méchante femme sur Gaston.

« Mon père , envoyez-moi quelque argent ,

car il faut que je sorte d'ici ; n'est-ce pas, il le faut ? et je ne sais comment vivre ailleurs.

« Je n'ai avoué mon amour qu'à vous ; mais je n'aurai pas la force de le cacher longtemps à Gaston si je reste auprès de lui... Les Macnally ne savent rien dissimuler. Hélas ! la fatalité pèse sur notre famille ; et si je fais son malheur en le quittant, que deviendrai-je ? Oh, non ! il m'aime comme les autres ; il n'a pas plus besoin de moi que *d'elle* ; il m'oubliera le lendemain de mon départ ! le monde tue l'amour...

« ETHEL MACNALLY.

« J'embrasse Hannah Dixon ; elle est plus heureuse et meilleure que moi : elle a fait son devoir au moins une fois. »

---

## CHAPITRE XXXV.

Toujours incertain des progrès qu'il faisait dans le cœur d'Ethel, Gaston maudissait la fierté de cette jeune femme qui devenait plus inflexible sous les coups redoublés de la fortune. Il avait insisté plusieurs fois auprès de madame de Montlhéry pour décider sa femme à réparer la ruine d'Ethel en partageant avec elle sa propre fortune. La manière dont madame de Montlhéry lui répondait chaque fois qu'il voulait aborder ce sujet l'avait si peu satisfait, qu'il ne la voyait presque plus ; il attendait depuis quelques jours qu'elle lui fit une réponse catégorique sur l'affaire qui l'occupait

depuis la perte du procès d'Ethel, et qui troublait son intérieur.

Un matin, madame de Montlhéry entra chez lui à son lever sans se faire annoncer, et lui demanda une explication claire de ses projets en faveur d'Ethel; Gaston, pour la dernière fois, la pria de lui dire si elle avait réfléchi au parti qu'elle devait prendre elle-même à l'égard de sa sœur.

« Je n'ai pas réfléchi, répliqua madame de Montlhéry, j'ai consulté : la loi anglaise est pour moi, au dire de mes gens d'affaires.

« — C'est la loi que vous invoquez dans cette circonstance, au lieu d'écouter votre cœur ?

« — Mon cœur me dit de m'en tenir à la lettre de la loi.

« — Vous n'éprouverez donc jamais un sentiment naturel ?

« — Veuillez, monsieur, me dire ce que je dois à ma sœur. »

Gaston gardait le silence.

« Vous ne voulez pas m'apprendre quels sont les titres d'Ethel à ma gratitude ? Hé bien, c'est à moi de vous les énumérer !

« — Dispensez-vous, madame, de ces déclamations; vos injures retomberaient sur vous-même; ma volonté, comme je vous l'ai dit depuis plus de quinze jours, est de partager

votre fortune en deux portions égales entre vous et votre sœur.

« — Vous ne le ferez pas.

« — Je le ferai.

« — Je n'y consentirai jamais.

« — Je puis prendre sur ma fortune une part équivalente à celle que je vous demande sur la vôtre, et la donner à votre sœur.

« — J'en souffrirais, puisque nous vivons en communauté; faites une rente à lady Ethel, mais ne vous dépouillez pas de vos capitaux.

« — Je veux rendre votre sœur indépendante; je suis maître de tout, madame, d'après mon contrat de mariage, et mes gens d'affaires se rassemblent ici, aujourd'hui même, pour arrêter les bases de l'acte de partage.

« — Je plaiderai, monsieur, je plaiderai, s'il le faut, en séparation de biens.

« — Vous vous déshonorerez.

« — Non, monsieur, ce n'est pas moi que je déshonorerai, c'est ma sœur, c'est vous. On ne peut demander à une pauvre femme qu'une certaine dose d'abnégation : il vous a plu de perdre ma sœur de réputation, moi je l'ai réhabilitée dans le monde; mais elle, comment a-t-elle reconnu la protection que je lui accordais? En continuant de vous éloigner de moi, en semant ici la discorde et la haine, en m'inquiétant jusque dans mes relations les plus intimes;



non contente de me priver de l'affection de mon mari, elle me réduit à renoncer à la société de mes amis... Je sais tout, monsieur, dispensez-vous d'explications; sans Ethel, vous auriez trouvé très-bon que M. Savardy continuât de venir chez moi comme il y était venu toujours; ainsi, pour prix de ma générosité, elle me prive de votre cœur et des consolations de mes amis; ce n'est pas encore assez: il faut, au nom de la nature, lui donner la moitié de ma fortune!... Ah! monsieur... ceci passe les bornes de la patience humaine!...

« — Vous oubliez, madame, un des motifs déterminants de votre conduite; vous vous plaisez à faire valoir la magnanimité de vos procédés de sœur, mais vous ne dites pas que la crainte a obtenu de vous plus que l'amitié.

« — Non, monsieur, c'est vous qui vous méprenez sur mes vrais motifs: vous allez encore me parler de cette fatale lettre?... Eh bien! monsieur, connaissez-moi mieux, je n'en ai jamais eu peur, tant que je la savais dans vos mains; votre honneur m'était un sûr garant du secret; je me dois, et je vous dois à vous-même la justice de dire que ce que j'ai fait, je l'ai fait par devoir, par estime pour vous, et nullement par peur.

« — Ceci me paraît nouveau.

« — Je le crois; vous comptiez me mener

comme une enfant , au moyen de cette lettre , qui vous paraît la fêrule devant laquelle l'écolier soumis doit toujours trembler... Il est temps que ce jeu ridicule finisse !... Je proteste contre ma soumission... Si je la brave , cette lettre , qu'en ferez-vous ?...

« — Je la publierai , je vous démasquerai aux yeux du monde.

« — Je bénis le Ciel de n'avoir jamais eu d'enfants , puisque avec la vie je leur aurais transmis le sang et le nom d'un père aussi déloyal ! Employer de pareils moyens pour gouverner sa femme : c'est honteux ! Vous me craignez donc bien !... Je triomphe au moins de votre fierté : je vous méprise et je vous brave.

« — Non , madame , je ne vous crains pas ; je vous connais.

« — Non , monsieur , il ne vous est pas donné de comprendre l'orgueil du sang des Macnally. Il faut que vous vous sentiez bien faible contre moi , pour recourir à de pareils moyens. Répondez-moi : persistez-vous dans l'intention de donner la moitié de ma fortune à ma sœur ?

« — Assurément , madame , réplique Gaston , que la colère commence à dominer ; vous croyez me faire renoncer à mes plans par des menaces ? Vous vous trompez !

« — Hé bien , monsieur , je quitte à l'instant cette maison , je me réfugie au couvent des An-

glaises, où j'ai été élevée, et dès aujourd'hui je commence les démarches nécessaires pour me séparer de vous et pour rentrer en possession de mes biens. J'ai pour moi le monde entier, témoin de votre conduite infâme; j'ai les humiliations dont vous m'avez abreuvée jusque dans ma propre maison; j'ai le scandale de votre liaison publique avec ma sœur; enfin, j'ai ma lettre elle-même, j'ai cette lettre au moyen de laquelle vous croyez pouvoir me tyranniser impunément: je l'invoquerai, j'en demanderai la communication en plein tribunal afin de vous convaincre de tyrannie, et de me justifier aux yeux de mes juges de ma honteuse soumission à vos violences. Nous verrons si vous porterez le courage de la honte jusqu'à produire en public un écrit qui vous déshonore en me perdant.

« — C'est bien, madame, s'écrie Gaston exaspéré, c'est très-bien; mais ne croyez pas que j'aie besoin de votre lettre pour maîtriser une furie telle que vous. La voici, cette lettre, faites-en ce qu'il vous plaira; je ne m'en soucie pas plus que de vous-même.

« — Vous mentez, vous attachez le plus grand prix à ce papier; nous ne combattons pas à force égale; vous aviez une pièce écrite à faire valoir contre moi, tandis que je n'ai que des faits contre vous, mais ils sont scandaleux: nous verrons si l'époux qui abuse de la faiblesse de

sa femme pour la dépouiller de tout en faveur d'une concubine, qui est sa belle-sœur, aura bonne grâce à produire devant les tribunaux une pièce qui... qui après tout ne prouve que le ressentiment, hélas ! trop légitime d'une épouse délaissée ; nul autre époux, je ne crains pas de le dire, n'aurait gardé si longtemps cette preuve de son déshonneur ! » En prononçant ces dernières paroles, madame de Montlhéry s'était insensiblement approchée de la main de Gaston, qui, dans le délire de l'orgueil bravé, lui tendait toujours sa lettre. Elle la saisit enfin, et la porte à sa bouche dans un accès de fureur effrayant, accompagné de convulsions semblables aux mouvements d'une bête féroce ; elle la déchire à coups de dents, elle écume de rage ; enfin, dans sa frénésie, elle va jusqu'à dévorer les lambeaux de ce précieux papier qu'elle avale comme un animal affamé dévore sa proie. Gaston, rappelé à lui-même par cet affreux spectacle, contemple avec un calme mêlé d'horreur les progrès de la maladie ; il pense que sa femme devient folle, qu'il faut appeler du secours, la lier, l'enfermer : il cherche en lui-même les moyens de l'enchaîner sans la blesser et sans être blessé par elle... Mais quelle est sa surprise lorsqu'à l'instant où le dernier vestige de la lettre a disparu, il voit qu'elle retrouve subitement un sang-froid complet, et qu'elle sort

de la chambre avec autant de calme que si elle n'eût pas éprouvé la plus légère agitation !  
« Adieu, monsieur, dit-elle à voix basse au moment de refermer la porte derrière elle, adieu ; avant de sortir de cette maison pour n'y jamais rentrer, je vous dois des remerciements : vous m'avez fait gagner mon procès. »

Gaston, sans pouvoir revenir de sa stupeur, restait toujours immobile à sa place ; la porte s'ouvre encore : madame de Montlhéry reparait, pas un cheveu de sa coiffure n'est dérangé.

« J'oubliais, dit-elle, une dernière question : votre intention est sans doute de marier lady Ethel Macnally à M. Savardy ?

« — Que voulez-vous dire ?

« — Répondez-moi.

« — Pouvez-vous me faire une pareille demande ?

« — Votre intention est-elle de marier Ethel à M. Savardy ?

« — Non, mille fois non.

« — Alors pourquoi la conduisez-vous tous les matins auprès de lui pour les laisser seuls ensemble pendant trois heures ?

« — Quelle infâme calomnie !

« — Demandez à la bonne madame de Villemagne si je vous trompe. »

Nous dirons plus tard l'effet que produisit cet avis.

Cette fois, madame de Montlhéry sortit pour ne plus reparaître; elle monta en voiture et se fit conduire au couvent des Anglaises.

Le sacrifice de la lettre auquel Gaston venait de consentir était moins contraire à la prudence qu'il ne le paraît. Jamais M. de Montlhéry ne se serait servi de cette lettre pour un autre usage que pour celui qu'il en avait déjà fait; son honneur, sa délicatesse, son éducation, ses habitudes de bonne compagnie étaient de sûrs garants de sa discrétion vis-à-vis du public. Une fois cette pensée venue à l'esprit moins troublé de madame de Montlhéry, le prestige était dissipé, l'arme émoussée. Alors l'imprudencé apparente de Gaston se réduisait réellement à une action noble, à une preuve de bon goût. Le bon goût n'est autre chose que la délicatesse des sentiments attestée par les paroles et par les actes de la vie entière.

*Réponse de l'abbé Patrice, curé de Macnally-Castle, à lady Ethel Macnally.*

Dublin, ce 1<sup>er</sup> mars 183....

« Ma chère fille en Dieu,

« La date de cette lettre vous étonnera; vous verrez plus tard ce qui m'a décidé à venir jusque dans cette grande ville, que je n'avais pas re-

vue depuis ma sortie du séminaire de Maynooth. Ce qui me trouble jusqu'au fond de mes entrailles, lorsque je relis la lettre que j'ai reçue de vous, ce ne sont pas tous les faits qu'elle contient, quelques graves qu'ils me paraissent ; mais c'est le désordre d'esprit et de cœur dont j'y vois la preuve et le déplorable résultat. Dieu aurait-il retiré sa main de ma chère et noble fille pour l'abandonner si jeune à toutes les illusions de l'enfer ? Si je n'étais retenu en Irlande par le devoir le plus péremptoire, je partirais pour Paris à l'instant, et je vous arracherais du gouffre au bord duquel je vous vois penchée. Vous, la plus pure des créatures vivantes ; vous, l'œuvre de prédilection de la divine Providence ; vous, destinée par le ciel à terminer la longue série de malheurs surnaturels dont votre famille a été la proie, vous tomberiez au-dessous des pécheurs les plus scandaleux !... Ah ! si je suis destiné à subir une telle humiliation dans la plus chère de mes brebis, j'aime mieux, inutile pasteur, me retirer la corde au cou dans quelque solitude pour y faire amende honorable et pour y pleurer jusqu'à ma mort votre perte et ma honte ; je suis votre complice, puisque c'est moi qui vous ai instruite, moi qui ai dirigé votre enfance ; si je vous ai mal guidée, je mérite de porter le premier la peine de vos égarements.

« Mais, ma chère fille, gardons-nous d'ajouter au danger réel par des craintes imaginaires ; le Ciel ne permet jamais que tout le mal qu'on redoute arrive ; vos larmes, nos prières, désarmeront sa colère, et votre sagesse précoce achèvera l'œuvre de votre salut.

« Vous êtes innocente encore, d'action et même d'intention ; le ciel en soit béni ! remerciez-le avec larmes de la force surnaturelle qu'il vous a donnée ; vous n'avez pas avoué votre malheur à celui qui le cause : le mal peut donc se réparer. Continuez de lui cacher votre secret comme un crime impardonnable ; vous seriez plus coupable que lui, si vous lui laissiez voir qu'il a réussi à vous faire partager sa funeste passion ; car il a été élevé dans la licence du siècle, tandis que votre éducation sainte et les exemples de feu votre respectable père, j'ose même dire ceux de vos simples vassaux, mes exhortations enfin, vous imposent l'exercice d'une vertu plus sévère que l'honneur des hommes du monde, de ces hommes à la conscience large, aux affections légères. Le Ciel attend beaucoup de vous, ma fille ; vous ne trompez pas son espoir, vous ne manquerez pas à votre sainte vocation.

« Je pense que cette lettre ne vous trouvera plus dans la maison de votre beau-frère : si le malheur voulait que vous y fussiez encore lors-



que vous la recevrez, quittez ce séjour sans retard, soit pour vous réfugier provisoirement dans quelque communauté religieuse, soit pour vous mettre sous la protection d'une personne respectable par son âge et par sa piété. La fuite est le seul recours contre le danger; vouloir résister sans se soustraire aux tentations, c'est tenter Dieu même, c'est être vaincu d'avance; votre propre expérience n'a que trop confirmé cette vérité. Il vous faudra du courage une fois pour vous éloigner, il en faudrait à toute heure pour rester, et vous n'avez pas le droit d'espérer un tel miracle; c'est déjà un péché que de le demander, tant qu'il vous reste une autre ressource. Éviter le combat est l'acte le plus méritoire aux yeux de Dieu. Songez bien que si les égarements de votre cœur restent ignorés des hommes, Dieu vous les pardonnera plus facilement.

« Il ne m'appartient pas de juger la conduite de votre beau-frère; mais elle ne me paraît pas aussi perverse que votre désespoir pourrait me le faire supposer. Vous aurez pris pour l'expression d'une passion sérieuse le langage convenu que se permettent trop légèrement les gens du monde, et la galanterie banale d'un homme habitué à la société de femmes aussi vaines qu'il est frivole lui aura servi à vous tromper innocemment sur le fond de ses senti-

ments à votre égard. Appelez donc votre fierté au secours de votre devoir, afin de lui dérober la connaissance d'un égarement dont il s'enorgueillirait assurément plus qu'il ne le devrait, s'il venait à découvrir l'effet de ses discours; croyez, non pas à mon habitude des choses du monde, puisque j'ai toujours vécu dans la solitude, mais à la connaissance du cœur humain, que la prière, la méditation et la lecture des livres saints ont dû me procurer: l'amour-propre, cette passion sociale, tient plus de place que les passions naturelles et primitives dans la vie des gens du monde; aussi ne puis-je m'empêcher de croire à votre amour pour votre beau-frère, plus qu'à son amour pour vous. Cessez d'alimenter ce sentiment par une demi-résistance entremêlée de coupables satisfactions de vanité, vous verrez qu'il ne tardera pas à vous oublier pour se livrer à ses distractions habituelles. M. de Montlhéry n'est pas homme à nourrir longtemps une passion malheureuse pour une personne franchement décidée dans ses refus. Ayez donc le courage non-seulement de vous défendre contre le sentiment que vous croyez inspirer, mais d'attaquer ce sentiment dans son principe même, qui est l'espoir coupable dont vous n'avez cessé de le flatter à votre insu, par un instinct de coquetterie naturel à votre sexe. Je veux bien croire que, grâce

à votre peu d'expérience , ce manège pouvait être innocent ; à présent que vous êtes avertie , continuer de vous y livrer serait un péché mortel.

« Je vous avais prémunie autant que je le pouvais contre le danger des plaisirs mondains. Vous avez négligé mes avertissements , vous êtes entrée dans l'empire du démon pour y respirer l'air empesté des fêtes et des théâtres : Dieu vous a punie ; mais , en père indulgent , il a voulu que le châtement suivit de près la faute , afin que vous ne pussiez désormais fermer les yeux à la lumière sans un endurcissement volontaire dont la grâce de Notre-Seigneur et l'intercession de la bienheureuse Marie vous préserveront , je l'espère. J'aime à croire qu'un tel malheur n'est pas à craindre pour une personne aussi bien née , aussi bien élevée que vous l'êtes. Souvenez-vous toujours que c'est au sortir de l'Opéra , de ce dernier temple des faux dieux , de cet empire des illusions , de cet asile du mensonge , que vous avez senti les premières atteintes du trouble dont vous vous plaignez ; et ne vous rappelez les divertissements sensuels auxquels vous vous êtes livrée un instant , que pour prendre la ferme résolution de vous abstenir à jamais de ces dangereux plaisirs. Si la vocation de l'âme chrétienne est de reconnaître et de confesser

jusqu'à la mort la supériorité de l'esprit sur le corps, n'y a-t-il pas une inconséquence révoltante, une inexcusable imprudence à livrer son âme à l'impulsion des sens ? C'est par cette complaisance adultère pour leurs penchans grossiers que les chrétiens de nos jours sont tombés au-dessous des anciens païens, qui du moins n'avaient pas comme nous reçu l'eau du baptême, ni le sang de l'Agneau, pour se laver des souillures de la chair.

« Je ne puis assez vous recommander l'exercice de la discipline catholique : l'abstinence, le jeûne, l'assiduité aux offices, la fréquentation des sacrements ; toutes choses instituées par la sagesse des législateurs chrétiens, afin d'aiguïser en nous, à tous les moments de la vie, les armes les plus funestes au démon : l'obéissance religieuse et l'humilité chrétienne. Servez-vous courageusement de ces armes pour ressusciter : car, dans ce moment, vous me paraissez au tombeau comme Lazare, et Jésus-Christ vous dit par ma voix : « Ma sœur, levez-vous : quittez ces lieux infects ; revenez à la lumière du jour. »

« Je suis venu à Dublin afin de vous faire passer par la voie d'un banquier le peu d'argent que j'ai pu réunir pour vous à Macnally-Castle et à Dublin. J'ai d'abord fait une quête parmi mes paroissiens ; ils sont pauvres comme

vous le savez : pourtant cette collecte a produit quinze livres sterlings, auxquels j'ai ajouté quinze autres livres que j'avais à moi, et de plus le produit de mes couverts d'argent, dont on m'a donné huit livres à Dublin; en tout environ quarante-cinq livres pour lesquelles je vous envoie ci-incluse une lettre de change à vue, dont vous toucherez le montant chez MM. \*\*\*, banquiers, à Paris<sup>1</sup>.

« Ne refusez pas cette offrande que vous me rendrez plus tard, si les circonstances vous permettent de retrouver vos biens ou une partie de vos biens. Le don des bons cœurs n'est jamais humiliant : si vous aviez vu avec quelle effusion d'amour Hannah Dixon m'a forcé de recevoir pour vous le produit de ses épargnes, vous rendriez grâce à Dieu d'avoir pu inspirer une affection si pure à une créature humaine. Votre salutaire influence sur cette âme chrétienne, ô ma fille, est écrite dans le ciel!... Dieu vous en tiendra compte. Je me suis gardé de dire que cet argent était peut-être destiné à préserver une âme de la damnation éternelle, je ne voulais pas épouvanter les bons cœurs qui vous aiment; voici seulement ce que j'ai dit : Lady Ethel, qui était dame de ce château et des

<sup>1</sup> Quarante-cinq livres sterling équivalent environ à 1,100 francs de notre monnaie.

domaines d'alentour, la fleur des montagnes d'Irlande, la fille de vos maîtres, n'a plus rien, elle est à la merci des étrangers; ne ferons-nous pas quelque chose pour l'orpheline déchue de la splendeur de ses pères?

« On ne m'a pas laissé achever : l'argent regorgeait dans mes mains et les paroles s'arrêtaient sur ma langue glacée par l'émotion du cœur.

« Si votre orgueil souffre un peu d'accepter cet argent, abaissez-le, et que cet effort d'humilité soit le premier acte de repentir que vous inspire la grâce divine. Songez que l'orgueil est le plus ancien ennemi de l'homme, et dites-vous, pour vous encourager à le dompter, que son premier effet est de rendre la fierté impossible; cependant la fierté est la gloire des belles âmes. Joignez à ce combat contre le démon de l'orgueil, de fréquentes prières et la lecture d'un des psaumes de la pénitence tous les soirs, à votre choix, après votre examen de conscience. Soyez vigilante, mais espérez en la miséricorde d'un Dieu qui n'a jamais laissé la droiture du cœur sans récompense.

« Combattez le penchant qui vous entraîne toujours vers les idées superstitieuses, bannissez le souvenir des prédictions fortuites de cette bohémienne d'Ascot, et de tous les évocateurs des esprits : cet art infernal ne peut qu'être funeste à ceux qui s'y livrent. Élevez, enno-

blissez vos sentiments , agrandissez votre cœur, vous chasserez la superstition par la foi : la superstition n'est que la croyance des petites âmes. Le penchant que vous avez toujours eu pour les sciences occultes et pour les personnes qui les cultivent est le seul sujet de plainte que vous m'avez donné depuis votre enfance. Je prie Dieu qu'il éloigne de vous l'esprit de ténèbres et qu'il vous éclaire de sa pure lumière.

« Depuis votre départ, il s'est passé d'étranges choses dans le domaine des Macnally.

« A peine eûmes-nous reçu votre lettre de Cheltenham, qui contenait le récit de votre entrevue avec la vieille Nelly Brooks, que des réjouissances publiques eurent lieu spontanément dans le pays ; on regardait votre procès comme gagné : un jour, au prône, je fus interrompu par les plus enthousiastes, qui me demandaient d'adresser des prières à Dieu pour lui rendre grâce du triomphe de votre cause, dont personne alors ne doutait.

« M. Robinson fut relâché selon le traité ; il ne tarda pas à fuir, on ne l'a pas revu dans le pays depuis ce jour.

« Mais vous ne pouvez vous figurer la consternation générale, à la nouvelle de la perte de votre procès à la chancellerie de Dublin : une peste, un fléau public n'aurait pas répandu

plus de désolation dans le village : on ne s'abordait que pour se demander des éclaircissements sur les motifs d'un arrêt inique, et les regrets n'étaient interrompus que par des menaces et des imprécations contre l'usurpateur de votre patrimoine.

« Il fit annoncer son arrivée, mais à son approche tous les villages du canton prirent le deuil par un mouvement spontané ; la cloche des morts fut sonnée à la fois dans plusieurs des paroisses dépendantes de vos domaines : personne ne courut sur son passage<sup>1</sup> ; le plus morne silence l'accueillit à son entrée dans le château, où il s'enferma sans avoir entendu le son d'une voix humaine. Je me rendis le soir chez lui pour l'avertir du danger qu'il courait, il ne voulut pas m'écouter ; je me retirai en lui promettant de lui laisser un canot sur le lac, près d'une des issues secrètes du château, à l'extrémité d'une voûte basse que je lui indiquai.

« A peine minuit fut-il sonné que le silence du tombeau fit place aux vociférations de la guerre : tout le pays armé s'avavançait en assez bon ordre vers le vieux manoir de vos aïeux : on interpella d'abord le nouveau seigneur, point de réponse ; on réitéra les menaces, même

<sup>1</sup> Fait véritable.



silence ; enfin le siège du château fut commencé avec un ordre qui m'étonna , et avant le point du jour vos vassaux avaient emporté d'assaut les tours et les remparts de Macnally-Castle. On chercha vainement le nouveau lord sans pouvoir le trouver : sa suite était peu nombreuse ; j'ai supposé qu'ils avaient fui, maître et gens , à travers le lac , favorisés par la profonde obscurité de la nuit , et par le canot que j'avais eu la précaution de réserver pour eux : sans ce soin , ils auraient tous péri pendant cette nuit de désordre.

« Malgré l'avantage qui en serait résulté pour vous , je n'aurais pas voulu vous rendre la fortune au prix de la vie de votre ennemi : on n'a plus entendu parler de lui depuis ce jour fatal. J'ignore comment il s'est échappé ; il a dû courir de grands dangers , et ce n'a sûrement pas été sans beaucoup de peine et de fatigues qu'il sera parvenu à l'autre extrémité du lac , à cause de la hauteur des vagues : de mémoire d'homme , on n'a éprouvé chez nous un pareil ouragan : les dalles posées sur nos murs en pierres sèches étaient enlevées par la force du vent. Le nouveau lord Macnally m'a paru d'une faible santé : qui sait s'il résistera longtemps aux suites d'une si rude épreuve ?

« Échauffés par le succès , les Macnally ne se contentèrent pas d'avoir chassé l'usurpateur du

château ; ils mirent le feu à ce respectable monument des siècles féodaux ; l'incendie favorisé par la tempête a duré tout le jour et toute la nuit suivante. Les paysans faisaient la garde autour de ce lieu de désolation, pour éviter qu'on n'envoyât de quelque village voisin des secours aux assiégés ; car , depuis la perte de votre malheureux procès , le pays est divisé en amis et en ennemis. Le lendemain , quand la consigne fut levée , il ne restait de votre château et des jardins qui l'entouraient que le perron de basalte par lequel on descendait au lac ; le pan de mur où la fameuse plaque de cuivre est incrustée ; enfin , le tombeau païen de lady Ursule Macnally au milieu du bosquet des vieux ifs : voilà , ma chère et noble fille , les déplorables scènes que j'hésitais à vous raconter , et dont j'aurais encore retardé le détail sans la lettre que j'ai reçue de vous , et qui exigeait la plus prompte réponse.

« Ainsi , du château où vous êtes née , dont vous étiez dame , où votre digne père a vécu , où il est mort en chrétien , il n'existe plus rien. L'homme n'est que d'un jour , et tout ce qui est de l'homme est aussi peu durable que lui !... Pourtant Dieu lui ordonne de croire à l'immortalité : chez lui l'ambition de vivre éternellement est vertu et mérite récompense.... O profondeur !...

« Malgré toutes les perquisitions que nous avons pu faire , même à Dublin , nous n'avons rien appris encore sur le sort de votre ennemi. On n'a découvert nulle trace de son débarquement de l'autre côté du lac , personne n'a vu un seul de ses quatre domestiques. Le canot sur lequel ils se sont échappés n'a pas été retrouvé. Nous supposons qu'ils auront été recueillis et cachés par les gens de Ballachulish qui les auront soustraits à la fureur des Macnally ; rien de ce qui les concerne n'avait transpiré lors de mon départ pour Dublin. Aussitôt que j'apprendrai quelque chose , je vous manderai tous les détails qui pourront vous intéresser.

« Permettez-moi , ma chère et noble fille en Dieu , de me dire , avec le respect que je dois à votre nom , et l'affection toute particulière que je vous ai vouée depuis votre naissance ,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur ,

« A. PATRICE , curé de Macnally.

« J'oubliais d'ajouter qu'on a envoyé de Dublin plusieurs détachements de troupes , avec l'ordre d'occuper Macnally-Castle et les villages environnants. La justice informe contre les plus turbulents ; enfin , le pays est dans la détresse et dans la désolation. »

## CHAPITRE XXXVI.

C'est pendant qu'Ethel recevait et lisait cette lettre, que M. de Montlhéry avait, avec sa femme, la conversation dont on a déjà lu le récit. Frappé au cœur par les derniers mots de madame de Montlhéry, sur les rendez-vous mystérieux d'Ethel et de M. Savardy, Gaston n'a plus qu'une pensée : il veut s'expliquer avec Ethel, l'accabler de reproches, et ne la revoir de sa vie. « Je veux la chasser !... se répétait-il tout en marchant à grands pas dans sa chambre ; oui, la chasser ! » Cette expression plaisait à son ressentiment. « Je l'écraserai de mon juste mépris, » s'écriait-il avec une amertume inexprimable.

Quand l'amour est trompé dans l'espoir qu'il a longtemps nourri, l'orgueil et l'arrogance prennent tout à coup la place de la sensibilité, l'esclave se change en tyran, l'agneau en tigre; pourtant, c'est toujours le même homme; bien plus, c'est le même sentiment. On croit voir un feu ardent renaître d'un tas de cendres. L'amour admet toutes les métamorphoses du cœur; il inspire aussi facilement les vertus que les crimes, et c'est toujours l'amour!... Heureux, il crée des héros; malheureux, il fait des monstres. A quoi tient la volonté de l'homme et le rang qu'occupe son âme parmi les créatures intelligentes? ange ou démon, selon qu'il est satisfait ou contrarié dans sa passion dominante: il n'est jamais que le jouet d'un pouvoir étranger à sa volonté.

« Elle a besoin de moi... tant mieux!... je lui retirerai mon appui, elle verra ce que c'est que la vie sans mon affection. Je n'ai pu être son amant, je serai son ennemi implacable, son maître, son persécuteur!... Je martyriserai ce que je n'ai pu posséder; quand elle souffrira, elle me regrettera du moins... elle m'implorera peut-être... mais trop tard!... Oui, je dompterai son orgueil si je puis triompher de ma faiblesse; et j'en triompherai, je n'ai qu'à ne plus la voir, pour être maître de moi et d'elle. L'ingrate!... elle avait peut-être le cœur

facile à toucher... il a bien fallu qu'elle encourageât ce fat ; car il n'est pas homme à risquer même l'aveu d'un sentiment, s'il ne se croit sûr d'avance d'être écouté... insensé que je suis... moi qui la diviniais!... Elle n'est qu'une femme... la dernière des femmes ; car elle sait mieux tromper que les autres ; et madame de Villemagne!... Ah ! l'infâme!... quelle trahison!... Mais j'en ferai justice. » C'est ainsi qu'il attisait le feu de sa colère, et s'exhortait lui-même à se venger.

Il était tout-puissant contre Ethel, quand il ne la voyait pas. L'absence lui donnait presque la force d'un indifférent ; mais lorsqu'il la retrouvait, qu'il sentait sur lui l'action de ce regard indéfinissable, son cœur se fondait comme de la cire au feu, son courroux s'évanouissait comme une fumée, il lui semblait qu'elle avait toujours raison contre lui ; il se reconnaissait injuste, ingrat ; il aurait voulu tomber à genoux, et demander pardon de ne pas se trouver le plus heureux des hommes.

Voilà comment, de l'homme le plus entreprenant, le plus inventif, le plus impatient, le plus absolu, il était devenu, en quelques mois, à force d'amour, l'homme le plus timide et le plus soumis ; comment, avec tant de moyens de séduction et de domination, il était tombé dans l'apathie de la passion et n'avait fait en

un temps si long que peu de progrès vers son but. Celui qui a dit : « L'amour donne de l'esprit, » s'est formé de cette passion une idée bien fautive : c'est l'amour d'opéra-comique qui rend habile et fort, celui de la nature rend aveugle ; s'il prête de la force, c'est le courage du désespoir qui ne dure qu'un moment, et n'éclate qu'une fois.

Cette fois pourtant, la colère de Gaston était tellement motivée qu'elle devait résister même au regard, même à la voix d'Ethel. Quel regard ! quel son de voix, que de passion dans ces accents toujours involontaires ! Et ces yeux bleu foncé qui sont profonds comme s'ils étaient noirs : quelle expression ils ont ! c'est un mélange de douceur, de finesse, de tendresse, de malice ; ces nuances leur donnent un charme qu'Ethel seule possède entre toutes les femmes : le charme de l'insouciance, de la légèreté, de la gaieté unie à la plus profonde sensibilité ; c'est un mélange de plusieurs facultés de l'âme, qui semblent s'exclure ; quand la gaieté vient à s'éteindre dans ses yeux et qu'ils prennent la teinte de la mélancolie, de la souffrance, nulle volonté n'y peut résister ; il faut pleurer à cette douleur comme il faut admirer l'orage. Elle est si profondément, si sincèrement malheureuse quand elle se plaint, elle souffre tant quand elle souffre, qu'on ne peut,

sans une dureté de cœur contraire à l'humanité, persister dans un dessein qui l'afflige. Ethel commande comme la nature, comme Dieu : en changeant les cœurs ; et son plus grand pouvoir tient à ce qu'elle ignore son pouvoir. Elle a beau user et abuser de sa force, nulle expérience n'éclaire sa naïve modestie ; elle ne veut pas s'avouer que ce qu'elle prend pour un hasard heureux revient toujours à point nommé à son aide : quand elle pleure, ses pleurs sont la volonté du destin : sa voix, où la jeunesse voile la passion, est la voix de Dieu même....

Elle n'a vu qu'une chose dans la longue lettre du curé de Macnally-Castle, c'est qu'il est possible qu'elle se soit trompée sur les véritables sentiments de Gaston. Cette pensée est une lame de couteau qui lui traverse le cœur ; eh quoi ! depuis près d'un an, elle s'est crue l'unique objet des affections d'un homme qui ne pensait même pas sérieusement à elle, et aux yeux duquel sa crédulité doit paraître ridicule !...

Tout vient à l'appui de ce doute insupportable : en effet, la patience de Gaston n'est pas naturelle, s'il l'aime ! Qu'a-t-elle fait pour le rendre si docile ? on peut diriger le cœur qui nous aime, mais ce n'est pas par des refus obstinés.

« Je suis une insensée, une fille romanesque, une visionnaire... il n'em'ajamais aimée ! » Voilà



ce que se disait Ethel au moment où Gaston entrait chez elle, la rage dans le cœur.

Après bien des hésitations, il s'était promis de ne s'expliquer sur rien, et de prendre froidement avec sa belle-sœur les arrangements nécessaires pour qu'elle pût sortir de chez lui sans éclat, s'il était possible.

Les traits bouleversés, le visage pâle, les cheveux en désordre, il entre sans regarder Ethel et s'assied le plus loin d'elle qu'il peut.

« Qu'avez-vous? lui dit-elle en renfermant dans son écritoire la lettre du curé, qu'elle tenait à la main.

« — Rien.

« — Vous n'êtes pas dans votre état naturel.

« — Que vous importe?

« — Pourquoi me dites-vous cela?

« — Parce que je ne suis rien pour vous.

« — Vous êtes pour moi ce que vous devez être.

« — Non, car la simple reconnaissance aurait dû vous tracer une autre conduite.

« — Je vous rends grâce de la leçon, mais qu'entendez-vous par ma conduite? Elle a toujours été ce qu'elle devait être.

« — C'est trop fort!.. Ce qu'elle devait être!... Et vos rendez-vous avec M. Savardy!... Ah! vous êtes la dernière des femmes! »

Ethel allait peut-être s'attendrir, se justifier :

sa fierté, réveillée par l'injure de Gaston, lui rendit une force surnaturelle.

« Je ne suis pas obligée de vous répondre, dit-elle à Gaston ; adieu !... » Elle se lève, et veut sortir de sa chambre ; Gaston la retient.

« A la place de votre sœur, je ne vous pardonnerais jamais.

« — Ah ! c'est vous qui prenez le parti de votre femme !

« — Ethel, si j'étais jaloux ?

« — J'ai cru longtemps à la sincérité de vos sentiments, je n'y crois plus.

« — Dites-moi que vous êtes innocente.

« — Je ne puis être coupable ; comment puis-je être innocente ? N'ai-je pas toujours été maîtresse de mon cœur, de mes actions ? De quel droit seriez-vous jaloux ?

« — Du droit qu'on a... d'être au désespoir ! Je suis jaloux non comme un mari trompé, mais comme un amant dédaigné, comme un amant qui s'en voit préférer un autre !... Ah ! vous n'avez jamais été digne du cœur que vous martyrisez ! Je vous vois maintenant telle que vous êtes ; vous n'êtes qu'une coquette ! Vous ne me reprocherez plus de jouer la tendresse : je vous hais, et je vous le dis !

« — Je sortirai de cette maison, je le dois.

« — Je crois que vous le devez. »

Un long et déchirant silence suivit cette réponse.

Cette cruelle réponse avait épuisé la force de Gaston. Toute son âme se soulevait à l'idée d'une séparation qui, pour lui, était pire que la mort : sa vie lui semblait prête à s'échapper. Ethel, quoique soutenue par l'orgueil du malheur, n'était guère moins désolée que lui.

Il lève enfin les yeux sur elle : sa beauté l'exaspère... « Un Savardy ! Tant de félicité pour ce misérable ! » se disait-il tout bas... Enfin, il s'écrie : « Puisque vous l'aimez, vous pouviez m'aimer aussi ; je vaudrais peut-être un fat bourgeois dont l'esprit vous a séduite par le silence ! Que j'aurais de plaisir à vous séparer l'un de l'autre, à le tuer sous vos yeux, à le fouler aux pieds !... »

« — Je vais dire adieu à ma sœur !... »

« — Il n'est plus temps ! »

« — Pourquoi ? que voulez-vous dire ? »

« — Elle vient de quitter cette maison. »

« — Odile, ma sœur !... votre femme !... »

« — Hé bien ! oui ; elle me fuit, elle va intenter contre moi un procès en séparation. »

« — Je suis perdue ! » dit Ethel en retombant sur son fauteuil.

Jusqu'à-là elle n'avait pas cru elle-même à son projet de sortir de l'hôtel de Montlhéry !...

« Il le faut maintenant ! s'écria-t-elle... il faut donc partir à l'instant ! il faut vous quitter ! »

De grosses larmes coulent le long de ses joues , où elles s'arrêtent , desséchées par le feu de la fièvre. Gaston se rapproche.

« Réfléchissez , lui dit-il , avant de prendre une résolution irrévocable.

« — Je n'ai jamais réfléchi sans me repentir , et quand je ne réfléchis pas , je ne me repens jamais.

« — Tu souffriras.

« — C'est à présent que je souffre ! Ma sœur plaider contre son mari... et c'est moi qui cause tant de malheurs ! C'est pour défendre sa fortune et la vôtre contre vos généreuses intentions en ma faveur qu'elle se sépare de vous !... On dira que je vous ai poussé à la dépouiller pour moi , et ce qu'il y a de pis , c'est qu'on le croira. Odile le croira. Non , je ne resterai pas une heure après elle dans sa maison !... c'est alors que mon déshonneur serait mérité ; que l'animadversion publique deviendrait justice... Ah ! je sens que les pieds me brûlent en se posant sur ce sol... il faut fuir ; il faut vous quitter.... peut-être pour toujours....

« — Ne sens-tu pas que ce qui nous lie est plus fort que le monde?... Les sanglots suffoquaient la voix de Gaston. Je n'y résisterai pas : tu marcheras sur moi pour m'abandonner.

« — Gaston , vous êtes fou , calmez-vous ! Hé bien ! je reste encore ; vous le voyez , je suis là.

« — Reste, reste toujours. Point d'explication, point de questions, point de justification : fais ce que tu veux, mais reste ; je crois à ton silence plus qu'à la parole des autres.

« — Merci, répliqua Ethel avec amertume.

« — Ne vois-tu pas que ma confiance est une preuve d'amour?... car enfin il n'y a qu'un moment que j'étais exaspéré par la colère... la plus violente ; et maintenant.....

« — Je vous connais ; non-seulement je sais ce que vous éprouvez, mais je devine ce que vous allez sentir.

« — Et malgré tant de sympathie, tu ne veux pas m'aimer ?

« — Je vous le dis pour la dernière fois dans ce moment solennel : je vous aimerai toujours... comme un frère... »

Ethel, à son tour, s'approche de Gaston les larmes aux yeux ; elle lui prend les mains qu'elle baigne de pleurs.

« Du moins, dit-elle, je n'emporte pas votre mépris ! Ce sentiment, désolant pour tous deux, nous eût rendu la vie amère.

« — Ange du ciel, divinité, lumière de mon âme ! parle, je bois la vie avec tes paroles !

« — Il faut nous quitter.

« — Pourquoi le faut-il ?

« — Vous me le demandez ! Le déshonneur peut-il habiter sous votre toit ? Vous-

même, vous devez m'éloigner. L'amour et la honte, c'est une alliance impossible; si vous m'aviez jamais aimée, si vous m'aimiez encore, vous me chasseriez; oui, vous devez me chasser.

« — Cruelle Ethel!

« — Ce n'est pas moi qui suis cruelle, c'est la nécessité, c'est le devoir qui sont durs.... Ah, Gaston!... Chassez-moi, il le faut.

« — Il le faut!... Si tu m'aimais, il faudrait rester... »

Dans ce moment la lettre de l'abbé Patrice revint tout entière à la pensée d'Ethel; elle sentit la nécessité de faire un dernier effort pour ne pas manquer à ce qu'elle croyait un ordre du Ciel.

« Vous me parlez toujours avec passion; je ne puis vous répondre qu'avec amitié et reconnaissance. »

Elle s'éloigne de Gaston avec cette sorte de majesté involontaire que donne toujours la volonté d'un grand sacrifice.

« Dans une heure, il faut que j'aie quitté cette maison, » dit-elle. Elle sonne. « Qu'on dise à ma femme de chambre de venir.

« — Que prétendez-vous faire, où voulez-vous aller?

« — Je ne sais.

« — Je ne vous quitte pas; vous perdez la

raison, vous nous perdez tous deux, Ethel : encore une fois, réfléchissez avant d'agir.

« — Je sors d'ici avec le peu qui est à moi ; voilà tout ce que je sais : pour le reste... Dieu aidera. »

Gaston ne connaissait que trop l'inflexibilité du caractère d'Ethel. Il écouta en silence les ordres qu'elle donnait ; quand sa femme de chambre fut sortie pour les exécuter, il se rapprocha d'Ethel.

« Je ne m'oppose plus, lui dit-il, à votre dessein ; mais je veux vous aider à le réaliser convenablement. Comment pourrez-vous vivre hors d'ici ? où irez-vous ?

« — Je vais demander un asile à votre tante.

« — Elle ne vous l'accordera pas.

« — Je suis sûre qu'elle me recevra.

« — Laissez-moi la prévenir.

« — Nullement : je sentirai ce qu'il faudra lui dire ; elle m'écouterà, elle sera touchée.

« — Que lui direz-vous ?

« — Je l'ignore : c'est elle qui me l'inspirera. Je ne suis pas inquiète, son cœur entendra le mien.

« — Une jeune fille de dix-huit ans, une femme de soixante-dix-huit : quelle folie !

« — La sensibilité n'a pas d'âge... Encore une fois, laissez-moi faire... il y va de ma vie ; bien plus, de mon éternité. C'est à moi seule

de me tirer du précipice où je me suis jetée moi-même. »

Gaston garda le silence, persuadé que tout discours serait superflu. Alors commença pour Ethel et pour lui une scène dont les détails sont d'une monotonie douloureuse, mais capables d'attendrir quiconque a senti l'attachement qui vous saisit tout à coup pour un lieu que vous allez quitter, surtout quand vous avez souffert dans ce lieu : chaque objet qui frappe vos regards vous représente un lien à rompre, un sentiment à sacrifier, un souvenir à vaincre : tout vous dit adieu, tout renouvelle en vous la douleur de la séparation.

Gaston rangeait lui-même les livres d'Ethel.

« Laissez-moi le soin de tous ces objets, disait-il, je vous les enverrai plus tard ; ils seront plus en sûreté près de moi qu'avec vous. » Il aurait voulu s'emparer de tout ce qu'Ethel possédait : chacun des objets qu'il gardait lui semblait le gage du retour de cette jeune fille, qu'il ne pouvait ni retenir, ni quitter.

« Je veux tout emporter ; disait Ethel.

« — Emportez donc mon cœur, » répliquait Gaston, prêt à s'évanouir de douleur.

Et comme deux enfants, ils se mirent à relire ensemble ce qu'ils avaient lu le plus souvent ; la fable des *Deux Pigeons* les fit fondre en larmes :



Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut ?

Ce vers ne put être achevé ni par l'un ni par l'autre : l'émotion les suffoquait.

« Qui m'aurait dit que mon Ethel, ma sœur, ma vie, me quitterait un jour de cette manière ? s'écriait Gaston en sanglotant. Restez, ne fût-ce que pour me faire souffrir par votre présence ! J'irai chercher ma femme, je me jetterai à ses pieds, je la ramènerai ici, je lui rendrai la disposition de sa fortune, je lui laisserai la conduite de ma maison, de mes affaires, de tout ; je la rassurerai sur son avenir, sur mes sentiments pour vous : l'autorité que je lui accorderai la tranquillisera ; le commandement suffit à qui n'a pas d'amour. Je ne te donnerai rien, à toi, Ethel, rien ; je te promets de ne te rien donner, jamais, jamais rien, pourvu que tu me restes !... Si je fus injuste, importun, exigeant, jaloux, c'est parce que je t'aimais trop ; je supporterai tout sans me plaindre et même sans souffrir ; le souvenir du danger auquel je viens d'échapper me rendra sage pour le reste de ma vie : je supporterai tout, pourvu que je te garde près de moi ; tant que tu me permettras de te voir, je serai résigné à tout... que dis-je ? je serai content... oui, content. C'est bien vrai ce que je te dis là. » Et il souriait et il pleurait.

Ethel pensait : « L'abbé Patrice ne connaît

pas Gaston... Mais moi... il me connaît, hélas ! trop bien ; il sait toute ma misère, il voit le danger que je cours.... » Elle frémissait à l'idée de parler ; elle se taisait. Gaston se sentait glacé de terreur en pensant qu'elle allait franchir peut-être pour toujours le seuil de cette magnifique habitation qui devenait pour lui un désert ; il ne rompait le silence que pour recommencer ses plaintes et ses instances, en se sacrifiant lui-même dans l'espoir de l'attendrir.

« C'est vrai, j'ai dû te paraître insupportable ; j'étais injuste, tyrannique, jaloux... Moi, jaloux !... » Puis, avec un sourire forcé, en pâlisant à faire pitié, comme un homme qui voit l'échafaud : « Je ne serai plus jaloux ; essaie, mets-moi à l'épreuve, essaie encore une fois : rends-moi jaloux ; que t'importe ? Fais-moi souffrir, je le mérite ; mais je ne mérite pas la mort, et c'est la mort que de te voir quitter cette maison. »

Ethel se sentait succomber ; elle sortit de la chambre : Gaston la suivit à pas précipités, il se disait avec terreur : « Si elle résiste à mes instances, à mon désespoir, je ne pourrai plus même douter de son indifférence. » Il voyait la planche de salut prête à s'enfoncer sous lui.

Elle se mit à parcourir tout l'appartement, sous prétexte d'y recueillir les différents objets qui lui appartenaient, et qui se trouvaient dis-

persés dans plusieurs parties de l'habitation. Elle cherchait ainsi à retarder le moment fatal ; mais trop intéressé à lire dans ce cœur, Gaston n'y apercevait pas ce motif consolant : la crainte qu'inspire la passion l'aveuglait. « Ethel , disait-il avec une anxiété inexprimable, ne m'abandonnez pas dans l'état où je suis... répondez-moi donc !

« Pourrais-je consentir à vous voir vous humilier devant votre femme... vous ? jamais je ne me pardonnerais d'être la cause d'un tel abaissement ! non... jamais ! Cette pensée me décide à partir. »

Elle continuait d'errer dans cette vaste habitation, en s'arrêtant devant chaque objet curieux ou magnifique avec le regret d'un exilé près de quitter son pays. En entrant dans l'appartement de sa sœur, elle se sentit le cœur navré. Madame de Montlhéry venait de quitter la maison , et tout était resté dans le désordre d'un départ qui ressemblait à la mort : c'était plus qu'une absence , c'était déjà une révolution. Ethel se sentait suffoquée par les larmes ; elle tomba sur un fauteuil en sanglotant et balbutiant à voix basse : « C'est ma faute, dit-elle, c'est moi qui ai causé tous nos malheurs. Ah ! je suis bien coupable ! Il est temps d'en finir... » Et ses pleurs redoublaient.

Cette âme si forte , cette âme habituée au bon

témoignage de sa conscience , au parfait équilibre de ses facultés morales , succombait à la première atteinte d'une douleur mêlée de remords. Le besoin de pureté , d'innocence qui dominait en elle faisait son supplice , après avoir fait jusque-là son bonheur.

« Partons , s'écria-t-elle enfin en sortant de l'accablement où elle était tombée ; partons.

« — Ethel , c'est bien convenu : si vous êtes malheureuse sans moi , vous reviendrez , vous m'appellerez.

« — Je serai toujours moins malheureuse que je ne le suis ici.

« — Ne m'accablez pas des preuves de votre indifférence dans un moment si solennel. Je sais trop bien que vous n'avez pas d'amour pour moi... Hélas ! si vous m'aimiez , partiriez-vous ? Mais me montrer en ce dernier moment le peu que je suis pour vous , c'est m'ôter la force de vivre sans vous.

« — Je voudrais pouvoir rester.

« — Si ma tante ne veut pas vous recevoir ?

« — Elle me recevra.

« — Mais encore ?

« — Alors j'irai dans un couvent.

« — Et moi , si je me tue , si je vais me jeter à l'eau...

« — Dieu , qui m'ordonne de vous quitter , nous préservera du désespoir... du crime...

« — Ainsi, plus d'espérance, Ethel; je vous perds à jamais.

« — Non, tout ce qui est bon dans nos sentiments durera.

« — Faites encore une épreuve, une seule; laissez-moi le temps de me convertir sincèrement; jusqu'ici je promettais sans vouloir tenir parole, mais ce que je vous dis à présent n'est plus un vain mot : la leçon d'aujourd'hui profitera. Je vous obéirai en tout; vous commanderez à mes pensées, à mon imagination : elle ne sortira plus des limites que vous lui assignerez. Je vous jure de ne jamais vous offenser, même en idée. Mais au moins ne nous quittons pas.

« — C'est impossible.

« — Vous avez eu le désir, l'espoir de changer mes sentiments.

« — Il n'est plus temps. »

Elle appelle un domestique, et demande une voiture.

« Attendez, dit Gaston, qu'on mette mes chevaux pour vous.

« — J'aime mieux partir en fiacre.

« — Quoi, même ce lien apparent, vous voulez tout rompre à la fois : nous n'aurons plus rien de commun ensemble!... Ethel, vous ne partirez pas, s'écrie Gaston en lui prenant les mains d'un mouvement convulsif; ne voyez-vous pas que c'est le coup de la mort que vous me donnez?

« — Je partirai, il le faut ; il le faut, vous dis-je ! »

Ethel pleurait comme lui.

Ainsi ces deux personnes se sentaient mourir ; leur cœur se brisait parce que l'une d'elles abandonnait leur maison pour aller loger à deux rues plus loin dans une habitation aussi élégante, ou du moins aussi commode que celle qu'elle quittait, et où elle allait faire à peu près la même chose et voir les mêmes gens... tant il est vrai que les douleurs de la passion ne sont jamais proportionnées à ce qui les cause !...

Il fallut voir emporter les caisses et les paquets d'Ethel. Il fallut s'observer devant les domestiques, donner le bras à Ethel, l'aider à monter en voiture comme pour une promenade, y faire monter la femme de chambre, et dire au cocher l'adresse de madame de Fraisnes.

Gaston supporta héroïquement ces dernières épreuves ; s'il avait tant de courage, c'est peut-être parce qu'Ethel souffrait comme lui dans ce moment : l'amour a une langue bien différente du langage parlé. Il y avait des instants où Gaston croyait entendre tout ce qu'il aurait voulu qu'Ethel lui dit.

La noble fille sortit victorieuse de cette maison si chère et si dangereuse ; mais, en écoutant la porte de la cour crier sur ses gonds pour

la laisser passer, elle sentit la douleur de la mort.

Avant de fermer la portière, Gaston avança la tête une dernière fois, et dit tout bas à Ethel : « Vous m'écrirez deux lignes aussitôt que vous saurez la résolution de ma tante à votre égard.

« — Oui.

« — Vous me le promettez ?

« — Oui.

« — Je saurai toujours où vous êtes ?

« — Oui.

« — Vous me le jurez ?

« — Oui. »

Elle confirma cet engagement par un léger serrement de main. A cet instant, il sentit que les larmes le gagnaient ; il se retira en cachant ses sanglots et rentra chez lui précipitamment. Ethel était partie !!!

Il avait eu l'absurde condescendance de consentir à ce départ : il méritait tous ses malheurs et tous ceux qui pourraient encore lui arriver. L'amour est un maître implacable : il condamne à mort quiconque ne lui obéit pas aveuglément. Mais quel est donc l'incompréhensible pouvoir de cette femme qui ne sait rien, sur cet homme qui sait tout ? Ce pouvoir est surnaturel : c'est celui de l'innocence éclairée... éclairée par la foi.

« Me voilà donc convaincu de son indifférence, s'écrie Gaston en se retrouvant seul chez lui. Elle ne m'aime pas ! elle ne m'a jamais aimé ! Si elle m'avait aimé, elle me l'aurait dit en me quittant... ou plutôt elle n'aurait jamais trouvé la force de me quitter. Cet aveu m'aurait consolé de tout. Il m'aurait tenu lieu de courage, de bonheur, de délicatesse. Il aurait changé mon âme... Mais elle ne me laisse pour dernier adieu que le souvenir d'une invincible froideur... Ah!... je dois la haïr!... et je le pourrai... en cessant de la voir !

---



## CHAPITRE XXXVII.

Les choses de luxe rassemblées à grands frais de temps et d'argent dans une habitation magnifique deviennent des sujets de tristesse, presque des objets d'horreur sitôt qu'un malheur inattendu, qu'une passion qui n'est pas en harmonie avec les habitudes des hommes riches, viennent jeter le désordre dans l'asile du bien-être, de la tranquillité ou du moins de l'insouciance... , ainsi, l'homme frivole expie en un moment les vanités de sa vie; elles ne lui ont jamais donné autant de plaisir quand il était heureux, qu'elles lui causent de remords et d'effroi dès qu'il sent son âme...

L'intérieur d'un palais peut devenir un affreux cachot aux yeux des fiers esclaves du monde qui s'appellent les maîtres de toutes les superfluités renfermées dans ce brillant séjour, où, à tout prendre, ils vivent en mercenaires bien plutôt qu'en souverains.

Un grand seigneur devient plus à plaindre que le pauvre sous son toit de chaume, dès qu'il éprouve trop de passion pour pouvoir maintenir autour de lui l'ordre nécessaire au luxe des petites choses, pour pouvoir supporter la lueur des bougies, l'éclat des cristaux et des dorures. Oui, le riche sensible et blessé dans l'objet de sa sensibilité devrait faire pitié au paysan qui laboure. Mais on lui envie encore ces biens qui ne servent plus que d'aiguillon à son mal : il n'a pas même, pour se consoler dans ses angoisses, la compassion de ses semblables; les hommes qui vivent pour briller n'ont pas de semblables, ils n'ont que des rivaux : la jalousie exclut toute sympathie, et cet isolement suffit au châtement des grands de la terre lorsqu'ils sont méchants. La première pensée de Gaston, dès qu'il put réfléchir, fut qu'Ethel aimait M. Savardy!... Sans s'arrêter à la fierté qui était le trait dominant du caractère de cette jeune fille, il pensa qu'elle se serait justifiée, si elle n'était pas coupable. Mais il aurait pu ajouter, que si elle s'était justifiée, il n'aurait

pas cru à l'explication qu'elle lui aurait donnée, tant l'amour contrarié est ingénieux à se torturer.

« Ce n'est pas assez d'avoir l'assurance de n'être pas aimé, fallait-il encore me voir préférer un Savardy?... » A cette pensée, toutes les mauvaises passions de Gaston reprenaient le dessus ; il s'accusait d'un aveuglement stupide, d'une générosité absurde : Ethel n'était plus là pour le persuader d'un regard et pour réfuter, d'un des tons de sa voix angélique, les arguments de l'enfer qui le frappaient au cœur.

« Je mérite de devenir la risée du monde, s'écrie Gaston ; non-seulement du monde, mais du dernier des écoliers... Quel homme eut jamais tant d'occasions d'être heureux ? Hé bien ! comment ai-je profité de ces hasards si rares et si enviés de mes pareils?... Mais aussi que pouvais-je faire avec une personne du caractère d'Ethel ? Les apparences ne sont rien pour elle, le monde la rejette déjà comme perdue ; elle s'est placée au-dessous des femmes les plus légères : et elle n'a pas encore fait le moindre sacrifice !... Il eût fallu employer la violence ; j'aurais dû l'emmener en Sologne dans mon château de La Roche-sur-Yon, et là, seul avec elle, vaincre enfin sa résistance, fût-ce par la force ; elle m'aimerait aujourd'hui !... Après tout, c'est un enfantillage... Qu'a-t-elle

à perdre ? rien aux yeux des hommes.... et Dieu est si bon !... Ah ! je me suis laissé jouer par une enfant !... Quand je pense qu'il n'y a qu'un instant que j'étais encore le maître de sa personne, de sa destinée !... mais son cœur ?... eh ! que m'importe son cœur ? je veux qu'elle soit à moi : voilà tout !... elle sera à moi, j'en jure par la mort, et cette fois pour ne plus la laisser échapper !... Elle se rit maintenant de son pouvoir sur moi ; M. Savardy en rit avec elle peut-être... C'est trop me laisser avilir ! Je me vengerai : tu peux rire, maintenant ; tu pleureras bientôt. »

Il fut interrompu dans ses exclamations de fureur par un billet d'Ethel.

« Je vous l'avais bien dit : votre tante m'a reçue comme sa fille, elle me garde auprès d'elle et me protège contre le monde, contre vous-même, mais à une condition : c'est que vous ne mettez pas le pied chez elle pendant tout le temps que je passerai dans sa maison. »

« Nous y voilà ! s'écria Gaston en suspendant sa lecture... et moi je serai demain la fable de Paris et du monde, car tant de vertu ne vaudrait pas ce qu'elle coûte, si elle était discrète. Mais nous y mettrons bon ordre ! Mon rôle d'amoureux transi est fini, j'en recommence un autre : celui-ci m'ira mieux. Ah ! vous voulez la guerre ; hé bien, essayons : nous verrons qui sera le plus

fort. Je me sens libre ; je redeviens moi-même depuis que ta présence ne m'impose plus le joug d'une soumission hypocrite.

« Me voilà seul dans cette maison, hier encore habitée par deux femmes ; amenons-y mes amis, aidons-nous de leurs conseils, amusons-nous de leur présence, et menons joyeuse vie!... »

Il reprend le billet, il lit : « Madame de Fraisnes espère que vous éviterez une rupture éclatante avec ma sœur ; toute esclandre aurait de l'inconvénient pour nous trois : assez longtemps nous avons méprisé l'opinion, il faut mettre un terme au scandale ; je me repens sincèrement de celui que j'ai donné par mon inexpérience, mais le moment n'est peut-être pas aussi loin qu'il le paraît, où nous pourrions nous voir sans crainte ni remords. J'espère... j'ai besoin d'espérer ; je crois en votre tante, et je me laisse aveuglément guider par elle.

« Adieu, Gaston ; ne vous opposez pas au dessein de Dieu sur moi. Croyez que s'il avait voulu vous punir, il m'aurait rendue faible ; en cédant à vos désirs, je vous condamnais au plus grand des malheurs, car vous êtes bon ; vous n'auriez pu supporter mes remords.

« C'est à genoux que je finis cette lettre : Dieu lit dans mon cœur ; puissiez-vous y lire comme lui. »

« Qui lui a dicté ce galimatias ? s'écrie Gaston

exaspéré; il n'y a peut-être pas quatre lignes d'elle dans ce fatras moitié dévot, moitié romanesque, où je reconnais déjà tout l'esprit de ma tante et des gens qui l'entourent. Comme elle est mobile : forte contre moi seul... Ethel! Ethel! je me vengerai! »

---

## CHAPITRE XXXVIII.

Le soir de ce même jour, Gaston se rendit chez madame de Villemagne. Celle-ci savait déjà tout ce qui s'était passé le matin à l'hôtel de Montlhéry; elle était sous les armes et se préparait à repousser l'assaut. Elle parvint à se justifier ou du moins à s'excuser aux yeux de Gaston : elle joua d'abord la colère et la surprise, parla naturellement du désir qu'elle avait eu de donner à Ethel un nouveau moyen de plaire à Gaston, sans penser le moins du monde au danger que pouvait courir le cœur d'une jeune fille bien née en prenant les leçons d'une

*espèce* pareille à ce M. Savardy. Enfin elle mentit tant, elle feignit si bien, et surtout elle sut deviner avec une si profonde finesse ce qu'il fallait feindre, qu'elle persuada Gaston. Toute femme, même une femme qui n'est plus jeune, fera d'un homme ce qu'elle voudra, dès qu'elle aura un puissant intérêt à le dominer et le temps de se bien déguiser.

Il l'avait toujours aimée, parce qu'elle avait toujours attaché du prix à l'affection d'un homme placé dans le monde comme M. de Montlhéry. Elle avait tout fait pour lui plaire de toutes les manières, par tous les moyens, avoués et non avoués; enfin elle lui avait gagné le cœur, tout en s'exposant souvent à son mépris. C'est un problème rarement résolu que la possibilité de l'amitié sans estime; il n'en existe peut-être pas un autre échantillon que l'incompréhensible attachement de Gaston pour madame de Villemagne. C'est que dans le monde on doute de son propre mépris autant que de son admiration; mais, tout incompréhensible qu'il est, ce sentiment est possible, puisqu'en voilà un exemple. D'ailleurs quel sentiment explique-t-on? Ce n'est pas l'amour: toutefois on comprend qu'il puisse exister sans estime mieux que l'amitié. C'est qu'on ne pense pas que l'amitié d'un homme pour une femme, quelles que soient d'ailleurs les conditions de leur liaison,



est toujours une espèce d'amour, soit en espérance, soit en souvenir.

Cette réminiscence d'amour était un lien très-fort entre Gaston et madame de Villemagne; elle n'agissait plus sur les sens, mais sur l'âme : tout ce qui ressemble à l'amour, tout ce qui rappelle l'amour, est persuasif.

C'est ainsi que madame de Villemagne, au lieu d'être l'objet de la vengeance de Gaston, devint la tendre confidente de ses chagrins amoureux; et voici en résumé ce qu'elle trouva le moyen de persuader à Gaston dans le cours de ce long entretien.

Elle sentait qu'elle perdait l'affection de M. de Montlhéry si elle ne contribuait à lui rendre Ethel, et c'est dans ce sens qu'elle lui parla pour se réconcilier avec lui.

« Ethel est à jamais perdue de réputation dans le monde, disait-elle à Gaston; l'éclat que va produire la demande en séparation de madame de Montlhéry élève une éternelle barrière entre votre belle-sœur et la société : vous pouvez prévoir le scandale inévitable d'un tel procès; les plus forts arguments employés contre vous par l'avocat de votre femme seront tirés de vos relations avec lady Ethel; le monde ni même le tribunal ne verront, ne croiront le fond des choses; votre femme gagnera son procès aux dépens de l'honneur de sa sœur. Que

reste-t-il donc à celle-ci? Votre amitié. Elle n'a d'autre refuge que vous, d'autre espoir au monde que votre tendresse : et voilà ce que nous devons lui faire comprendre.

« — Sans doute ; mais comment y parviendrez-vous ?

« — Avec du temps, de la patience et de l'adresse. Ethel devine tout ; puis elle agit comme si elle n'avait rien compris. Vous ne la connaissez pas encore ; je saurai la diriger, moi : vous n'avez su que l'effrayer.

« — Je ne la verrai plus. Ne voyez-vous pas qu'elle est perdue pour moi ? Ma tante, qui est un vrai chevalier de vertu, s'est emparée d'elle ; à présent elle aimerait mieux la voir morte loin de moi qu'heureuse avec moi !

« — Il faut l'arracher à votre tante.

« — Par quel moyen ?

« — Persuadez-lui de...

« — On ne peut persuader à Ethel que ce qu'elle croit.

« — Employez la violence.

« — L'enlever ?

« — Pourquoi pas ?

« — Il faut être bien sûr de réussir...

« — Si vous prenez vos mesures habilement, vous réussirez ; mais les amoureux sont maladroits. Il n'y a rien dont je ne sois capable pour vous prouver mon dévouement ; chargez-moi

de la conduite de cette intrigue : je ne sais pas encore comment nous nous y prendrons ; mais , en cherchant , on trouve.

« — Et son désespoir, comment pourrai-je le supporter ?

« — Ah ! si vous craignez son chagrin plus que le vôtre , il vaut mieux renoncer à elle une bonne fois pour toutes.

« — Je ne le puis.

« — Entre deux maux , choisissez donc le moindre. N'ayez nul scrupule ; elle est perdue à cause de sa pureté même , qui lui ôtera l'audace nécessaire pour braver la réprobation du monde. Elle va rester accablée sous les froideurs de gens qui ne la valent pas. Ses seules consolations seraient les joies du cœur , elle ne peut les trouver qu'auprès de vous. Les lui refuserez-vous ? La pauvre enfant a plus besoin de vous qu'elle ne le pense , et plus que vous n'avez besoin d'elle peut-être ; mais il faut l'éclairer sur ses propres sentiments. Commencez par la livrer à elle-même : vous la verrez dans quelques jours revenir à vous plus docile.

« — Vous croyez ?

« — J'en suis sûre , et vous jugeriez comme moi , si vous n'étiez pas aveugle , nécessairement aveugle. Une seule chose m'inquiète , c'est votre avenir à tous deux : que deviendra-t-elle quand vous ne l'aimerez plus ?

« — Je l'aimerai toujours.

« — Cela se dit ainsi, c'est de règle ; mais enfin l'amour ne vous a pas attendu pour faire un miracle : *Tout passe, tout casse, tout lasse*, comme disaient nos pères.

« — Vous n'admettez pas les exceptions ?

« — Je n'y crois pas ; et vous, vous pensez que votre amour ne peut subir la loi commune ?

« — Je ne m'occupe pas de l'avenir.

« — Je dois m'en occuper pour Ethel : pour elle, pour vous, pour moi. Si j'étais riche, je ne serais pas embarrassée ; mais vous savez que je suis pauvre : avec de l'argent je serais bien sûre de lui trouver un mari plus tard.

« — C'est cela, un Savardy, n'est-ce pas ? Pouvez-vous un instant vous arrêter à une pareille idée?... Ah ! j'aimerais mieux la voir morte !...

« — Vous ne comprenez pas l'amour !... Dût-il cesser un jour, il laisse dans toute âme délicate un souvenir plein de reconnaissance et...

« — Non, vos craintes pour l'avenir d'Ethel, et surtout votre projet de mariage, sont une indignité, une injure que...

« — Allons donc, M. de Montlhéry, vous perdez le sens et nous perdons notre temps !... Ne voyez-vous pas que j'ai voulu me moquer de vous ?... J'étais curieuse de savoir à quel point

L'amour rend égoïste ; il sera toujours temps de penser à la dot d'Ethel... C'est vrai, n'en parlons plus : d'ailleurs qui sait si elle voudra jamais quitter le nom de Macnally ? Peut-être restera-t-elle fille toute sa vie ; se consacrer uniquement à vous, fût-ce en bravant le monde, c'est un beau sort...

« — Pourquoi remuer dans l'avenir la poussière du tombeau ? Avant mon amour pour Ethel, mon cœur était mort ; si cet amour finit, je finirai avec lui.

« — Ethel aussi ne vit que d'amour, n'est-il pas vrai ?

« — Sans doute, si je parvenais à me faire aimer d'elle, ce sentiment deviendrait sa vie.

« — C'est possible : vous êtes deux âmes d'élite, comme on dit aujourd'hui ; une telle union ferait votre bonheur à tous deux, et finirait même par relever lady Ethel dans l'opinion du monde, qui à la longue rend toujours justice aux sentiments vrais et désintéressés.

« — Je connais Ethel ; je lui crois une âme à la hauteur d'un dévouement héroïque : voilà ce que j'ai besoin de me rappeler et de me redire pour m'excuser à mes propres yeux. Ma passion est justifiée, puisqu'Ethel en est digne.

« — Quelle élévation de sentiment vous avez ! combien votre âme est au-dessus des pêtitesses du vulgaire !... Votre manière d'aimer n'appar-

tient qu'aux êtres supérieurs : mais aussi une femme aimée par vous comme vous pouvez aimer, n'a plus rien à demander au Ciel ni au monde.

« — Vous me rendez la vie ! vous êtes une véritable amie... Comptez sur une reconnaissance éternelle. Je vous défendrais contre le monde entier. Ethel aussi vous aime ; elle vous a toujours rendu justice ; elle parle de vous comme j'en parle moi-même ; elle vous regarde comme sa meilleure amie ; mon Dieu, que vous êtes bonne ! Vous êtes bonne comme la Providence : il y a de la grandeur, il y a de la lumière dans votre cœur.

« — Attendez le succès pour me remercier !

« — Je ne doute plus du succès, tout ce que vous entreprenez réussit ; mais ce Savardy, je veux lui apprendre à...

« — Vous ne lui apprendrez rien : depuis quatre heures, il est parti pour l'Italie.

« — Ethel ne l'aimait donc pas ?

« — Elle commençait à l'aimer ; c'est la crainte de se trouver en rivalité avec un homme comme vous, qui l'a décidé à quitter la partie si brusquement.

« — Le lâche !...

« — Ne l'accusez pas ; j'ai du pouvoir sur lui ; il n'a cédé qu'à mes instances. Je craignais une rencontre entre vous et M. Savardy ; ce nouvel

éclat n'eût fait qu'envenimer le mal. Ethel ne pensera pas à lui dès qu'elle ne le verra plus. C'était un pur enfantillage : il est beau, il est fat, il est jeune ; nous avons été inconsiderés... Mais le mal est réparé ; je vous réponds de l'avenir. Laissez-moi quelques jours de réflexion ; et quand mon plan sera bien arrêté, vous verrez si je sais servir mes amis. »

Gaston rentra chez lui, calme et plein d'espérance : le grand art de madame de Villemagne consistait à rendre les gens contents d'eux ; c'est par là surtout qu'elle savait plaire.

## CHAPITRE XXXIX.

Néanmoins, l'explosion de la jalousie de Gaston n'est que retardée par cette conversation. Il a regardé d'abord le départ de M. Savardy comme une preuve de l'innocence d'Ethel ; mais, en réfléchissant plus sérieusement, il voit dans cette fuite soudaine une mesure de prudence qui n'exclut pas l'amour ; au contraire, elle le prouve. « Ils ont craint ma colère, se dit-il ; ils veulent m'apaiser par une absence momentanée ; ils se sont imposé ce sacrifice pour distraire le monde, pour éviter un éclat ; plus tard ils se réuniront. Et j'aurai tout perdu :... tout :... pour un Savardy !... Le poursuivre, me battre



avec lui : qu'y gagnerais-je en ce moment ? Un ridicule de plus ; d'ailleurs, je ne veux ni ne dois m'éloigner d'Ethel. Ethel !... Ah ! ce nom me déchire le cœur ! Sa pureté, sa réserve, servait de masque à son amour pour un autre ! La femme la plus franche n'est vraie qu'aussi longtemps qu'elle n'est point passionnée. Il y a eu des instants où je me suis cru aimé ; mais sa froideur, son silence, m'ont bientôt fait douter de mon bonheur. J'ai souvent senti que j'aurais pu me contenter d'un amour vertueux ; mais il fallait au moins qu'elle m'aimât assez pour me persuader que j'étais aimé. Je n'ai pas même obtenu l'illusion du bonheur. Tant de passion, tant de souffrance, n'auront abouti qu'à être trompé !!..... Elle si sincère, elle a pu s'abaisser à feindre !... comme ils ont dû me trouver ridicule !!... Hier encore je la croyais franche et loyale ; hier pourtant elle me trompait. « Elle est vraie : elle ne m'a jamais dit qu'elle m'aime, » pensais-je. Et cette franchise que je lui attribuais était le comble de l'artifice ! Mais d'où vient ma surprise?... On a vu des choses plus extraordinaires qu'une femme qui ment. Mentir, ce n'est pas seulement dire ce qui n'est pas : c'est tromper. Madame de Villemagne elle-même, malgré sa finesse, a été trompée par eux. L'amour partagé a plus d'esprit que tout le monde, et surtout que la jalousie, s'écrie-t-il en tombant

dans un fauteuil, le front appuyé sur la main, l'âme épuisée d'incertitude!!...

« J'irai chez ma tante, je forcerai la consigne, j'éclaircirai mes doutes!... »

A l'instant il se rend chez madame de Fraises; c'était l'heure où elle recevait. On lui dit qu'elle est souffrante, qu'elle vient de se coucher, et qu'elle a défendu sa porte pour tout le monde. Il insiste, la femme de chambre descend et lui fait la même réponse. Il demande lady Ethel; on ajoute qu'elle ne reçoit pas : il se nomme; elle n'a point fait d'exception. Toutes ces formalités domestiques, toutes ces lois qui font l'existence des personnes riches, révoltent le désespoir amoureux de Gaston... Il conserve à peine assez de force pour mal dissimuler sa rage : « Mais je suis son tuteur ! s'écrie-t-il.

« — Elle a précisément nommé monsieur le comte, en disant qu'il n'était point excepté. »

Il crut frapper du front contre la porte d'un cachot : et c'était la vitre d'un portier sous la voûte d'entrée d'une des plus belles et des plus grandes maisons de Paris.

Il fallut se retirer; le bruit n'aurait fait que nuire; Gaston se résigne à rentrer pour ce jour-là dans sa triste demeure et à ne rien faire. L'inaction est ce qu'il y a de plus difficile dans les chagrins passionnés.

L'unique espoir de Gaston était dans les pro-

messes et dans l'active amitié de madame de Villemagne. Cette femme, qu'il connaissait pourtant très-bien et depuis longtemps, lui parut en ce moment douée d'une foule de qualités, surtout des qualités qui lui manquaient. Les nouveaux mérites de cette personne si fausse, si intrigante, tenaient uniquement à ce qu'il ne pouvait espérer qu'en elle : il avait besoin d'espérer pour vivre. L'espérance est l'imagination du malheur.

Il est impossible de donner une juste idée de l'effet que produisit la double fuite des deux sœurs dans la petite ville de Paris. Ce coup de théâtre inattendu retentit à l'instant d'un bout à l'autre de cet immense atelier de commérages qui, depuis un demi-siècle de confusion, a remplacé la société française.

Dès le lendemain de la retraite de madame de Montlhéry au couvent où elle avait été élevée et de la disparition d'Ethel, les histoires les plus ridicules, les contes les plus romanesques, les interprétations les plus invraisemblables, les plus contradictoires, circulèrent de salon en salon. Malheureusement pour Gaston, l'abandon qui le désespérait portait au rire.

Une file de voitures obstruait la rue du couvent où madame de Montlhéry s'était retirée; elle ne recevait que *ses amies les plus intimes*; mais dans ces entretiens secrets, elle avait soin

de publier tout ce qui pouvait nuire à son mari et à sa sœur.

Elle ne perdit pas un jour pour entamer le procès en séparation de corps et de biens ; dès le lendemain de sa retraite, elle fit assigner M. de Montlhéry devant le juge d'instruction.

A peine le bruit de cette révolution domestique eut-il frappé les oreilles de M. Dorthez, de ce fidèle habitué des soirées de madame de Fraignes, qu'il courut chez elle. C'était le matin ; il fut reçu :

« Vous ne savez pas, madame, ce qui se passe chez votre neveu ? lui dit-il d'un air effaré.

« — Je sais tout, répliqua madame de Fraignes ; mon neveu est abandonné de sa femme qui plaide en séparation.

« — Oui ; mais vous a-t-on dit sur quoi elle se fonde pour obtenir gain de cause ?

« — Sur quoi donc ?

« — Sur le scandale des relations de M. de Montlhéry avec lady Ethel, sa belle-sœur, qu'il a logée d'autorité dans sa propre maison malgré les réclamations réitérées de madame de Montlhéry ; sur les violences qu'il paraît avoir exercées contre sa femme pour l'obliger à souffrir la présence de lady Ethel sous le toit conjugal ; enfin sur l'intention expresse qu'il aurait manifestée de dépouiller sa femme dans l'espoir de réparer les pertes de fortune éprouvées par

sa belle-sœur. Les domestiques seront appelés en témoignage dans ce scandaleux procès. On dit que M. de Montlhéry repousse de tout son pouvoir la demande en séparation, et que, s'arrêtant à des projets plus sérieux, il veut faire déclarer son mariage nul, comme n'ayant jamais été consommé, ce qui lui rendrait la liberté de se remarier. Tout cela n'est pas beau : Paris s'émeut au seul espoir d'assister aux débats d'un procès si nouveau et si scandaleux.

« — Voilà bien les sots propos du monde ; dans tout ce que vous venez de me raconter, mon cher Dorthez, il y a un peu de vérité mêlée à beaucoup de mensonges : mon neveu n'a nullement l'intention qu'on lui prête, il sait trop que son mariage est indissoluble ; il se défendra comme il le doit pour sauver l'honneur de sa belle-sœur, qui est un ange ; mais s'il gagne son procès, il se séparera de fait d'une femme qui ne mérite pas les procédés qu'il a toujours eus pour elle. C'est à quoi se réduiront les scènes auxquelles Paris prend d'avance un intérêt bien peu motivé assurément.

« — Vous ignorez jusqu'où va la calomnie ; on vous mêle à toute cette affaire.

« — Comment cela?... moi?...

« — Vous, la pureté même, vous, dont la considération est fondée sur toute une vie irréprochable, vous passez pour avoir favorisé

la coupable passion de M. de Montlhéry pour lady Ethel ; on a été jusqu'à dire que vous protégiez cette jeune personne, malgré le scandale qu'elle cause.

« — En cela on a dit vrai, mon cher ami ; mais le scandale est ici le tort du monde, et non celui d'une jeune fille sans expérience, pure comme l'enfant qui vient de naître, d'une personne dont on se plaît à dénaturer les intentions et les démarches les plus innocentes, parce qu'elles manquent de la prudence que donne l'éducation du monde. A quoi me servirait l'autorité que peut encore m'assurer une réputation intacte dans une société aussi désorganisée que la nôtre, si ce n'était à protéger la faiblesse calomniée, à tendre la main à la vertu méconnue ? Je suis récompensée de tous mes sacrifices, puisqu'à la fin de ma vie j'en puis retirer un tel fruit.

« — Quel fruit?...

« — Comptez-vous pour rien le bonheur, la gloire de sauver une personne aussi pure que je l'étais à son âge, et plus vertueuse que je ne le suis au mien ?

« — On vous abuse !

« — Sans moi, lady Ethel serait perdue, et, assurément, elle ne mérite pas un pareil sort.

« — Perdue !... Il n'y a de perdues dans le monde que les femmes qui ont plus de pudeur

que de vertu... Celle-ci n'en est pas là ; jamais audace ne fut égale à la sienne : elle se moque du qu'en dira-t-on, et, quelque acharné que le monde puisse être à la punir, elle ira tête levée partout.

« — Vous me prouvez, par votre injustice, le besoin qu'elle a de moi ; que deviendrait la pauvre enfant si, me renfermant dans mon égoïste rigidité, je l'abandonnais aux outrages des gens qui la jugent comme vous la jugez ? Vous finiriez par en faire ce que vous croyez qu'elle est.

« — Donnez-lui des conseils tant qu'il vous plaira ; mais vous compromettre aux yeux des gens scrupuleux, sacrifier le repos de votre vieillesse, unique récompense d'une noble vie, pour protéger les extravagances d'une enfant qui en est à son début, et qui me paraît décidée à suivre la carrière jusqu'au bout, pardonnez-moi ma franchise, madame, mais c'est tout simplement de la folie !

« — Hé bien ! mon cher Dorthez, il faut payer son tribut à l'humanité : je n'ai fait aucune folie pour moi-même dans ma jeunesse ; à près de quatre-vingts ans, j'en vais faire une pour une autre.

« — Ainsi, je vois qu'on ne m'avait pas trompé ; vous accordez un asile à lady Ethel?...

« — C'est vrai ; je ne cache pas l'intérêt

qu'elle m'inspire, et j'allais vous dire qu'elle était logée chez moi.

« — Vous ne recevez donc plus M. de Montlhéry ?

« — Tant qu'Ethel sera dans ma maison, ma porte est fermée à mon neveu. Je viens de lui écrire pour lui expliquer la cause de ma résolution à cet égard.

« — Tant de troubles, tant d'agitations, et pour qui?... pour une étrangère... Il y a de quoi vous faire du mal ; habituée comme vous l'êtes à une vie calme, uniforme, vous risquez votre santé.

« — Je ne me suis jamais mieux portée.

« — L'ingratitude vous fera du bien, n'est-ce pas ?

« — Je déteste la reconnaissance ; c'est une vertu à charge à deux personnes, à celle qui l'exerce et à celle qui l'inspire : le bienfaiteur et l'obligé la maudissent également. Les reconnaissants vous détestent ; au moins les ingrats vous oublient : cela vaut mieux...

« — Vous n'avez pas vu qu'en renonçant à la société de votre neveu, vous portiez, par cette exclusion même, un coup mortel à la réputation de votre protégée ; c'est donner raison aux méchants.

« — Quelle subtilité est la vôtre ! Vous exagérez par esprit de contradiction : respecter les



convenances du monde, ce n'est pas confirmer ses propos calomnieux.

« — S'il ne s'était rien passé de blâmable entre M. de Monthéry et sa belle-sœur, vous ne vous conduiriez pourtant pas de la sorte.

« — Je ne crois pas, je vous le répète, aux calomnies qu'on répand; mais je ne puis les ignorer; cette connaissance suffit pour expliquer ma prudence aux yeux des gens de bonne foi.

« — Il y en a tant!

« — Je ne m'occupe point des autres; d'ailleurs j'ai prévu vos objections, et j'obvie à tout en partant demain pour la campagne.

« — Qu'entends-je?

« — Oui, je vais m'établir à Ivree.

« — Quitter Paris, dans cette saison... mais c'est de la démence!

« — C'est du dévouement.

« — N'est-ce pas synonyme, à votre âge?...

« — Il n'y a pas d'âge pour faire le bien, mon cher Dorthez; la force ne vaudrait pas ce qu'elle nous coûte, si on ne l'employait à secourir la faiblesse.

« — Dans la vieillesse, on peut et l'on doit ne penser qu'à soi.

« — Si je vous écoutais, vous me rendriez honteuse de vivre..... Apparemment que je tombe en enfance, car Ethel et moi nous sommes à l'unisson: je sens comme elle, je pense comme

elle, quand je l'écoute. Quelle âme! quel instinct de pureté! que de courage! que de douleur! que de sensibilité ignorée d'elle-même! quelle loyauté cachée!... Les autres mettent la loyauté en dehors, celle-ci la garde au dedans; une telle âme est le miroir du ciel: c'est le trésor de Dieu. Et quelle éloquence naturelle! elle exprime toujours plus qu'elle ne définit; enfin, si vous la connaissiez comme moi, vous en auriez la tête tournée.

« — Très-bien, voilà M. de Montlhéry justifié par vous.

« — Certes il n'est pas coupable. Il ne peut s'empêcher d'adorer la créature la plus ravissante qui soit sortie des mains de Dieu; cet amour est naturel; mais ce qui est beau, c'est qu'il a respecté l'ange qu'il adore.

« — En ce cas-là, tout est pour le mieux... aux yeux de ceux qui se moquent du monde et de ses jugements; mais je pense qu'avec la piété qui vous distingue, vous n'êtes pas de ces gens-là.

« — Je crains ce qui produit du scandale; mais je plains les personnes qui ne peuvent éviter d'en donner, et je comprends qu'il y a telle position où braver l'apparence du mal est la moindre des fautes qu'on puisse commettre.

« — C'est un cas de conscience à soumettre à l'abbé.

« — L'abbé pense là-dessus comme moi.

« — Très-bien, vous êtes d'accord avec lui pour le fond ; mais quitter vos amis, changer vos habitudes ?

« — Avec du cœur, il n'y a pas d'habitudes, il n'y a que des affections ; aujourd'hui mon affection pour Ethel domine tout. Quant aux amis... ce n'est pas à vous que je dirai qu'il n'y a pas d'amis ; mais ceux qui sont dignes de ce nom me comprendront, m'imiteront et me suivront dans ma retraite, s'ils le peuvent.

« — Oui, n'est-ce pas ? pour y voir une enfant prendre leur place dans votre cœur !

« — Vous jaloux d'Ethel !... Ah ! mon cher Dorthez, voilà bien l'amitié des hommes ! L'égoïsme à deux est la plus grande preuve d'affection qu'ils sachent donner ; pauvres hommes !...

« — Les femmes, les femmes !... avec elles on n'est donc jamais à l'abri d'un retour d'héroïsme ; car vous devez savoir que c'est héroïque ce que vous faites là, madame.

« — Héroïque à peu de frais, mon ami. Au moins vous m'apprenez mon mérite ; merci, car je ne me doutais guère du prix de ce que j'allais faire. Mon héroïsme est comme la prose de M. Jourdain.

« — A votre âge ! s'éloigner de Paris, braver la mauvaise saison, quitter son cercle au moment où il est le plus animé, son médecin à

l'époque de l'année où l'on en a le plus besoin , car vous êtes toujours indisposée vers la fin de l'hiver : non , c'est une abnégation de soi-même qu'on ne peut assez admirer, vous dis-je!

« — Nous sommes au mois de mars, j'avance mon départ de six semaines, voilà tout, et je vais à quatre lieues de Paris; y a-t-il là de quoi s'émerveiller?

« — Oui, madame, dans votre position cet effort est immense. Accomplir un tel sacrifice avec tant de simplicité, c'est ajouter à une action sublime tout le prix de la modestie.

« — Voilà la première fois depuis bien longtemps que je vous prends à l'exagération, mon cher Dorthez.

« — Je n'exagère jamais;... mais... adieu; je vous quitte, car je ne puis vous parler que les larmes aux yeux; vous m'avez désarmé; j'arrivais furieux, je sors vaincu; vous êtes douée de la plus haute raison que j'aie jamais rencontrée.

« — Vous me faites là un grand compliment, car la haute raison, c'est le jugement éclairé par le cœur.

« — C'est bien comme cela que je l'entends : quel noble cœur est le vôtre!

« — Vous partez demain avec nous pour Ivrée, n'est-ce pas? Le curé fera votre tric-trac; vous aurez vos livres, votre paravent,

votre grand feu de hêtre , et notre enfant vous amusera.

« — Et vous , vous comptez-vous pour rien ?

« — Je m'en rapporte à votre amitié pour suppléer à ce que ma modestie me force de taire.

« — Je viendrai.

« — Vous serez indulgent pour Ethel ?

« — Il faut qu'elle soit digne de vous puisque vous l'aimez tant ; je viendrai , vous dis-je !...

« — Vous voyez que mon affection est bonne à quelque chose , puisqu'elle lui a déjà valu la promesse de la vôtre. »

Le jour suivant , madame de Fraisnes , Ethel , l'abbé Dumont et M. Dorthiez avaient quitté Paris.

Nouveau mécompte pour Gaston ; le silence d'Ethel , et une lettre d'explication de sa tante , le remplirent de ressentiment et de soupçons.

---

## CHAPITRE XL.

Quelques jours après le départ de madame de Fraignes, un matin, la duchesse de Verneuil se trouvait chez madame de Villemagne, avec le colonel Lyndsay, nouvellement arrivé de Londres, et le jeune marquis de Broadlands, toujours amoureux d'Ethel, car l'amour, dans les cœurs purs, est au-dessus du soupçon.

À peine arrivé à Paris, le colonel s'était réconcilié avec madame de Montlhéry. La lettre surprise par Gaston avait longtemps excité le ressentiment de la dame; mais le colonel, justifié sur ce point, retrouva toute la faveur de son ancienne amie. On ne parlait que de ce qui

s'était passé à l'hôtel de Montlhéry, et de l'isolement subit où se trouvait Gaston.

« Voilà le harem vide et le sultan sans femmes, disait la duchesse, piquée de n'avoir pu retrouver tout son empire sur un ancien adorateur.

« — L'hôtel de Montlhéry est un peu trop grand pour y vivre en garçon, dit le colonel.

« — Aussi n'y vit-il guère, repartit madame de Villemagne; ce pauvre insensé passe son temps dans les bois d'Ivrée, où il fait une garde aussi sévère qu'infructueuse autour du château enchanté.

« — Comment tirera-t-il de là l'objet de ses amours ?

« — Je l'ignore, et ne veux plus entendre parler d'un sentiment qui ne peut amener que des malheurs, dit madame de Villemagne d'un ton d'insouciance.

« — Je vous défie d'entendre parler d'autre chose à Paris, dit le jeune marquis de Broadlands.

« — Vous avez raison, reprit la duchesse, c'est ennuyeux; cependant, les contes auxquels ce scandale a donné lieu sont quelquefois plaisants; voulez-vous que je vous en dise un ?

« — Oui, vous contez si bien. » Ce fut le cri de tout le monde à la fois.

« Ce n'est qu'un mot, repartit la duchesse, mais il est drôle.

« — Dites donc, dites...

«—L'autre jour, j'étais allée faire une visite au fond du Marais, chez la vieille marquise de \*\*\* : l'histoire de lady Ethel n'était pas encore arrivée dans ce pays-là ; je ne voulais pas la raconter devant le vieux comte et la vieille comtesse d'Esguillère, les derniers représentants de l'ancien régime, qui se trouvaient dans le salon ; mais quelqu'un entre et dit : « Vous ne savez pas le bruit qui court dans Paris ? Une fille de qualité, lady Ethel Macnally, la propre sœur de la comtesse de Montlhéry, vient d'être enlevée par un peintre, par M. Savardy. »

« Telle est la tournure qu'avait prise l'histoire dans cette partie de Paris.

« Enlevée ! s'écrie la marquise en se levant sur son fauteuil, enlevée !....

« — Enlevée ! répète la vieille comtesse d'Esguillère d'un air étonné, enlevée par un peintre?... mais vous n'y pensez pas ;... enlevée !... et pourquoi faire ?...

« — Parbleu ! madame d'Esguillère, s'écrie le comte, la question est un peu trop naïve pour une épouse qui vient de célébrer la cinquantaine il y a quinze jours ; et si ma réputation n'était établie depuis longtemps, votre simplicité me déshonorerait.



« — Vous disiez que c'était un peintre, M. d'Esquillère.

« — Hé bien ! un peintre est un homme, surtout ce peintre-là, si j'en crois ce que j'entends dire aux jeunes gens de l'autre quartier. »

« Vous jugez de l'envie de rire que nous donna ce colloque conjugal, cette scène de proverbe jouée par les deux plus anciens époux de Paris. La gaité patriarcale se prolongeant, et les plaisanteries de ces vieilles gens devenant de plus en plus grivoises, je jugeai à propos d'abrégier ma visite sans avoir rectifié les faits sur lesquels la conversation venait de s'établir. J'ai laissé chez la marquise de \*\*\* lady Ethel enlevée par M. Savardy ; je vous jure qu'il me serait impossible de vous répéter, même en tête-à-tête, tout ce que disaient en plein cercle les vieilles dévotes du Marais.

« — C'est étonnant comme le ton a changé !... Vous êtes devenues si prudes, mesdames, que vous ne pouvez plus causer avec vos grand-mères, dit le colonel Lyndsay.

« — Prude n'est pas le mot, reprit madame de Villemagne ; les mœurs du grand monde se sont épurées.

« — Peut-être ; peut-être aussi le courage manque-t-il pour ôter le masque : autrefois les gens de la cour, assurés de tous leurs privilèges, ne se cachaient de rien ; à présent ils

sont devenus prudents comme des bourgeois. »

En cet instant on apporte deux lettres à madame de Villemagne. Elle regarde l'adresse et les pose sur sa table sans les ouvrir.

« Lisez donc , dit la duchesse.

« — Pardon , madame , ce n'est nullement pressé , reprit madame de Villemagne.

« — Puisque vous me faites des compliments , je m'en vais , reprit la duchesse en se levant.

« — Non , non , je lirai mes lettres , si c'est un moyen de vous retenir.

« — Merci , ma chère madame de Villemagne , je parlais sans cela ; bonjour , n'oubliez pas de m'instruire de tout ce que vous apprendrez sur la colonie d'Ivrée. »

Le marquis de Broadlands sortit avec la duchesse , et le colonel s'apprêtait à la suivre ; mais madame de Villemagne le retint en lui disant :

« J'ai besoin de vous , colonel. »

Il rentra et se rassit près d'elle.

« Les deux lettres que je viens de recevoir , continua-t-elle , sont écrites d'Ivrée. Elles doivent vous intéresser.

« — Sans doute. »

Madame de Villemagne les décachète.

« Encore un moment , interrompt le colonel ; je veux vous raconter ma réconciliation avec madame de Montlhéry. J'ai été un soir la voir

dans sa retraite pieuse ; et là... nous nous sommes expliqués...

« — Ah ! de grâce , épargnez-moi les *explications* de madame de Montlhéry.

« — Non , ce n'est pas ce que vous pensez ; elle était fâchée contre moi , parce qu'elle croyait que je gardais une de ses lettres que j'avais perdue ; mais elle a découvert depuis que cette lettre était tombée dans les mains de son mari , et la preuve de mon innocence l'a rendue plus tendre que jamais.

« — C'est bon , c'est bon... laissez-moi lire. » Elle lit , puis prenant un ton sérieux : « Le terme fatal de votre pari approche , dit-elle , et vous risquez fort de le perdre.

« — Je le sais bien ; il y a longtemps que j'ai fait mon deuil de mes cent vingt mille francs.

« — Riche et généreux comme vous l'êtes , je ne m'étonne pas de votre résignation... mais l'amour-propre...

« — Ah ! il est piqué jusqu'au vif , j'en conviens ! l'imbécile de Gaston !...

« — Ce n'est pas tout. Vous ne voudriez pas laisser votre ami épouser une personne perdue de réputation , sans fortune , sans appui ?

« — Le marquis de Broadlands épouser lady Ethel ! Je serais au désespoir de lui voir faire une semblable folie , d'autant que j'ai toujours détesté l'idole qu'il s'est créée : cette sauvage

Irlandaise lui a tourné la tête, parce qu'il n'est jamais sorti de Londres ni de Paris, où toutes les femmes se ressemblent trop pour intéresser un homme d'un caractère romanesque ; il en a trouvé une plus rusée que les autres, et il l'a prise pour une merveille : voilà l'explication de son amour.

« — Hé bien ! nous n'avons pas de temps à perdre pour empêcher ce mariage ; lisez. »

Elle lui donne la lettre suivante.

*La comtesse de Fraisnes à madame de Villémagne.*

« C'est en toute confiance, madame, que j'ai recours à vous pour m'aider à faire le bien que je désire. Mon âge et la retraite où je vis habituellement ne m'ont pas empêchée de me trouver chargée, par des circonstances fortuites, du sort d'une jeune personne qui mérite à tous égards mon intérêt le plus tendre, et qui, je le sais, a déjà obtenu le vôtre.

« J'apprends que le jeune marquis de Broadlands vient d'arriver à Paris ; je connais aussi les sentiments qu'il conserve pour la personne dont la destinée nous occupe ; j'entrevois donc un moyen facile de sortir d'inquiétude : s'il a l'âme aussi noble que sa réputation me le fait espérer, c'est le moment de prouver son amour

par des effets plus que par des paroles. N'ayant jamais eu aucune relation directe avec lui, je ne puis m'adresser qu'à vous, madame, pour l'engager à venir chez moi. Il est de vos amis, m'a-t-on dit; je ne crois pas trop présumer de votre pouvoir ni de votre bonté en vous priant de me l'amener un jour à Ivry, où je serais charmée de vous recevoir tous les deux. Je suis persuadée que tout obstacle s'aplanirait si les deux jeunes gens étaient un moment en présence : c'est l'instinct du cœur qui arrange les destinées mieux que tous les calculs de l'esprit.

« J'attends votre réponse avec l'impatience d'une jeune personne, et vous prie de me croire, madame, avec une parfaite considération, votre très-humble et très-obéissante servante,

« MONTLHÉRY DE FRAISNES. »

« Hé bien ! mon cher colonel, que pensez-vous de cette lettre ?

« — Je dis qu'il faut empêcher l'entrevue à tout prix.

« — Voulez-vous me charger de mettre ordre à cette affaire ?

« — C'est le seul moyen de réussir.

« — Vous croyez ? Hé bien, que me donnez-vous pour ma peine ?

« — Je vous donnerai le prix de mon pari , si vous me le faites gagner.

« — Ne plaisantons pas ; je pourrais vous prendre au mot.

« — Soit , c'est tout ce que je désire. Je suis riche , et bien plus orgueilleux qu'avare.

« — Vrai?... Hé bien!... nous verrons ; au fond, vous ne risquez pas grand'chose, puisque vous ne comptiez plus sur ces cent vingt mille francs. Ce sont cent vingt mille francs , n'est-il pas vrai ?

« — Oui , cent vingt mille francs. »

Elle réfléchit.

« C'est vous que je veux mener chez madame de Fraïnes à la place du marquis.

« — Pourquoi faire ?

« — J'ai besoin de vous , afin de décider Ethel à sortir de cette maison.

« — Moi , qu'elle déteste , quel pouvoir voulez-vous que j'aie sur lady Ethel ?

« — Vous seul vous êtes capable de déterminer Ethel à revenir à Paris.

« — A quoi vous servira sa sortie de chez madame de Fraïnes ?

« — A gagner vos cent vingt mille francs qui seront les miens , vous dis-je , si nous parvenons à la rapprocher de Gaston un seul jour.

« — N'ont-ils point passé assez de temps ensemble ? à quoi cela les a-t-il menés ?

« — Les circonstances sont bien changées. Nous ferons jouer un ressort puissant sur son imagination, celui de la superstition. J'ai besoin de vous, enfin : ce mot doit vous suffire. Si nous parvenons à la faire enlever par Montlhéry, sans nous compromettre aux yeux de madame de Fraisnes, c'est tout ce qu'il nous faut, n'est-il pas vrai?... Mon plan est arrêté... pas d'objection... Vous suivrez mes instructions de point en point; mais je n'ai pas le temps de vous les donner aujourd'hui; lisez cette autre lettre. »

*Gaston de Montlhéry à madame de Villemagne.*

« Le marquis de Broadlands est à Paris avec le colonel Lyndsay : nouveau sujet de crainte; leur arrivée me remplit de jalousie ; ma tête se perd. J'exerce ici à force d'argent et de séduction une police des plus secrètes et des plus vigilantes : c'est par une lettre interceptée que j'ai appris la nouvelle qui me bouleverse. Le prétendant de lady Ethel ne peut aujourd'hui se rapprocher d'elle sans intention : il est capable de la croire aussi pure qu'elle l'est; j'ai tout à redouter.

« J'attends de jour en jour l'effet de vos promesses : vous me laissez ici me consumer en inutiles efforts. Ah ! si vous trompiez encore mon espoir... tremblez!... J'erre dans les bois une

partie de la nuit ; le jour, pour éviter les soupçons du bon paysan chez lequel je me suis établi, je fais semblant d'arpenter le pays ; je me donne pour un employé aux travaux préparatoires du chemin de fer : ce pouvoir inconnu qui s'avance à travers les campagnes sans qu'on sache où il peut aller, frappe ici toutes les imaginations, et m'assure respect et liberté pour le peu de temps que j'aurai à y demeurer. Mes mesures sont prises ; si d'ici à quatre jours... à quatre jours, entendez-vous bien ? vous ne m'écrivez pas, je me déguise en brigand ; je me fais accompagner de quelques hommes sûrs ; je tente l'assaut ; j'escalade le mur de la terrasse ; j'entre par une porte basse, mal fermée ;... le désordre, la nuit, la peur, favoriseront l'enlèvement : une voiture m'attendra sur la grande route, et je partirai pour la Roche-sur-Yon, en Sologne. Là, je redeviendrai le maître enfin, et je vous jure que je ne serai plus aussi sot qu'autrefois. Faut-il que je me sois créé tant d'obstacles par ma propre faute, par mon imprévoyance ! C'est l'apathie de l'amour qui a fait tout le mal ; on espère, parce qu'on n'est jamais tout à fait malheureux en présence de ce qu'on aime ; on espère, et l'on perd le temps d'agir. Les yeux endorment le cœur. Je croyais qu'elle m'aimait, cette confiance me suffisait : je vous le répète, un aveu m'aurait désarmé ;



mais elle ne m'a jamais aimé, et elle n'a jamais daigné feindre!... la mesure de ma résignation est comblée... il ne me reste qu'à me venger!...

« Quand je pense que sans moi elle n'aurait jamais connu madame de Fraisnes ; qu'elle n'aurait point trouvé d'asile convenable ; qu'elle ne se serait pas retirée à la campagne , et que je n'en serais pas réduit à errer comme un malfaiteur autour de sa retraite , à surveiller sans fruit toutes ses démarches, je me révolte contre mon aveuglement ! L'amour comme je l'éprouve est de la folie , de la stupidité.

« Pensez-y sérieusement , je ne vous accorde que quatre jours pour prévenir une catastrophe, et préserver ma bonne tante d'une frayeur qui peut lui devenir funeste à son âge. Le temps des considérations est passé pour moi ; je souffre trop pour ménager personne : Dieu merci !... Et puisque je n'ai plus ma tête, bientôt je jouirai du droit de la brute, du droit de ne penser qu'à moi ;... je serai tout à fait libre, libre comme un fou. La prudence, la patience, m'ont si mal réussi jusqu'à ce jour, que je veux essayer de la témérité. J'obéis à ma destinée : voilà tout. Pourtant je tiendrai ma parole ; je vous le répète, si d'ici à quatre jours vous me trouvez un moyen moins hasardeux , je ne demande pas mieux que de le prendre ;

ma confiance en vous me dispense des phrases.

« Répondez poste restante à Ivree, à M. André, employé aux travaux d'arpentage pour le chemin de fer.

« GASTON. »

« Que dites-vous de celle-ci? reprit madame de Villemagne.

« — Pauvre insensé! mais c'est de l'amour. Je voudrais pouvoir être malheureux comme cela; ce que je vois de pis en tout ceci, c'est que ce billet prouve clair comme le jour que j'ai perdu mon pari... M. de Montlhéry avoue lui-même qu'il n'a rien obtenu. »

En entendant cette remarque, madame de Villemagne jeta le billet de Gaston au feu.

« Voilà votre pari gagné.

« — Vous vous flattez.

« — Si vous m'écoutez, si vous m'obéissez, vous avez gagné, vous dis-je.

« — Quelle femme êtes-vous donc?

« — Ne voyez-vous pas que ce serait un crime que de laisser ce fou de neveu tuer sa vertueuse tante? On peut mourir de peur à cet âge-là;... mais quels sont les termes du pari?

« — Je vous l'ai dit bien des fois : « *D'ici à un an, lady Ethel sera la maîtresse avouée, la maîtresse en titre, la maîtresse publique enfin de M. de Montlhéry, son beau-frère.* »

« — Vous ne vous êtes point expliqué sur la manière d'arriver à ce but ?

« — Non ! et vous, qu'avez-vous promis à M. de Montlhéry ?

« — Je l'ai vu si malheureux , qu'il m'a touchée : pour le calmer , je lui ai promis... de le servir..... mais je n'étais pas décidée à tenir ma parole.

« — Vous l'êtes maintenant ?

« — Mais c'est jouer gros jeu.

« — Vous me l'avez promis.

« — Hé bien !... oui, je tiendrai ma promesse... si vous tenez la vôtre.

« — Comptez sur moi ; et rappelez-vous que je me regarde comme engagé d'honneur, si je gagne mon pari, à vous donner les cent vingt mille francs qui me seront payés par le marquis...

« — Il me vient une idée singulière, ajouta madame de Villemagne en riant.... C'est une scène de roman..... Vous qui savez tout, colonel, dites-moi s'il y eut jamais une femme... je ne sais comment dire cela..... enfin une femme... perdue malgré elle.

« — Pas tout à fait.

« — Répondez-moi sérieusement.

« — C'est rare, mais cela peut arriver.

« — Si cette rareté se réalisait pour nous ;

s'il lui faisait violence, en un mot, cette circonstance vous empêcherait-elle de gagner le pari?

« — Non, pourvu que lady Ethel devînt ensuite sa maîtresse.... publiquement;.... mais il a trop d'honneur pour s'oublier jusquelà...

« — Ce n'est pas la question; la passion exaspérée à ce point rend un homme capable de tout, même un homme d'honneur. Ne voyez-vous pas qu'il est tout à fait insensé? D'ailleurs c'est son affaire; la nôtre est d'éviter le pillage du château d'Ivrée, peut-être la mort de la respectable châtelaine. Or, si je ne me trompe, j'ai trouvé le moyen de tout concilier : éviter le mal, c'est faire le bien; nous ferons le bien, et de plus nous nous amuserons parfaitement. L'essentiel est d'entretenir sa rage; et pour l'exaspérer, il faut qu'il reste persuadé qu'Ethel ne l'a jamais aimé, qu'elle en aime un autre.

« — A quoi bon lui laisser cette erreur?

« — Je m'expliquerai plus tard; la fierté de la petite personne nous servira; elle entretiendra la jalousie de Gaston...

« — Je ne vous comprends pas.

« — Je me comprends, cela suffit pour le moment : vous me comprendrez, vous, quand il sera temps de vous apprendre votre rôle; maintenant, laissez-moi répondre à ces deux lettres...

Donnez des ordres chez vous pour que je sache où vous trouver à toute heure du jour et même de la nuit. Adieu, colonel.

« — Vous êtes une femme incomparable ; quel talent !

« — Je rends la vie amusante, voilà tout.

« — Adieu donc.

« — Colonel, encore un mot : quel jour arrive le terme fatal de votre pari ?

« — J'aurai perdu dans trois semaines, si vous ne réussissez pas.

« — Et si je réussis ? vous aurez gagné... dans quinze jours..... Allez, je réponds du succès.

« — Moi, j'ai beau vous connaître, je doute.

« — C'est que vous me connaissez mal.

« — Nous verrons ; à demain à trois heures, si vous ne me faites rien dire d'ici là !...

« — Colonel, rappelez-vous bien la preuve d'amitié que je vous donne : j'hésitais à prendre tant de peine pour Gaston ; vous seul m'avez décidée. Comptez sur mon entier dévouement et sur ma parole d'honneur. »

---

## CHAPITRE XLI.

*Réponse de madame de Villemagne à madame  
la comtesse de Fraisnes.*

Paris, ce...

« Permettez-moi, madame, de commencer par vous remercier d'une marque de confiance dont je sens tout le prix ; c'est vous dire que je m'en crois digne. La reconnaissance est un besoin du cœur ; et, comme je ne vis que par le cœur, je veux que vous sachiez avant tout à quel point votre démarche m'a touchée.

« Je donnerais beaucoup pour pouvoir vous

répondre que votre désir est accompli ; je puis au moins vous assurer que je le partage , et que je ne négligerai aucun soin pour atteindre le but auquel vous aspirez avec un intérêt si touchant. Malheureusement , on vous a induite en erreur ; depuis très-longtemps je n'ai aucun rapport avec le jeune marquis de Broadlands ; mon âge et le sérieux de mes habitudes me rendent étrangère aux jeunes élégants du jour ; mais je conserve d'anciennes relations avec un de ses amis et des vôtres , le colonel Lyndsay , qui est revenu depuis peu de temps à Paris. Je vais tâcher de le voir , et si vous me le permettez , je l'arracherai au tourbillon dans lequel il vit , pour vous l'amener un jour à Ivrée. Il serait un meilleur commissionnaire que moi auprès de son jeune ami , et vous pouvez en toute sûreté le charger d'une négociation délicate. La dernière fois qu'il m'a écrit , il m'a demandé si vous vous souveniez encore de lui , et si je croyais qu'il pourrait se présenter chez vous quand il reviendrait à Paris ; enfin il désirait savoir si vous lui permettriez de venir vous offrir ses hommages , même à Ivrée. Je n'ai pu prendre sur moi de répondre à toutes ces questions ; mais à présent qu'il est à Paris , j'allais vous écrire afin de vous les soumettre.

« J'attends vos ordres , madame , pour vous

l'amener à Ivrée et convenir avec vous et avec lui de tout ce que vous jugerez à propos de faire dans l'intérêt de votre jeune amie, pour laquelle je n'ai cessé de professer un attachement justifié par la protection que vous voulez bien lui accorder.

« Agréez, madame, l'assurance des sentiments de haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très-obéissante servante,

« Dorothee de VILLEMAGNE.

« Paris, ce lundi...

« J'envoie cette lettre par un exprès, afin de ne pas vous exposer à perdre un temps précieux<sup>1</sup>. Néanmoins je dois vous dire que si vous avez la bonté de nous fixer un jour, je ne puis être libre avant jeudi. »

*Réponse de madame de Villemagne à M. André, employé aux travaux du chemin de fer. (Elle fut envoyée sous enveloppe, de manière que l'adresse ne tenait pas au texte.)*

« En recevant ce billet, vous viendrez me voir sans tarder; j'ai à vous parler.

« Vous êtes fou : vous achèverez de vous

<sup>1</sup> Elle craignait que Gaston n'interceptât une lettre adressée à sa tante par la poste.



perdre, si vous restez un jour de plus où vous êtes ; ne vaudrait-il pas mieux vous résigner ? Réfléchissez bien à ce que vous voulez entreprendre, et voyez si le succès vous paraît mériter ce qu'il vous coûtera : revenez, il faut avant tout que nous causions ensemble, on ne s'entend pas par écrit.

« Gardez-vous d'être reconnu de personne dans le pays où vous êtes : je crains vos imprudences, et je vous attends avec l'impatience d'une amie à l'épreuve de tout. Je vous envoie ce billet par la poste à l'adresse que vous m'avez donnée. Songez que votre présence ici est indispensable. Je croirai vous avoir sauvé d'un abîme si je parviens à vous tirer du périlleux séjour où vous êtes. Rappelez-vous que jamais vous ne vous êtes repenti d'avoir suivi mes avis. »

La réponse à ces lettres fut une invitation de madame de Fraisnes à dîner pour madame de Villemagne et le colonel Lyndsay, et le retour précipité de Gaston à Paris. Nous ne croyons pas nécessaire de rapporter ici en détail l'entretien qu'il eut avec madame de Villemagne ; nous nous bornerons à en faire un résumé très-succinct.

Madame de Villemagne avait réfléchi, disait-elle ; elle craignait les conséquences d'une démarche qui finirait par être connue, et que

Gaston lui-même lui reprocherait un jour.

Gaston protesta de sa discrétion, de sa persévérance : il ne respirait que la vengeance. Enfin, il fit tant, qu'il triompha encore une fois de tous les scrupules de *la bonne* madame de Villemagne : avec la justesse de son excellent esprit, elle reconnut, comme il le reconnaissait lui-même, qu'il n'avait plus aucune mesure à garder ; elle avoua qu'au point où en étaient les choses, Ethel ne pouvait être heureuse qu'avec lui ; que désormais, plus elle ferait de sacrifices au monde, plus elle se sentirait à plaindre ; en un mot, elle convint qu'il fallait la tirer du château d'Ivrée, mais sans se compromettre, surtout sans scandale public, sans enlèvement. Madame de Villemagne se faisait fort d'amener Ethel à quitter Ivree volontairement pour se rendre la nuit dans une maison très-sombre, très-solitaire, située dans la partie la plus retirée et la plus inconnue de Paris, au fond du faubourg Saint-Marceau ; c'est là que Gaston l'attendrait : et... une fois passé le seuil de cette maison, Ethel ne s'appartiendrait plus, elle serait à Gaston. Ethel et lui ne sortiraient de ce lieu qu'au choix de Gaston, soit pour rentrer ensemble dans l'hôtel de Montlhéry, soit pour fuir à la Roche-sur-Yon en poste dans une voiture bien fermée.

Gaston, calmé par cet espoir, laissa *son habile*

*amie* préparer les ressorts simples et puissants de l'intrigue qu'elle s'était chargée de conduire.

Mais rien ne se fait en ce genre sans argent. La noblesse de sentiments de madame de Villeneuve est bien connue; malheureusement on connaît aussi sa pauvreté : rentré chez lui, Gaston lui envoie vingt mille francs pour subvenir aux frais de la guerre, dont l'argent est le nerf, selon le mot du grand Montesquieu.

Il serait assez difficile de bien discerner tous les motifs qui déterminèrent cette femme adroite à se mêler activement d'une affaire si délicate, c'est-à-dire si peu délicate, et dès lors si dangereuse. Le principal, après l'intérêt, c'est l'instinct de la méchanceté; j'entrevois encore là-dessous une vengeance de subalterne; il y a de tout : jalousie de femme, malignité de vieille femme, calcul de parvenue qui, par des services extraordinaires, espère se ménager des amis à toute épreuve; bassesse portée jusqu'à l'audace, mais aussi amour de l'intrigue, amour si prononcé, qu'au besoin il serait désintéressé, quoique l'appât de la récompense ne laisse point que de l'exciter vivement; talent inné pour la ruse; penchant à la feinte, involontaire comme une passion; génie de l'adresse en action; cruauté naturelle qui éclate à la fin d'une vie toute emmiellée de fausses vertus plus honteuses devant Dieu que des faiblesses : voilà ce que nous

croyons démêler dans les obscurités de l'âme de cette personne artificieuse malgré elle, comme d'autres sont nées franches, et qui croirait manquer à une loi de la nature si elle cessait un jour de se mêler de ce qui ne la regarde pas. Elle n'a jamais pu rien sentir, rien être, rien se figurer par elle-même. D'autres vivent pour l'effet; elle n'existe que par l'effet que les autres produisent sur elle; c'est un reflet vivant, un écho qui a un corps..... enfin c'est l'esprit du monde incarné. L'abandon lui cause une telle épouvante, qu'elle ferait des crimes pour se persuader qu'il y a beaucoup de gens qui ne peuvent se passer d'elle.

« L'argent, c'est du monde, c'est beaucoup de monde, » se dit-elle en recevant les vingt mille francs de Gaston, et en pensant aux cent vingt mille promis par le colonel.

---

## CHAPITRE XLII.

A quelques jours de là , madame de Fraignes , établie dans le salon de son vieux château d'Ivrée , attendait madame de Villemagne. Elle était triste , parce qu'Ethel lui avait déclaré le matin qu'elle n'épouserait pas le marquis de Broadlands , eût-il pour elle la même passion qu'il avait à Cheltenham avant qu'elle eût perdu sa fortune et sa réputation. Cette résolution déraisonnable affligeait l'excellente amie que le Ciel lui avait envoyée. La manière de reconnaître une affection désintéressée , c'est d'en profiter : il y a de la délicatesse à user de ses amis. Madame de Fraignes sentait à regret qu'elle n'était

bonne à rien ; elle ne servait à Ethel que de protectrice contre les calomnies du monde, tandis qu'elle aurait voulu fixer sa destinée et contrebalancer par un sentiment appuyé sur le devoir une passion non avouée, et dont les progrès l'épouvantaient.

Le printemps s'annonçait par une de ces journées rares dans nos climats, où l'air subitement attiédi prépare, sous un ciel mystérieux et couvert, la résurrection de la terre, et porte le trouble dans les cœurs qui ne peuvent aimer sans remords quand la religion n'a pas sanctifié leur amour. Madame de Fraignes, assise auprès d'un feu presque éteint, causait avec M. Dorthez ; mais, contre son habitude, elle prenait peu d'intérêt à ce qu'il disait ; elle ne répondait que d'une manière distraite, en regardant souvent par une fenêtre ouverte, tandis qu'Ethel, avec l'abbé, parcourait le parc égayé par les rayons d'un soleil vivifiant. Le chant de la grive, les petites houppes cotonneuses qui sont les fleurs du saule, les bourgeons glutineux du marronnier d'Inde, et les premières feuilles du peuplier d'Italie, vertes comme des émeraudes, parfumées comme du baume, embellissaient ce lieu pittoresque : là, rien ne rappelle Paris ni l'esprit du siècle où nous vivons ; les odeurs et les bruissements de la forêt voisine ajoutaient les souvenirs gran-

dioses de la nature aux illusions de l'art, pour charmer les sens et pour transporter l'imagination dans un monde tout poétique.

Le son de la cloche annonce l'arrivée des étrangers, et bientôt madame de Fraisnes voit entrer madame de Villemagne, suivie du colonel Lyndsay.

Après les compliments d'usage et la scène de plaisanterie légère, motivée par la reconnaissance de l'élégant colonel et de madame de Fraisnes, madame de Villemagne se penche vers la comtesse pour lui dire à voix basse, selon son usage : « Où donc est notre chère enfant ?

« — Elle est dans le parc, à se promener avec l'abbé. Le son de la cloche lui aura sans doute annoncé votre arrivée : nous allons la voir accourir.

« — Son cœur doit deviner les pensées du mien, et venir au-devant de ma tendresse, répliqua madame de Villemagne, en affectant une douce sensibilité.

« — Son cœur est bien jeune; Ethel joint la fermeté de l'âge mûr à l'étourderie de l'enfance. Vous la trouverez changée; sa santé m'inquiète. Je l'ai un peu grondée ce matin, et, dans un accès de sévérité, j'ai défini son caractère par une devise : c'était la mode dans ma jeunesse; chacun en choisissait une pour soi; on en donnait à tous les gens de sa connaissance;

ces dernières étaient plus satiriques que flatteuses. Voici celle que j'ai choisie pour Ethel : une voile de vaisseau enflée par le vent ; et au-dessous : *Forte et légère*.

« — Cette devise est charmante , s'écria madame de Villemagne.

« — Elle ne lui a pas plu , continua madame de Fraïnes.

« — Elle est trop vraie ; il n'y a que la vérité qui choque , comme vous le dites en français , repartit le colonel.

« — Ce dicton est faux , interrompit M. Dorthez , il n'y a que la vérité qui attache : les menteurs mêmes aiment les gens sincères.

« — Dites les menteurs surtout , répliqua madame de Fraïnes ; c'est comme les coquins aiment les honnêtes gens.

« — Vous avez bien raison ; les moralistes n'ont pas assez remarqué l'amour des méchants pour les bons , dit le colonel en riant.

« — Ah ! poursuivit M. Dorthez , en regardant malignement du coin de l'œil madame de Villemagne qui se taisait , il est très-heureux pour les méchants qu'il y ait des gens de bien dans le monde : sans la vertu , le vice n'aurait pas de masque.... où le prendrait-il ? »

Heureusement pour madame de Fraïnes , qui n'aimait pas à voir ses hôtes dans l'embaras , et qui avait ce jour-là un intérêt particu-



lier à ménager madame de Villemagne, Ethel et l'abbé rentrèrent dans cet instant. Madame de Villemagne courut embrasser Ethel, qui la reçut avec cordialité; puis elle passa près du colonel, auquel elle fit une révérence très-froide : alors le cours de la conversation changea.

Un livre nouveau se trouvait sur la table.

« C'est un roman, dit madame de Fraignes au colonel, qui s'était mis à le feuilleter afin de cacher son dépit contre la belle Irlandaise.

« — Je connais cet ouvrage, répliqua le colonel, et vous, madame, qu'en pensez-vous?

« — Il y a prodigieusement de talent, c'est écrit d'un style irrésistible; j'éprouve tout ce que l'auteur veut me faire sentir; mais j'aimerais à pouvoir réfléchir sur ce qui m'a touchée, parce que je ne lis guère que ce qui vaut la peine d'être relu; et quand je réfléchis à la manière dont on peint l'amour aujourd'hui, je ne comprends pas ces femmes qui se jettent à la tête des hommes sans en être aimées, et qui sacrifient leur vie pour un être médiocre ou pervers.

« — Moi, je comprends ce genre de passion, dit le colonel; l'amour, surtout celui des femmes, est de la taquinerie : elles s'attachent aux gens médiocres, et dédaignent par esprit de contradiction les hommes supérieurs.

« — Vous vous trompez, monsieur, reprit Ethel, l'amour n'est pas de la taquinerie, c'est du dévouement.

« — Je pense là-dessus comme vous, Ethel, reprit madame de Fraisnes ; l'amour, dans le cœur d'une femme, est pur dévouement ; mais, pour m'intéresser, je voudrais que l'objet d'un tel sacrifice en fût digne.

« — S'il en était digne, ce ne serait plus un sacrifice, » répliqua Ethel en rougissant.

Tout le monde fut frappé de ce trait d'une sensibilité sublime. Madame de Fraisnes regarda Ethel en soupirant, puis elle appela le colonel pour lui demander un moment d'entretien particulier : les autres personnes passèrent dans le billard, tandis que le colonel Lyndsay s'asseyait auprès de la maîtresse de la maison.

Madame de Fraisnes le pressa de questions sur les sentiments du marquis de Broadlands. Le colonel était au moment de répondre que nul homme d'honneur ne pouvait penser à prendre pour femme une fille perdue ; mais le ton et les manières de madame de Fraisnes rendaient *le dandy* poli malgré lui. Néanmoins il ne négligea rien pour ôter toute espérance à la protectrice de lady Ethel.

« Le marquis, depuis plusieurs mois, n'avait pas prononcé le nom de la belle Irlandaise ;

il vivait à Paris dans la société la plus élégante. On le croyait occupé d'une jeune Anglaise, belle et héritière d'une immense fortune, dont il avait besoin pour réparer le dérangement de ses affaires. » Le colonel ajouta qu'il venait de quitter Paris pour aller passer quelques jours à Versailles avec la mère de cette jeune personne : autant de mensonges dont il se servait pour gagner du temps.

La conclusion de cet entretien fut qu'au retour de M. le marquis de Broadlands, le colonel amènerait son ami à Ivree.

Le dîner se passa tristement, la conversation languissait : une fois pourtant, M. Dorthiez la ranima en demandant tout à coup à madame de Villemagne si la reclusion momentanée de madame de Montlhéry n'empêcherait pas l'entrée de M. Montmagny au ministère.

« Je ne sais, » répliqua madame de Villemagne.

« — Vous devriez pourtant être au fait de tout ce qui se rattache à cette affaire, car c'est vous qui la dirigez.

« — Je voudrais avoir assez de crédit et d'esprit pour cela, » répliqua madame de Villemagne d'un air à la fois modeste et mystérieux.

En sortant de table, on fit rallumer le feu ; le jour tombait, la soirée était belle, et l'on resta les fenêtres ouvertes, sans lumière, autour de la cheminée. La chambre était égayée par la

flamme pétillante des pommes de pins et par l'éclat du sarment. Un silence embarrassant régnait depuis plus d'une minute dans ce cercle de gens peu habitués à se trouver ensemble. Madame de Villemagne toussa et fit au colonel un signe qui ne pouvait être aperçu que de lui.

« Ce lieu est romantique, dit-il aussitôt ; je n'ai rien vu de semblable sur le continent ; on se croirait à cent lieues de Paris.

« — C'est une vieille abbaye qui fut abandonnée bien avant la révolution, reprit madame de Fraisnes ; mon père l'avait achetée alors ; j'ai respecté la forêt, qui est devenue une merveille dans un pays où l'on ne respecte rien, et j'ai arrangé l'habitation.

« — Vous n'avez pas peur des revenants ?

« — Ils ne sont pas à la mode chez nous.

« — Ils le sont beaucoup en Angleterre.

« — Vous autres gens du Nord, vous êtes des rêveurs, dit l'abbé Dumont.

« — Des poètes, répliqua le colonel.

« — Je crains la superstition, reprit l'abbé.

« — Elle est cependant mère de la foi.

« — Détrompez-vous : la superstition nuit à la vraie religion, comme l'enfant illégitime est l'ennemi de la famille.

« — Qui peut dire où la nature finit, où le surnaturel commence ? » reprit madame de Fraisnes.

Ethel, qui depuis un moment prenait un intérêt marqué à la conversation, ajouta « qu'en Écosse, et surtout en Irlande, il n'y avait pas un village, pas un château, pas une famille qui n'eussent leur tradition merveilleuse. Cette croyance universelle doit pourtant sa perpétuité à quelque chose de vrai, ajouta-t-elle. Moi, je crois à la possibilité d'une communication entre les habitants de ce monde et ceux de l'autre.

« — Moi aussi, dit l'abbé, car je ne puis borner la puissance de Dieu à la mesure de mon intelligence, encore moins à celle de mon expérience. Mais je hais la perversité de certains hommes qui prétendent posséder le secret d'ouvrir à leur gré entre les esprits et nous une communication impie.

« — On peut haïr de tels hommes sans nier l'efficacité de leur art, dit madame de Ville-magne.

« — Nous voilà donc revenus aux sorciers, s'écrie M. Dorthéz; quel progrès!

« — Si lady Ethel, poursuivit le colonel, voulait vous raconter l'histoire de la plaque de cuivre, vous verriez que je ne mens pas quand je vous parle de la croyance des Irlandais.

« — Chère Ethel, il y a bien longtemps que vous me promettez cette histoire, jamais vous ne voulez me tenir parole.

« — Cette histoire m'a toujours beaucoup frappée, madame.

« — Raison de plus pour nous la raconter, elle nous frappera aussi.

« — Dites, dites, ma chère belle, dites-la pour moi, ajouta tout bas madame de Ville-magne : c'est tout ce que j'aime au monde que les histoires surnaturelles. »

Ethel se laissa persuader et raconta dans le plus grand détail toute l'histoire de la plaque de cuivre, jusqu'à la dernière émeute qui venait de causer la destruction du château de Macnally, dont il n'est resté que le pilier où cette plaque est incrustée.

Ce récit, fait avec l'éloquence naturelle et la naïveté d'Ethel, parut intéresser vivement tout le monde, même l'incrédule M. Dorthiez.

« Toute l'Irlande croit à cette histoire, poursuit le colonel ; hé bien, l'Angleterre n'est pas moins crédule, pas moins superstitieuse, comme vous dites, monsieur l'abbé. Vous savez l'événement qui vient d'arriver à Oxford ?

« — Non.

« — Quoi ! vous ne connaissez pas l'histoire du poignard et du verre d'eau ? Elle est dans tous les journaux.

« — Nous ne lisons pas les gazettes anglaises ; racontez-nous-la, colonel, dit madame de Fraïnes.

« — M. Dorthez me méprisera.

« — Moi, monsieur, Dieu m'en préserve! mais je suis effrayé de la direction des esprits de ce siècle.

« — Voici le fait qui vient de se passer à Oxford et de donner lieu à des poursuites judiciaires auxquelles l'accusée s'est soustraite par la fuite. On assure qu'elle est parvenue à *envoûter* quelqu'un : c'est le terme cabalistique ; et c'est ce crime que doit juger un jury du royaume de la Grande-Bretagne, de ce pays éclairé par excellence.

« — C'est révoltant, s'écrie M. Dorthez.

« — Écoutez le colonel, » dit madame de Fraignes.

Alors le colonel prit la parole avec un certain air de suffisance qui ne lui allait pas mal, parce que la suffisance était son naturel.

« Je suis lié intimement, dit-il, avec la famille du jeune homme qui figure dans ce récit ; je le connais lui-même ; mais comme leur nom n'a pas été divulgué, je me crois obligé de ne pas vous le dire.

« — N'importe, répliqua madame de Fraignes.

« — Depuis plusieurs années, l'Angleterre s'occupe d'une Bohémienne devenue fameuse par le succès de ses prédictions. On la voyait dans tous les lieux publics, surtout aux cour-

ses d'Epsom et d'Ascot ; son nom est Nathée.

« — Ah ! mon Dieu , c'est la mienne ! s'écrie Ethel.

« — Elle est à Paris , réplique le colonel.

« — A Paris !... elle me l'avait prédit.

« — Un jeune étudiant , resté à l'université , quoiqu'on fût au temps des vacances , se promenait le soir aux environs d'Oxford ; il suivait triste et seul un chemin qu'il ne connaissait pas , lorsqu'un violent orage le surprit : il entre pour s'abriter dans une petite chaumière bâtie , comme provisoirement , en terre et en branchages et protégée par un vieux chêne ; cette hutte , assez semblable à une loge de charbonniers ou à une tente de Bohémiens , servait de refuge à plusieurs hommes de mauvaise mine qui se trouvaient là , ainsi qu'une femme qu'on traitait comme la maîtresse du lieu. Elle vendait de l'eau-de-vie de genièvre et de la bière. Transi , mouillé , il demanda quelque chose à boire et s'assit sur un escabeau.

« La conversation des inconnus continua malgré l'arrivée du jeune homme : le sujet lui en parut intéressant et les détails l'étonnèrent. Elle portait sur les sciences occultes , sur la force accordée à certains hommes qui disposent à leur gré des puissances de la nature. L'étudiant , plein de confiance dans son jugement ,



ne put s'empêcher de se mêler de la conversation et de réfuter victorieusement, selon lui, les arguments de ses adversaires. Il prétendait que la croyance au pouvoir merveilleux de certains individus est un héritage des siècles d'ignorance; qu'autrefois la physique était un mystère; mais qu'à présent le mystère étant à découvert, la science avait pour jamais chassé la sorcellerie. Enfin, il parlait comme M. Dorthes, si ce n'est aussi bien, au moins dans le même sens.

« La discussion se prolongea et finit comme toutes les discussions, en fortifiant chacun des champions dans sa manière de penser.

« L'orage était dissipé, les gens qui buvaient et discutaient avaient disparu peu à peu; et par une nuit fort noire, l'étudiant se disposait à reprendre le chemin de la ville, lorsque la femme restée seule avec lui s'approcha :

« Vous m'intéressez, lui dit-elle; vous êtes jeune, éloquent, vous êtes surtout de bonne foi; que diriez-vous si dès ce soir je vous prouvais votre erreur?

« — Je dirais... je ne dirais rien, car, quelque chose que vous me fassiez voir, je ne croirai qu'à ce que je comprendrai : le reste sera l'effet de quelque illusion, d'un prestige que j'attribuerai à votre habileté, sans que vous puissiez me faire convenir qu'il existe des hom-

mes capables de déranger l'ordre immuable des choses. »

« La femme fixa sur lui un regard pénétrant, et dont le sérieux était presque effrayant.

« Êtes-vous brave ? lui dit-elle.

« — Pourquoi cette question ?

« — Êtes-vous brave ?

« — Comme tout homme d'honneur.

« — Plus brave que le commun des hommes ?

« — Je l'espère.

« — Eh bien ! suivez-moi... mais, non, vous n'oserez pas.

« — J'oserai, si vous me donnez votre parole de Bohémienne (gypsy), car je vois que vous êtes une Bohémienne, de ne pas m'attirer dans un guet-apens.

« — Je vous donne ma parole de gypsy de ne vous mettre en rapport qu'avec des puissances surnaturelles. »

« L'étudiant, tourmenté d'une invincible curiosité, piqué d'ailleurs au jeu par un amour-propre naturel à tout homme de son âge, promit de suivre la Bohémienne et de se soumettre aux épreuves qu'elle voudrait lui faire subir.

« Elle passa devant lui, en disant : « Suivez-moi donc. » Puis, s'arrêtant à la porte, elle ajouta : « Buvez encore.

« — Je n'ai plus soif.

« — N'importe, il vous faut des forces. »

« Il but ce qu'elle lui présenta.

« Ils marchèrent tous deux en silence vers la ville, guidés par des éclairs lointains qui de moments en moments illuminaient le paysage.

« En approchant d'Oxford, ils suivirent des sentiers tortueux ; puis ils longèrent pendant quelques instants une muraille noire à demi ruinée. La femme s'arrête au bout d'un vieux pont jeté sur un ruisseau, et presque entièrement caché par des lierres antiques montant jusqu'au sommet d'énormes sureaux. C'est ce que le jeune homme aperçut à la lueur d'un dernier éclair. La sibylle traverse le pont ; une poterne est au bout ; la clef qui pend à la ceinture de cette femme ouvre la poterne ; les gonds crient, l'oiseau de nuit s'envole : l'étudiant et l'inconnue se trouvent dans une cour intérieure tout entourée de décombres.

« Où suis-je ? dit le jeune homme.

« — Dans le collège de \*\*\*.

« — Je connais ce collège ; j'y suis venu souvent entendre des professeurs ; je n'ai jamais vu ces ruines.

« — C'est la partie la plus ancienne de l'édifice ; elle est cachée par d'autres corps de bâtiments, et entièrement abandonnée : vous n'y avez jamais pénétré. »

« Le jeune homme se tut ; il continua de suivre la Bohémienne.

« Des pans de murs à demi écroulés et percés d'étroites ogives, des tourelles crénelées, l'étonnent par leur masse; il aperçoit une lumière à travers la fenêtre gothique pratiquée dans la partie la plus élevée de l'édifice. Tout à coup on le fait entrer sous une voûte étroite et basse; un passage souterrain s'ouvre devant lui.

« Ce jeune homme est tout simplement un imbécile, dit M. Dorthiez en interrompant malgré lui le colonel; quel autre que cet insensé aurait jamais suivi une femme inconnue, suspecte, dans un lieu pareil?

« — Moi, s'écrie Ethel, moi!.... je l'aurais suivie au bout du monde.

« — Continuez, dit madame de Fraignes, dont l'imagination toujours jeune était captivée par le début de l'histoire.

« — La Bohémienne allume une lanterne sourde qu'elle trouve dans un creux de la muraille, et tous deux continuent leur marche silencieuse à travers un humide et profond labyrinthe. Ils parviennent au bas d'un escalier tournant et commencent à monter; ils montent, ils montent longtemps ensemble sur des degrés usés, poudreux, obstrués de plâtras: souvent ils trouvent des marches à demi rompues; quelquefois il en manque une, il faut escaler le vide; des pierres et des débris formés

de ciment, de mortier, roulent sous leurs pieds et font résonner les voûtes profondes : enfin, après une longue et pénible ascension, le jeune homme essoufflé atteint le sommet de l'escalier ; un étroit palier et une porte basse le conduisent dans une vaste salle voûtée. Il entre, la porte se referme derrière lui. Une lampe sépulcrale brûle au milieu de cette chambre ; une table ronde est placée sous la lampe ; un trou plus large que la tête d'un homme se voit au milieu de cette table, qui est recouverte d'un vieux cuir imprimé dont le centre est percé, et dont les pans tombent à terre autour de l'ouverture qu'on vient de décrire. A côté de ce trou, on aperçoit une coupe remplie d'eau et un poignard aigu ; des livres ouverts couvrent le reste de la table ; ils sont écrits sur du parchemin, en vieux caractères inintelligibles. L'étudiant, en promenant ses regards autour de cette salle, n'aperçoit aucun autre meuble que la table ; mais les murailles sont garnies d'ustensiles de formes bizarres et dont il ne peut deviner l'usage. Après avoir contemplé toutes ces choses en silence :

« Où sommes-nous ? dit-il, et que faisons-nous ? »

« — Vous êtes pressé, mon jeune cavalier, reprit la Bohémienne en jetant sur lui un regard d'une gravité mêlée d'ironie.

« — Mon impatience est assez naturelle, je pense?

« — C'est vrai, vous êtes un brave, et je vous dois la récompense de votre sang-froid : mettez donc la tête dans ce trou, vous me direz ce que vous y verrez. »

« Le jeune homme obéit sans répliquer.

« Un instant après, il se relève et paraît interdit.

« Qu'avez-vous vu ? lui dit la Bohémienne.

« — C'est singulier, reprit-il, j'ai vu... Mais ce n'est pas possible.

« — Hé bien ?

« — J'ai vu l'habitation de ma cousine à Londres : mon frère était dans le salon en habit de noces, et prêt à passer dans la chapelle avec sa fiancée.

« — Cette cousine, vous l'aimez ?

« — Hélas ! oui ; mais je suis le cadet de la famille, elle n'a pas voulu de moi, elle épouse mon frère qui est riche... voilà pourquoi mon père ne m'a pas permis d'aller à Londres aujourd'hui... Effectivement, c'est à cet instant même qu'ils devaient se marier ! Ils ont choisi la nuit pour éviter les spectateurs : on sait que ce mariage fait mon désespoir, et qu'il est désapprouvé par une partie de la famille. » Alors, regardant à sa montre, il poursuit avec agitation : « Onze heures et demie ! » Ici le co-

lonel interrompit un moment son récit, et s'adressant directement à M. Dorthez : « Vous ignorez peut-être, lui dit-il, qu'il n'est pas rare, en Angleterre, de se marier chez soi la nuit ? C'est un usage établi parmi les personnes riches, qui obtiennent à cet effet ce que nous appelons une licence spéciale. Maintenant, je reviens à mon histoire. Le jeune étudiant surpris continua : « Mais comment savez-vous tout cela ?

« — Je ne sais pas, moi ; l'esprit le sait. Êtes-vous convaincu maintenant ?

« — De quoi ? de l'existence d'un pouvoir surnaturel accordé à certains individus ? Non, je ne puis croire à la magie ; mais je ne m'explique pas ce que je viens de voir.

« — Vous êtes bien incrédule, reprit la Bohémienne d'un ton sévère et avec un regard toujours plus sombre ; prenez garde, jeune homme ; l'opiniâtreté est un mauvais conseil... On ne fait rien en ce monde, ni en bien ni en mal, avec de l'obstination : le ciel et l'enfer aiment la soumission.

« — Je ne me soumettrai jamais à ce qui révolte ma raison.

« — Essayons encore : regardez au même endroit. » Le jeune homme passe de nouveau la tête à travers l'ouverture de la table ; il

tressaille. « Regardez bien , lui dit la Bohémienne. »

« Un tremblement le saisit, tous ses membres s'agitent ; enfin il se retire , il a le visage décomposé, la sueur froide lui coule du front, on le dirait prêt à s'évanouir. « Hé bien, qu'avez-vous vu ?

« — C'en est fait , ils sont mariés.... et mon malheur est sans remède.

« — Maintenant que vous ne pouvez douter de mon pouvoir, suivez au moins le conseil que...

« — Votre pouvoir ! s'écrie le jeune homme aigri par le désespoir, votre pouvoir n'est rien ; c'est une jonglerie.

« — Comment expliquez-vous donc *le hasard* qui m'aurait fait deviner tout juste ce qui vous intéressait le plus au monde, vous que je n'ai jamais vu, vous dont le nom n'a pas même été prononcé devant moi ? D'où vient que je vous montre ici ce qui occupe votre pensée et ce qui se passe à soixante milles de vous ? Ne voyez-vous pas que je me sers de votre âme pour conducteur, et que j'agis sur les esprits comme le vulgaire sur les corps ?

« — Je ne vois rien de tout cela ; si vous n'avez pas autre chose à me montrer, laissez-moi me retirer pour pleurer en liberté :



je ne suis point d'humeur à m'instruire en ce moment.

« — Tant pis pour vous , repartit la Bohémienne, vous serez éclairé malgré vous : maintenant , je le veux.

« — Je vous défie d'ébranler ma conviction , reprit le jeune homme. Je ne puis m'expliquer ce que je vois ; mais le hasard s'explique-t-il ?

« — Je vous prouverai bien , poursuivit la pythonisse , que je puis à mon gré intervertir l'ordre naturel des choses. »

« Son regard avait une expression sinistre , tous ses traits étaient contractés ; sa bouche écumait , ses lèvres tremblaient. Elle s'approche de la coupe , prend le poignard , et trace quelques signes au-dessus de l'eau.

« Je n'ai plus que ce moyen de vous persuader , continua-t-elle en se rapprochant du jeune homme , d'un air toujours plus sombre ; mais je dois vous avertir de la gravité de l'épreuve : elle est terrible. On ne joue pas avec les forces surnaturelles : cette épreuve est terrible , vous dis-je. » La physionomie de la magicienne devenait effrayante , sa voix sépulcrale , son regard étincelant. « Cette épreuve consiste à frapper fortement de la pointe du poignard l'eau contenue dans le vase que vous voyez sur la table : pourrez-vous donner ce coup sans trembler ? aurez-vous ce courage ?

« — Pourquoi ne l'aurais-je pas ? Ce ne sera ni le premier ni le dernier coup d'épée dans l'eau que j'aurai donné.

« — Vous vous repentirez toute votre vie de cette plaisanterie : frappez donc, et reconnaissez la puissance de... »

« Le jeune homme frappe : un cri aigu se fait entendre, c'est une voix d'homme... L'étudiant y répond par un gémissement. « J'ai senti de la chair au fond du vase, » s'écrie-t-il avec horreur et en lançant loin de lui le poignard. Il jette un regard sur la coupe ; elle est remplie de sang ! Il s'évanouit : le malheureux ignore le temps qu'a duré cet état. En revenant à lui, il se trouva couché dans une rue d'Oxford assez voisine de sa maison.

« Dans sa stupeur, à peine pouvait-il croire à ce qu'il avait vu, à ce qu'il avait fait. « Quel rêve affreux ! » se dit-il. Il chercha les ruines, il ne put les retrouver ; il tâcha de retourner au pont, au sentier extérieur, tout avait disparu ; non-seulement il crut avoir rêvé, mais il lui sembla qu'il rêvait encore. Sa tête était vide, ses idées se troublaient. Il rentra chez lui au point du jour, effrayé de ce qu'il sentait, et se coucha en se disant : « Je vais devenir fou ; je le suis déjà peut-être. »

« Il dormit jusqu'à midi ; mais il se trouva si fatigué en se réveillant, qu'il ne put se lever ;

dans l'après-midi , on lui remit une lettre. Elle était de son père , et contenait à peu près ces mots : « Un événement inexplicable vient de répandre la consternation dans notre famille : hier au soir , à onze heures trois quarts , le mariage de votre frère a eu lieu dans le salon de votre tante qu'on avait arrangé en chapelle. A peine la cérémonie fut-elle terminée , que les deux époux nous quittèrent pour monter en voiture ; ils devaient se rendre ensemble , comme vous le savez , à leur château de \*\*\*. Votre belle-sœur , que nous reconduisions en famille jusqu'à la porte de la maison , s'élança dans la voiture après m'avoir embrassé : son mari la suivait. Il s'approchait du marche-pied , lorsqu'un cri déchirant nous remplit d'épouvante. Je me précipite hors de la maison , je traverse le trottoir : jugez de mon saisissement en voyant votre frère étendu sur le pavé. Qu'est-il donc arrivé ? m'écriai-je. Personne ne peut me répondre ; tous s'empresent de le relever : on croit que l'émotion du moment lui a causé un évanouissement dont il va se remettre ; mais , en l'examinant de près , je vois ses habits teints de sang : il était frappé au cœur. Personne n'a vu l'arme qui l'a tué , ni la main qui a porté le coup : il était minuit. Voilà , mon fils , l'issue de ce mariage formé sous de bien tristes auspices ; cependant , qui pouvait prévoir une

catastrophe aussi tragique? Toutes les recherches ont été vaines pour découvrir l'auteur du crime.

« Revenez-nous aussitôt que vous recevrez cette lettre : je n'ai plus, hélas! aucun motif pour vous tenir éloigné de ma maison, et vos sœurs, dont le désespoir fait pitié, ont besoin de votre présence; votre cousine, qui est maintenant votre belle-sœur, loge chez moi; sa douleur est plus calme que celle des autres : elle seule a conservé quelque présence d'esprit : venez, je vous attends aujourd'hui même; tout le monde vous demande ici : vous êtes maintenant l'aîné de la famille. Je vous embrasse le cœur navré. »

« En recevant cette étonnante lettre, le malheureux étudiant se lève avec la force de la fièvre; il court chez un magistrat. Il raconte, dans le plus grand détail, tout ce que vous venez d'entendre : malgré la bizarrerie de sa déposition, il se fait écouter attentivement; mais il ne peut donner de renseignements précis sur la femme dont l'art infernal paraît avoir troublé sa raison : pourtant il croit se rappeler qu'il l'a vue ailleurs : il ne l'avait pas reconnue d'abord; mais, de souvenir, il pense que ce pourrait être Nathée, la fameuse Bohémienne qu'il avait rencontrée quelques mois auparavant aux courses d'Ascot.

« — Le même jour que moi ! s'écrie Ethel hors d'elle-même.

« — Et que moi, poursuit le colonel ; mais ni vous ni moi, madame, nous n'avons payé cette rencontre aussi cher que le jeune étudiant.

« — Qui sait ? » dit tout bas Ethel en baissant la tête.

Le colonel termine ainsi son histoire : « On a fait des recherches ; mais quand les gens de la police vinrent pour cerner le repaire de cette Nathée, elle avait fui : le bruit se répandit qu'elle était partie pour Paris. Ce bruit était fondé, car je l'ai rencontrée dernièrement au jardin du Luxembourg. Elle m'a donné son adresse ; je lui ai promis d'aller la voir au premier jour.

« — Quelle folie !... N'en faites rien, s'écria madame de Fraignes.

« — Vous ne voulez donc pas voir, colonel, reprit imperturbablement M. Dorthez, qu'il y a, au fond de votre histoire qui n'est fantastique qu'en apparence, une abominable réalité ? un frère, qui fait assassiner son frère pour épouser la veuve, encore fille, de ce frère à peine marié... Le crime a beau être caché sous un fatras de sorcellerie embelli à plaisir par votre manière de conter, au fond, je ne vois là qu'un procès en cour d'assises, orné de sottises bonnes à faire peur aux nourrices.

« — Ah! M. Dorthiez, dit Ethel, vous vous trompez complètement : je sais une foule d'histoires de ce genre arrivées en Irlande ; une autre fois je vous conterai une scène toute semblable qui a eu lieu au château de Leixlip, et qui est très-véritable.

« — Je n'aime pas, ma très-chère, à vous voir si émue de ces sortes de récits, dit madame de Fraignes.

« — Mais vous l'êtes autant que moi, madame, répliqua Ethel.

« — A mon âge, le feu de l'imagination n'est plus à craindre : c'est au vôtre qu'il faut en redouter les effets.

« — Croyez-vous, colonel, interrompit madame de Villemagne, qui craignait l'impression du sermon sur l'esprit de lady Ethel, croyez-vous que le jeune étudiant épouse sa belle-sœur?

« — Je l'ignore : il faudrait renoncer à leur pays, à leur religion : un mariage à ce degré de parenté n'est jamais permis en Angleterre, et cette considération réfute, ce me semble, l'opinion de M. Dorthiez.

« — Un tel mariage serait permis entre catholiques, reprit l'abbé, moyennant des dispenses.

« — Surtout dans un cas comme celui-ci, repartit M. Dorthiez, où le premier mariage n'a pas été consommé. Vous verrez donc votre en-

sorcelé, enrichi par la mort de son aîné, s'unir encore à la veuve du frère qu'il a fait périr. S'il le faut, ils se feront catholiques pour se marier.

« — En attendant ce bonheur, répliqua le colonel, il a eu bien à souffrir : il est tombé le jour même mortellement malade à Oxford ; son père, qui maintenant n'a plus d'autre héritier de leur nom, est venu le soigner lui-même ; le malade est resté pendant trois semaines suspendu entre la vie et la mort ; aujourd'hui encore, on ne peut lui parler de ce qui lui est arrivé. On craignait pour sa raison quand j'ai quitté l'Angleterre.

« — Je n'en suis pas surprise, dit madame de Fraignes, on deviendrait fou à moins.

« — La justice anglaise n'a pas été si clairvoyante que vous, monsieur, poursuivit le colonel ; elle ne s'est occupée que de retrouver les traces de la Bohémienne, de découvrir ses complices, si elle en a, enfin d'éclaircir les faits singuliers de l'acte d'accusation porté contre elle.

« — J'aurais cru les magistrats anglais plus avancés, » répliqua M. Dorthez.

Cette conversation, à laquelle madame de Fraignes et l'abbé prirent une part assez vive, se prolongea suffisamment pour donner à madame de Villemagne le temps d'échanger à voix très-basse avec Ethel les paroles qu'on va lire.

« Que je voudrais revoir cette Bohémienne ! dit Ethel ; tout ce qu'elle m'a prédit s'est réalisé. ( Elle ne lui avait rien prédit du tout ; mais les esprits qui aiment le merveilleux le créent eux-mêmes , à défaut d'autre motif d'étonnement. )

« — Rien n'est plus facile , répliqua madame de Villemagne.

« — Comment ?

« — En allant chez elle.

« — Toute seule ?

« — Avec moi.

« — Cela ferait tant de chagrin à madame de Fraignes !

« — Il ne faut pas le lui dire.

« --- Quel prétexte prendre pour aller à Paris ?

« — Faites la malade , dès demain : le médecin du village n'entendra rien à votre mal. Demandez à consulter le docteur Z\*\*\* ; on le fera venir de Paris. Je lui dirai ce qu'il doit vous ordonner : il m'écoute assez , parce qu'il sait que je suis incapable d'intrigue , et que je ne me mêle des affaires des autres que pour faire du bien. Moyennant cette petite ruse bien innocente , vous partirez d'Ivrée , au plus tard d'aujourd'hui en huit , dans une voiture de remise que je vous enverrai , et vous viendrez soi-disant vous établir à Tivoli. Au lieu de cela , je vous attends à une demi-lieue d'ici , à la sor-



tie de la forêt ; je monte dans votre voiture , et je vous mène chez la Bohémienne. Le lendemain , quand on vous croit à Paris occupée à vous faire soigner , vous revenez guérie raconter toute l'affaire à notre charmante et respectable amie , qui en rira comme nous.

« — Je ne pourrai jamais mentir assez bien pour la tromper jusqu'à mon départ.

« — C'est difficile... cela me coûterait peut-être encore plus qu'à vous ; pourtant quand on veut la chose , il faut vouloir le moyen... Au fait , vous avez raison de craindre... renoncez-y ; c'est effrayant : une femme qui peut tuer un homme à vingt lieues de distance peut frapper bien d'autres coups...

« — Ah ! ce n'est pas cela que je crains.

« — Cependant l'histoire de l'étudiant n'est pas rassurante.

« — Il était obstiné dans l'incrédulité ; moi , je crois.

« — Si vous êtes croyante , vous auriez tort de refuser l'occasion qui se présente.

« — Certainement , j'aurais tort ; il me semble que ma destinée tient à ce qu'elle me dira.

« — Décidez-vous donc.

« — Hé bien , je viendrai : dès demain je ferai la malade , et je suivrai vos instructions de point en point.

« — N'allez pas changer d'avis.

« — Une fois décidée, je ne recule jamais.

« — Vous saurez feindre le mal de tête, la faiblesse, l'inquiétude?...

« — Oui, d'autant mieux que j'éprouve tout cela depuis quelques jours.

« — Tâchez pourtant de n'être pas assez malade pour manquer au rendez-vous.

« — Ne craignez rien ; la curiosité me donnera des forces.

« — Tout est convenu ?

« — Tout.

« — Adieu donc, à revoir, dans huit jours. C'est bien long, mais c'est plus sûr ; il faut du temps pour tout combiner. D'aujourd'hui en huit, à trois heures après midi, vous me trouverez sur le chemin de Paris, à la sortie de la forêt ; je vous attendrai là dans une voiture, et nous aurons l'air de nous rencontrer par hasard ; cela vaudra mieux pour les domestiques.

« — C'est convenu.

« — De la discrétion... avec tout le monde.

« — Comptez sur moi. Voilà mon premier mystère : je crois lire un roman. Ce secret à garder m'amuse : je veux que notre intrigue réussisse.

« — Madame de Fraisnes s'en amusera comme nous le lendemain. »

En finissant cet entretien, madame de Ville-magne se leva, prit congé de tout le monde,

et partit suivie du colonel ; celui-ci venait de promettre tout bas à madame de Fraisnes de s'acquitter de la commission qu'elle lui avait donnée pour le marquis de Broadlands. Au fond du cœur, cette excellente amie ne désespérait pas encore de triompher de la résistance d'Ethel.

Cette journée se passa sans que le nom de M. de Montlhéry eût été prononcé dans le château d'Ivrée. Ethel faisait le rude apprentissage des convenances du monde ; elle avançait dans cette science pénible, uniquement par le respect que lui inspirait madame de Fraisnes : des sermons, des réprimandes, des avertissements, auraient obtenu d'elle, en un an, beaucoup moins que l'expérience involontaire qu'elle avait acquise en huit jours de séjour auprès d'une personne supérieure par l'âme, autant et plus encore que par l'esprit. C'est la vénération du disciple pour le maître qui facilite l'éducation bien plus que le talent de l'un ou de l'autre. Aussi, depuis que la faculté du respect est perdue en France, personne n'y est bien élevé.

---

## CHAPITRE XLIII.

Les choses se passèrent aux souhaits de madame de Villemagne. Ethel, toute novice qu'elle était dans l'art de feindre, se conduisit en femme habile qu'elle n'était pas ; mais elle était femme : c'est suffisant pour tromper des regards aussi confiants, aussi bienveillants que ceux des nobles et vieux habitants du château d'Ivrée.

Un intérêt sérieux aurait excité l'énergie de cette jeune fille si pure et si forte : avertie de la nécessité de lutter, Ethel aurait triomphé de son propre penchant, comme elle l'a fait jusqu'ici dans les occasions les plus graves et

les plus difficiles de sa vie. Mais, en dépit des avertissements réitérés qu'elle a reçus de ses meilleurs amis, elle ne peut résister à son goût superstitieux pour tout ce qui lui paraît surnaturel, précisément parce qu'elle n'y voit pas assez de mal pour intéresser sa conscience : cette incorruptible boussole de l'âme est toute-puissante dans un caractère comme celui d'Ethel ; mais pour guider le navigateur, la boussole veut qu'on la regarde.

Gaston attendait l'issue du complot avec une anxiété difficile à peindre. Sa jalousie incurable était encore exaspérée par une foule d'incidents qui lui paraissaient fortuits quand il ne les attribuait pas à la malignité de sa femme ou à la vengeance de quelque ancien rival supplanté.

La vie morale d'un homme à la mode aboutit à une incertitude universelle et qui doit être bien ennuyeuse après que l'étourdissement de la première jeunesse est dissipé : le doute sur toutes choses était un des supplices de Gaston ; plus l'esprit est fort, plus il est supérieur, et plus il a besoin de certitude.

Un matin, il reçut une lettre anonyme qui l'avertissait de la présence de M. Savardy à Paris. Il courut chez ce jeune homme, on lui dit qu'il était absent ; il insista pour savoir le lieu de son séjour, le portier répondit qu'il l'ignorait, que M. Savardy voyageait. Il se

rendit au lieu indiqué dans la lettre : c'était une promenade publique ; il crut effectivement apercevoir de loin M. Savardy au milieu d'un cercle d'hommes arrêtés pour causer, il tâcha de percer la foule ; mais lorsqu'il fut parvenu au groupe, il n'y retrouva plus l'homme qu'il avait cru voir. Il s'agita, se dépita, il fit mille efforts, mille questions pour le découvrir ; toutes ses recherches furent vaines, et l'incertitude continua de lui ronger le cœur.

La colère que sa faiblesse lui causait, les prodiges de patience que lui avait coûtés son amour le rendirent cruel pour Ethel ; il se promettait une vengeance éclatante, sa tendresse si longtemps contrariée se changeait en haine profonde. L'amour tel qu'il l'éprouvait alors n'était plus le besoin d'adorer, c'était celui de subjuguier : l'esclave était devenu despote ; et l'esclave tyran, c'est un tigre.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis la visite de madame de Villemagne à Ivrec. La santé d'Ethel donnait de vives inquiétudes à madame de Fraisnes ; on parla de consulter un médecin de Paris, Ethel nomma celui de madame de Villemagne, le docteur Z\*\*\*, mais sans dire que ce fût celui de cette dame : aussitôt un homme à cheval courut le chercher ; le docteur arriva le soir même, et déclara que si la malade n'allait pas mieux dans deux jours, il la ferait venir

à Tivoli afin de pouvoir la soigner avec assiduité.

Le mouvement du printemps, quelques agitations morales : telles furent les causes attribuées au dérangement de santé d'Ethel.

L'idée de la voir s'en aller seule à Paris épouvantait madame de Fraignes, non qu'elle soupçonnât lady Ethel de ruse ou de faiblesse, mais elle redoutait la malignité du monde. Un peu souffrante elle-même, elle n'osait risquer un nouveau déplacement; elle ne craignait rien pour elle, mais elle redoutait les remontrances de ses amis. Les amis parfaitement raisonnables sont quelquefois bien à charge. Elle écrivit toutes ses craintes à madame de Villemagne, qui se hâta de répondre que si la jeune malade était obligée de venir à Tivoli, ce qu'à Dieu ne plaise, elle s'établirait avec elle dans la maison des bains.

En recevant cette réponse, madame de Fraignes dit à M. Dorthiez : « Vous conviendrez pourtant qu'elle est obligeante.

« — Elle a du bon, je ne puis le nier, » répliqua M. Dorthiez avec humeur.

La veille du jour convenu pour le départ d'Ethel, le médecin revint et déclara le voyage de Paris indispensable. Le départ fut décidé pour le lendemain.

Une lettre du marquis de Broadlands à madame de Fraignes vint ramener le trouble dans

ce petit cercle. Sans être connu personnellement de madame de Fraisnes, il se fiait à ce qu'on lui avait dit de la générosité et de l'indulgence de la protectrice de lady Ethel. Il ne pouvait résister au désir de revoir cette personne si intéressante, si différente de toutes les autres femmes ; et, dans son impatience, il demandait la permission de se présenter lui-même chez madame de Fraisnes. Le fait est que le colonel et madame de Villemagne n'auraient eu garde de se charger de ce soin ; l'un et l'autre avaient déjà repoussé sous différents prétextes les instances toujours réitérées du jeune lord.

Celui-ci terminait sa lettre à madame de Fraisnes en protestant de l'affection constante qu'il conservait pour l'ange de beauté, de pureté, dont le seul souvenir remplissait malgré lui son âme de plus de joie et d'amour que la présence des autres.

On devinera que cette lettre du marquis de Broadlands fut écrite à l'insu du colonel et de madame de Villemagne, et qu'elle n'avait été inspirée au jeune homme que par un excès de passion. Cette passion à l'épreuve du temps et de la calomnie subjuguait la raison du marquis de Broadlands, comme le même amour avait triomphé de la légèreté de Gaston et de ses habitudes de désordre et de fatuité.

La beauté d'Ethel était de ces beautés qui



dominent les âmes en même temps qu'elles parlent aux sens. Un rayon du ciel brillait dans ses regards ; on tombait à genoux devant cette lumière qui promettait aux élus les joies du Paradis. Quand une fois un éclair de l'âme d'Ethel avait pénétré dans une autre âme, rien n'en pouvait effacer la trace.

Malgré la joie inespérée de madame de Fraignes en recevant la lettre du jeune marquis de Broadlands, elle fut contrainte par Ethel même de répondre qu'elle ne pouvait recevoir personne en ce moment, à cause de l'indisposition de sa jeune amie.

Le matin de ce même jour qui était la veille du rendez-vous donné par Ethel à madame de Villemagne, M. de Montlhéry à son lever reçut la carte d'un homme qui demandait à le voir et l'attendait chez son portier depuis le point du jour.

Le nom lui était inconnu : il fit prier l'étranger de lui expliquer par écrit le sujet de sa demande. Celui-ci répondit que ce qu'il avait à communiquer à M. de Montlhéry ne pouvait s'écrire.

Gaston fit des questions à son valet de chambre, qui lui répondit, avec la partialité des domestiques pour les importuns, que c'était un monsieur qui avait fort bonne mine. Bien que Gaston ne fût pas dans l'habitude de recevoir des

inconnus, frappé de la crainte de quelque événement qui pourrait déranger ses projets, il dit de faire entrer l'étranger.

Il vit paraître un jeune homme de taille moyenne, sans physionomie, quoiqu'il eût le regard *fauve*, selon l'expression à la mode, ou plutôt faux. Ce jeune homme s'assit sans cérémonie, et dit : « Rédacteur d'un journal qui va produire beaucoup d'effet, je viens proposer à M. le comte de Montlhéry de prendre des actions.

« — Je n'ai pas l'habitude, reprend Gaston, de me jeter dans de pareilles entreprises.

« — Celle-ci se distingue de toute autre affaire du même genre : elle est purement littéraire ; nous avons des collaborateurs distingués ; et voici une liste de noms respectables inscrits parmi nos abonnés.

« — Je m'abonnerai lorsque votre journal paraîtra : voilà tout ce que je puis vous promettre.

« — J'espérais que vous achèteriez au moins quelques actions : elles ne sont que de deux cents francs ; c'est peu de chose pour un homme aussi riche que M. le comte de Montlhéry.

« — Quel titre avez-vous choisi ?

« — Le Scandale.

« — Singulier titre pour un journal littéraire!...

« — Il nous a paru le seul qui fût approprié à notre but.

« — J'en suis fâché, car le public et moi nous sommes blasés sur ce genre de littérature.

« — Tout dépend de la manière de le traiter, le talent rajeunit les sujets; voici un article d'après lequel vous pourriez juger de celui de notre principal collaborateur. L'article doit être inséré dans le premier numéro, qui paraîtra d'aujourd'hui en huit. J'espère encore que cette lecture vous fera changer d'avis, et qu'avant de me laisser partir, vous vous rendrez acquéreur de six actions au moins. »

En achevant cette phrase, le jeune homme remit à M. de Montlhéry un papier ouvert; Gaston commença la lecture à voix basse.

Cet article avait pour titre : L'HOMME ENTRE DEUX AGES, ENTRE DEUX FEMMES, ENTRE DEUX CHAISES, etc., etc., etc.

Gaston fronça le sourcil, lut quelques lignes et reconnut sa propre histoire, arrangée de la manière la plus scandaleuse. Sans achever la lecture de ce libelle, il sonne et dit à son valet de chambre :

« Faites sortir monsieur de chez moi à l'instant, et que ma porte lui soit pour toujours fermée. »

Le domestique consterné ne répond pas.

« Vous n'entendez pas l'ordre que je viens de donner, monsieur? dit Gaston en s'adressant à l'étranger.

« — Monsieur, reprend le jeune homme, cela ne se passera pas ainsi.

« — Pardonnez-moi, monsieur, vous passerez par la porte ou par la fenêtre, répliqua M. de Montlhéry.

« — Monsieur, je suis un homme de lettres.

« — Je ne le crois pas, car vous êtes un misérable.

« — Vous me rendrez raison.

« — Non, monsieur, vous n'aurez jamais de moi que des coups de cravache; si vous voulez que je me batte, envoyez-moi un homme... un peu plus homme... que le faquin dont vous me paraissez l'échantillon! »

En disant ce mot, Gaston fit un signe à son valet de chambre, et l'étranger, sans attendre l'approche de celui-ci, sortit pâle de colère en murmurant des menaces.

« Ce brigandage éclairé devient intolérable, s'écria Gaston en se promenant rapidement dans sa chambre! C'est la faiblesse et la désunion des gens du monde qui donnent tant d'audace à ces bandits de bureau. Mais ce n'est pas de moi qu'on obtient quoi que ce soit par la peur... Non, certes... Pourtant, avec toute ma fermeté, je n'en suis pas moins devenu l'objet de la risée de Paris. Ethel! Ethel! êtes-vous digne de ce que vous m'avez coûté? Ah! c'est contre vous que je me vengerai des épigrammes du monde!..... »

Il alla au club : là il questionna quelques amis ; on lui répondit avec mesure : quoi qu'il dit et qu'il fit , il ne put s'attirer la querelle qu'il cherchait ; mais à travers la réserve de ses amis , il entrevit une sorte de condescendance qui le blessa d'autant plus qu'il ne pouvait s'en plaindre. « On me traite de malade , de fou , apparemment , » dit-il ; et il rentra chez lui dans un véritable accès de frénésie. Pourtant il avait encore la force de se contraindre en apparence.

Il donna les ordres nécessaires pour le dénouement de la scène du lendemain , fit préparer une voiture , commander des chevaux de poste , et dicta ses instructions à son homme de confiance.

Tous ces apprêts terminés , il resta seul devant sa table , la tête appuyée dans ses deux mains.

Il se sentait devenir un monstre ; la noblesse primitive de sa nature luttait contre l'effervescence de son sang ; il s'élevait par moments au-dessus de l'orgueil même : le résultat de cette lutte terrible fut la lettre suivante qu'il écrivit à Ethel.

« Je suis au moment de faire une démarche qui doit décider de mon existence et de la vôtre , Ethel , car vous ne pensez pas que votre sort puisse désormais être séparé du mien. Je vous avertis que mon projet est exécration , et que vous

seule vous pouvez en arrêter l'exécution. Une preuve d'amour, et je suis désarmé.

« Venez me parler dans le parc d'Ivrée cette nuit, venez me dire que j'ai réussi à me faire aimer : je serai satisfait, satisfait pour toute ma vie ; je ne combattrai plus vos scrupules ; je m'éloignerai, mais heureux ; je serai votre esclave, votre victime, mais sans me plaindre : au contraire, je vous bénirai. Si vous ne voulez pas venir, écrivez : je me contenterai d'une ligne, pourvu qu'elle m'assure que j'ai votre cœur, et qu'il ne sera jamais à un autre. Réfléchissez bien avant de me répondre : je vous le répète ; mon honneur, le vôtre, mon sort dans ce monde et dans l'autre, notre vie, notre éternité, tout, enfin, tout dépend du parti que vous allez prendre. Il est encore temps d'éviter le malheur qui plane sur nos têtes. Ethel, le moment est solennel, le danger plus pressant que vous ne l'imaginez. Craignez de tenter Dieu, à force d'obstination. J'ai besoin de vous voir ; je veux vous demander un conseil ; et si je le demande, c'est pour le suivre, je vous obéirai plus qu'à moi-même ; si vous avez pitié de moi, vous me sauverez ; j'attends votre réponse comme un arrêt du Ciel.

« C'est l'idéal de la beauté que j'aime en toi ; tu es pour moi un messager divin ; s'il fallait renoncer à la félicité qui m'était promise dans

ton regard, je deviendrais un monstre..... Ange ou démon, je serai ton ouvrage : ne me refuse pas ton assistance dans le danger que je cours !»

Cette lettre fut envoyée par un homme à cheval avec l'ordre de crever le cheval pour rapporter la réponse avant huit heures du soir. En attendant le retour de son messenger, Gaston se disait : « Il faut que je la voie, et qu'elle s'explique avec moi ; la dissimulation n'est pas dans son caractère ; si elle aime Savardy, elle me dira qu'elle l'aime. Elle me l'aurait dit dans notre dernière entrevue, si je n'avais commencé par blesser sa fierté : maintenant, il faut qu'elle parle. »

Vers sept heures et demie, le palefrenier de Gaston lui remit le billet suivant :

« J'ai lu !... Ah ! la fin de votre lettre me remplit d'épouvante : mais je n'ose vous revoir...

« Il fut un temps où je vous aurais dit : Venez ; dans ce temps -là je ne réfléchissais pas, j'étais ignorante de toutes choses, et j'aurais pu croire à ma puissance sur vous. Aujourd'hui, je vois que vous avez plus de raison, plus d'expérience que moi, plus d'esprit. A quoi donc vous serviraient mes conseils ? A quoi vous ont-ils servi pendant si longtemps ? Puisque nous avons fait l'effort de nous séparer, maintenons-nous dans

une résolution vertueuse ; le courage et la pureté nous rapprocheront plus sûrement que la faiblesse et la honte. D'ailleurs cet amour que vous me demandez m'est impossible ; je ne l'éprouve pas , je ne l'éprouverai jamais.... Adieu , Gaston !

« Le Ciel m'est témoin que si je pouvais me croire vraiment utile , je volerais vers vous du bout du monde ; mais je ne vois dans votre lettre qu'une ruse de cette passion que je veux combattre à tout prix , et l'on ne combat qu'en fuyant... Ne venez donc pas...

« Adieu , mon frère !... que je souffre !... plaignez-moi... D'ailleurs j'ai promis à votre tante.... Je la respecte comme le devoir , et je l'aime parce qu'elle vous aime... Craignons d'affliger ses derniers jours ; le mal qu'on fait aux vieilles gens ne peut plus se réparer. J'espère n'être jamais ingrate envers votre tante ni envers personne , mais surtout point envers vous , Gaston. Encore une fois ne venez pas et ayez bien pitié de moi. »

Ce billet décida de la destinée d'Ethel : Gaston n'y vit qu'un refus , et , dans son ressentiment aveugle , il n'aperçut pas la tendresse secrète et profonde qui se trahissait à travers cette sévérité même ; la peine que coûtait le refus était le dernier effort de la vertu dans le cœur d'Ethel.



Tant de courage, malgré tant d'amour, aurait touché Gaston, il l'aurait consolé, ennobli, détourné peut-être de ses détestables projets : mais avait-il le temps, le sang-froid de lire ce qui n'était pas écrit?... Il se vit bravé, moqué, méprisé, frappé dans ce qu'il avait de plus cher ; la jalousie, imbécile comme elle l'est toujours, imbécile comme le crime, acheva de l'avengler et de l'endurcir. « M. Savardy va sans doute y passer la nuit à ma place, se dit-il... Ah! rage! Je la méprise et je la châtierai selon le mépris qu'elle m'inspire. » Ainsi le trouble d'esprit de Gaston devint la fatalité pour Ethel..., pour tous deux!... Madame de Villemagne envoya savoir si tout était prêt pour le lendemain : Gaston lui répondit qu'elle pouvait compter sur lui.

A peine cette réponse fut-elle partie, que, toujours poursuivi par le fantôme de M. Savardy amoureux, et peut-être.... le plus heureux des hommes! qui peut calculer les caprices d'une femme? il prit un cheval et courut seul au galop jusque dans la forêt d'Ivrée. De là il s'introduisit dans le parc par une brèche à lui connue, et passa la nuit dans la fièvre et le délire autour de cette paisible retraite.

Paisible en apparence, car, depuis le billet de Gaston, Ethel n'avait plus un moment de tranquillité; mille pressentiments funestes l'obsé-

daient, et à chaque minute elle sentait croître le désir de consulter la devineresse : elle attendait de cette femme l'oracle qui devait la guider à travers le labyrinthe de son cœur.

Gaston ne vit rien, n'entendit rien. Quand il aperçut dans le château les premiers mouvements du matin avant qu'il eût pu découvrir aucun indice de la présence de son ennemi, il sortit du parc et reprit son cheval qu'il avait attaché dans la forêt. Gaston remit la selle et la bride et suivit lentement le chemin de Paris. Gaston connaissait Ivree depuis son enfance ; il se dit : « Si M. Savardy fût entré furtivement dans le château, il serait sorti avant le jour par la seule issue possible, par celle qui donne sur le parc : il n'était donc pas à Ivree... » C'est pour arriver à cette conclusion que le malheureux Gaston avait épuisé pendant toute une nuit son intelligence !

Il rentra chez lui vers neuf heures du matin et se coucha.

---

## CHAPITRE XLIV.

Le lendemain de ce jour, quelques minutes avant trois heures, la voiture de remise qui devait conduire Ethel à Paris entra dans la cour du vieux château d'Ivrée. Ethel, dans son impatience, était déjà au bas du perron. Elle rentra cependant pour prendre congé de madame de Fraisnes.

« Vous avez si bon visage aujourd'hui, ma très-chère, que ce voyage ne me paraît plus nécessaire. »

Quelque chose fit hésiter Ethel dans son cœur; l'ange gardien combattait; mais la fatalité

l'emporta. « Tant mieux, s'écria-t-elle, je reviendrai plus vite. »

La lettre de M. de Montlhéry, à laquelle elle se repentait d'avoir répondu trop durement, achevait de la décider. Sans dessein arrêté, elle pensa qu'elle pourrait trouver l'occasion de rencontrer Gaston à Paris, et son impatience s'allumait à ce vague espoir. Sa longue résistance avait épuisé ses forces; c'était la rougeur de la fièvre qui rassurait la bonne madame de Fraignes.

Elle embrassa une dernière fois cette excellente amie et partit avec sa femme de chambre, Fanny, dont la discrétion était d'autant plus garantie, que cette fille n'avait pas appris un mot de français depuis l'arrivée d'Ethel à Paris.

À la sortie du parc la route entre dans la forêt; c'est vers l'autre extrémité du bois que la voiture d'Ethel fut arrêtée par la rencontre de la berline de madame de Villemagne, qui l'attendait depuis une heure.

Les deux dames montèrent dans une des voitures, les deux femmes de chambre dans l'autre. Ethel, souffrante et troublée, garde le silence pour cacher son inquiétude: madame de Villemagne se tait pour cacher sa joie. Une vertu si pure lui paraissait une insulte. Jusqu'ici la vie d'Ethel avait été la satire du monde; le

monde allait être vengé par une de ses esclaves les plus dévouées.

En approchant de Paris, madame de Villemagne tira le cordon pour faire donner l'ordre à sa femme de chambre d'aller l'attendre chez elle avec Fanny.

« Quant à nous, ma chère lady Ethel, dit madame de Villemagne, en faisant signe au cocher de continuer son chemin, nous descendrons dans un cabaret obscur du faubourg où j'ai fait préparer à dîner pour nous deux ; c'est là que nous attendrons l'heure du rendez-vous ; nous ne pourrons nous mettre en marche qu'à pied et à la nuit. Nous partirons entre dix et onze heures ; il faut arriver à onze heures sonnantes à l'entrée de la première enceinte ; je frapperai deux coups dans mes mains, alors la porte s'ouvrira.

« — Avez-vous déjà vu cette Bohémienne ? demanda Ethel.

« — Oui ; elle m'a dit des choses extraordinaires ; mais le séjour qu'elle habite est effrayant, cela ressemble tout-à-fait à l'histoire de l'étudiant d'Oxford : elle agit par la terreur. Avez-vous bien le courage de pénétrer jusqu'à elle ?

« — J'ai du courage.

« — Peut-être vous fera-t-elle subir quelques épreuves ; elle séjourne dans les ruines d'une

manufacture abandonnée entre le faubourg Saint-Marceau et le faubourg Saint-Jacques. Je vous le répète, en arrivant là, vous croirez encore écouter l'histoire du colonel; c'est dans cette enceinte déserte qu'elle vous recevra. Quelquefois elle descend dans les caves de l'édifice qui, dit-on, communiquent par des issues secrètes avec les souterrains de l'Observatoire: c'est un endroit perdu; on arrive par un jardin entouré de hautes murailles; on traverse de longues cours désolées, silencieuses; tout est inhabité; vous seriez égorgée là sans pouvoir appeler au secours. Il y a de quoi être épouvantée.

« — Vous y avez bien été, j'y puis aller; mais que vous a-t-elle dit?

« — Des choses sur lesquelles elle m'a fait promettre le secret le plus inviolable; d'ailleurs, il me serait impossible de les répéter. Son langage était inspiré; elle m'a révélé les motifs réels de certains événements de ma vie que je n'avais pu m'expliquer jusqu'à présent.

« — Vous ne lui avez rien dit de moi?

« — Pas un mot.

« — Que je voudrais être à ce soir!

« — Calmez-vous, ma chère lady Ethel, vous y serez bientôt. Vous savez qu'il faut entrer sans moi dans l'enceinte fermée; je vous quitterai avant que vous paraissiez devant la pythonisse.

« — N'importe ! la curiosité seule me tiendrait lieu de courage.

« — Pourvu que l'émotion n'aille pas vous rendre malade ! Madame de Fraisnes, qui ne m'a jamais beaucoup aimée, m'en voudrait à la mort.

« — Madame de Fraisnes ne saura pas que c'est vous qui m'avez menée là.

« — Elle le sait déjà.

« — Point du tout : elle croit que je vais descendre à Tivoli, où vous devez m'attendre. Vous êtes bien sûre de votre femme de chambre ? continua Ethel.

« — Comme de moi-même.

« — La mienne est d'une discrétion à toute épreuve, d'autant plus qu'elle ne sait pas un mot de français ; d'ailleurs, qui les interrogera ?

« — C'est vrai, personne n'ira les questionner.

« — Qui donc en aurait le droit, l'envie ?

« — Après tout, que savent-elles ? que je suis venue au-devant de vous jusque dans la forêt, démarche qui peut toujours s'expliquer de la manière la plus naturelle et la plus innocente... Cependant, s'il vous arrivait quelque malheur ?

« — Qu'ai-je à craindre ?

« — Je ne sais, moi ; rien ;... rien, sans doute : mais voilà qu'une terreur subite me saisit. J'ai

peur de ma peur ; c'est comme un pressentiment, un avertissement du Ciel..... Renonçons, voulez-vous...? renonçons à notre entreprise : c'est une folie, ma chère lady Ethel, et je ne me pardonnerais jamais une imprudence qui pourrait tourner contre vous.

«—Je ne vous comprends pas. Qu'ai-je à craindre ? Je ne suis pas plus exposée qu'une autre ? pas plus que vous ne l'avez été vous-même....

«—Vous êtes si belle ! Tant de gens sont amoureux de vous !

«—Hé bien ?

«—Hé bien ! tout homme amoureux est un espion. Le marquis de Broadlands, M. Savardy, qui n'est pas parti pour Rome comme je l'avais cru, M. de Montlhéry, tous ont les yeux sur vous, et par conséquent sur moi, qui suis votre meilleure amie. On peut avoir épié mes démarches, tendu quelque piège, préparé quelque guet-apens ; peut-être sommes-nous déjà trahies.

«—Je ne crains que M. Savardy, s'écria Ethel ; le caractère du marquis de Broadlands et celui de M. de Montlhéry ne me permettent pas le moindre doute sur la parfaite loyauté de leur conduite.

«—Un homme amoureux n'a plus de caractère ; il n'a que de la passion, et la passion con-



trariée est capable de tout. On a pu, vous dis-je, faire observer mes démarches, me suivre chez la Bohémienne, apprendre de cette femme, qu'on aura su corrompre, des gens, des cochers, du colonel Lyndsay lui-même, qui est un étourdi, le jour et le lieu de notre visite : si un piège vous était tendu là?... Si l'on vous enlevait?... Si... que sais-je?... Enfin j'ai peur ; quand on réfléchit, il n'est plus permis de faire une imprudence... Arrêtons-nous donc, puisqu'il en est temps encore. Vraiment, lady Ethel, plus j'y pense et plus je vois qu'il vaut mieux renoncer à notre projet. »

Ethel écoutait toujours sans répondre.

« Songez aux reproches que j'aurais à me faire s'il vous arrivait quelque malheur par ma faute.... Non, vraiment ; la responsabilité m'effraie. Je ne veux pas aller plus loin ;... je ne le veux pas absolument, et je vais dire au cocher de nous mener à Tivoli, où le docteur Z\*\*\*, dans la bonne foi de son âme, a retenu lui-même un logement pour sa jolie malade ; il nous y attend peut-être.....

« — Si je vous jure par le Ciel, s'écria Ethel d'un ton imposant en arrêtant la main de madame de Villemagne prête à tirer le cordon, par la tête de ma mère, par notre plaque de cuivre, par le sang des Macnally, plus habitué que le vôtre à dominer, de ne jamais vous compro-

mettre, de ne point dire votre nom, quel que soit le résultat de la démarche que nous allons faire, serez-vous rassurée?

« — Pour moi, oui; mais pas pour vous, » répliqua obstinément madame de Villemagne, blessée du ton d'autorité de la jeune Irlandaise.

Celle-ci, exaspérée à son tour par la résistance artificieuse de sa compagne, retomba un moment, à force de curiosité contrariée, dans la violence de sa nature sauvage; elle reprit avec colère: « De quoi vous embarrassez-vous, après tout? Que signifient ces grimaces de tendresse qui n'aboutissent qu'à me taquiner? Ne pouvez-vous me laisser le soin de ce qui me concerne? Faites ce que je veux et ne vous inquiétez pas du reste. Vous ne vous souvenez pas, à ce qu'il me paraît, de l'obéissance que vous devez à ceux de ma famille; depuis quand les Meunier ne savent-ils plus qu'il faut céder aux Macnally? Rassurez-vous, il n'y a de responsabilité que pour ceux qui commandent. »

A cet orgueilleux propos échappé dans la violence de la passion, la rage et la haine redoublèrent au fond du cœur de l'ex-gouvernante de lady Odile, l'amie *trop intime* du comte de Macnally. Mais, sans s'oublier un instant, elle poursuivit d'un ton toujours plus doux :

« Je ne puis définir ce que j'éprouve; une répugnance invincible...

« — C'est bon , j'irai sans vous.

« — Je ne vous donnerai point l'adresse.

« — Je ne vous la demande pas. Je vais écrire au colonel Lyndsay pour la savoir de lui. Il est encore temps ; les hommes rentrent chez eux pour faire leur toilette au moment du dîner ; mon commissionnaire le trouvera donc chez lui ; il ira en cabriolet et me rapportera la réponse chez le restaurateur de la barrière où je vais descendre seule.

« — Lady Ethel , vous n'avez vraiment pas plus de raison qu'un enfant de deux ans.

« — Qu'importe , si je n'en ai que faire ?

« — Il faut donc céder... je vous conduirai , je vous obéirai ; mais rappelez-vous le serment que vous venez de prononcer.

« — Je le renouvelle solennellement , » reprit Ethel.

S'il y avait eu un témoin de cette scène , il aurait été saisi d'épouvante. L'expression du regard de madame de Villemagne avait quelque chose d'inférial qui contrastait d'une manière horrible avec le son doux de sa voix : c'était une hyène noyée dans du miel.

« Vous promettez de ne jamais me trahir , quel que soit l'événement.

« — Je vous le promets d'avance.

« — Vous m'absolvez des suites ?

« — Je prends tout sur moi.

« — Souvenez-vous bien, au moins, que c'est vous qui m'avez forcée d'aller jusqu'au bout.

« — Je m'en souviendrai..... Je ne me souviendrai que de cela... je voudrais oublier un emportement dont je rougis... Pardonnez-moi, ma chère madame de Villemagne; le sang des Macnally est si violent...

« — Il devrait s'adoucir en passant par le cœur d'un ange tel que vous. »

En prononçant ce dernier mot, madame de Villemagne embrassa tendrement Ethel, et la voiture s'arrêta devant un restaurateur inconnu, à l'entrée de la rue Mouffetard, non loin de la barrière d'Italie.....

---

## CHAPITRE XLV.

Vers dix heures et demie, Ethel et madame de Villemagne se mirent en marche après avoir donné l'ordre à leur cocher de remise d'aller les attendre au pont Saint-Michel.

Ethel avait une robe de soie grise, et une capote noire.

« Quand vous entrerez, lui dit madame de Villemagne, on vous fouillera pour vous enlever tout ce qui pourrait vous servir à blesser quelqu'un : ciseaux, couteaux, etc., etc., etc.

« — Je n'ai rien sur moi de ce genre, reprit Ethel.

« — Hé bien ! je le dirai , répliqua madame de Villemagne , afin de vous dispenser de la visite , qui , quoique faite par une femme , vous serait peu agréable. Songez aussi qu'une fois séparée de moi , vous êtes dans l'enceinte habitée par la magicienne ; c'est l'empire des illusions ; vous y subirez plus d'une épreuve avant d'être initiée aux grands mystères.

« — Je suis prête à tout , repartit lady Ethel ; je ne suis pas venue si loin pour reculer. »

En parlant ainsi , elles descendirent la rue Mouffetard : cette vieille rue étroite , tortueuse , inégale , était plus incommode que de coutume à cause d'un violent orage qui venait de fondre sur ce quartier de Paris. C'était un dimanche ; des groupes de promeneurs , désappointés par l'impossibilité de trouver des moyens de transport , rentraient tumultueusement dans l'intérieur de la ville en jurant contre Dieu et les hommes. On rencontrait des bourgeoises habillées de blanc , et qui suivaient leurs maris en murmurant.

« Vois-tu , notre homme , v'là mes *souyers* perdus ! T'l'as voulu ; quand *t'est* à bavarder avec les amis , l'tonnerre ne te ferait pas quitter les dominos et le vin.

« — Tais-toi ! tu me scies le dos avec ta voix de canard et tes cheveux de caniche mouillé.

« — Pardine ! c'est ta faute ; v'là une heure

que tu me fais marcher dans les champs et dans les rues par le temps qu'il faisait.

« — Si c'était de l'eau-de-vie, encore, qui tombe... Ah! s...d... j'en pourrais boire mon soûl. »

Ethel, tremblante à ces explosions de la verve du peuple des faubourgs, suivait madame de Villemagne, dont elle avait pris le bras. Celle-ci marchait hardiment dans ce quartier de Paris, inconnu au plus grand nombre des Parisiens.

Elle avait fait la veille une étude particulière de la route qu'elle aurait à suivre. Ce qui caractérisait l'esprit de madame de Villemagne, c'était le soin et l'art de choisir et de prendre les moyens qui peuvent conduire au but qu'on se propose.

A cette heure de la nuit, par un temps orageux, le haut des faubourgs Saint-Jacques et Saint-Marceau, avec leur population vagabonde, avait un aspect effrayant. On se croyait dans un défilé, attaqué par des brigands; les ruelles innombrables qui se terminent à la rue Mouffetard ressemblaient dans la nuit à des crevasses profondes, creusées entre des montagnes; la rue faisait l'effet d'une vallée sinueuse formée par des parois de roches qui surplombent. Les réverbères rares ne jetaient que de faibles lueurs sur les murs baignés de pluie; même, en beaucoup d'endroits, ce triste secours manquait aux pié-

tons ; la grêle venait de casser les lanternes et d'éteindre la plupart des quinquets ; les ruisseaux des rues descendaient en grondant comme des torrents alpestres ; leur cours était illuminé par des éclairs assez fréquents encore , quoique déjà muets et lointains. On aurait pu se croire engagé dans des monts stériles. Des groupes de sauvages ivres barraient souvent la rue : Ethel se serrait alors plus fortement contre madame de Villemagne , qu'elle craignait de perdre. « Elle est jolie la grande , disait l'un en passant près d'Ethel!... — Des robes de soie ! » disait l'autre en voulant prendre le bras de madame de Villemagne. « Parbleu ! ce sont des princesses égarées ; il n'en vient pas souvent de pareilles dans notre quartier : à nous , à nous , mes belles !... Ah !... je me trompais , elle est trop laide !... »

Les deux femmes précipitaient le pas , arrêtées , injuriées , quelquefois suivies par des mauvais sujets de la dernière classe du peuple ; elles auraient pu se croire au milieu d'une horde de barbares : les lieux , les hommes , tout était hideux.

Arrivée au coin de la rue du Petit-Moine , madame de Villemagne tourna brusquement à droite. Depuis assez longtemps elle ne parlait plus. Ethel , gardant le même silence , quitta un instant le bras de sa compagne pour franchir un ruisseau débordé ; madame de Ville-



magne, vêtue d'une robe de soie brune et coiffée d'un chapeau noir, disparaissait dans l'ombre. Ethel crut l'avoir perdue; mais elle l'aperçut bientôt marchant du même pas de l'autre côté de la rue; elle allait la rejoindre, lorsqu'un cortège d'ouvriers vagabonds, descendant de la rue du Fer-à-Moulin, déboucha par la rue Scipion et passa tout à côté d'Ethel en chantant et en dansant; elle se recula et s'appuya contre une porte pour laisser s'écouler ce flot.

Quand la rue fut libre, n'apercevant plus madame de Villemagne, elle eut encore un moment de doute; mais elle revit sa compagne plus loin, à la lueur d'un des réverbères éparpillés par l'orage. Elle la rejoint, toujours en silence, lui reprend le bras pour n'être plus exposée à la perdre, et continue de la suivre à pas précipités; c'est ainsi qu'elles arrivent jusqu'à la rue des Cornes. Un mur très-haut bordait une partie de cette rue déserte. Ethel demande si elles sont bientôt au terme de leur course. «Chut!» répond sa conductrice sans proférer une parole. Au même instant, elles s'arrêtent devant une porte basse: la porte s'ouvre au signal convenu, qui était de frapper deux coups dans les mains. Ethel ne veut passer qu'après sa compagne; celle-ci la pousse en avant: «C'est ici!» dit-elle. A ce mot, Ethel frissonne, car elle n'a plus reconnu le parler de

madame de Villemagne : c'était même une voix assez rude. Aurait-elle été la dupe d'une illusion dès la première fois qu'elle s'était séparée de madame de Villemagne ? Est-ce un homme déguisé qu'elle a suivi depuis la rue du Petit-Moine ? Mais à quelle intention madame de Villemagne aurait-elle combiné ce tour de passe-passe ?...

Ethel sentit qu'il n'était plus temps de s'éclaircir de ses doutes ; la porte s'était refermée derrière elle : les ténèbres l'environnaient.

Au bout de quelques secondes, il lui parut qu'elle se trouvait à l'entrée d'un corridor. Elle n'osait marcher dans l'obscurité : une petite lumière scintillait à l'extrémité de la galerie. Ethel hésitait : une voix qu'elle ne reconnut pas lui dit tout bas près de l'oreille : « Suis la lumière. » Elle entendit des pas derrière elle ; mais l'obscurité était trop profonde pour qu'elle pût distinguer personne. Tout bruit ayant cessé, elle se mit à obéir : elle suivit la lumière. Elle s'attendait à des surprises comme une personne qui va être reçue dans une société maçonnique ; le courage ne l'abandonnait pas.

Son guide mystérieux reculait à mesure qu'elle avançait. Elle traversa ainsi le long corridor à l'entrée duquel elle s'était arrêtée d'abord, puis un jardin, puis des cours dont les bâtiments lui semblaient en ruine ; la lumière disparut alors

dans les décombres. Que faire ? Un bruit semblable à des pas se fit encore entendre ; elle se dirigea audacieusement du côté d'où venait ce bruit , et, marchant avec précaution , elle parvint , non sans peine , à l'entrée d'une salle faiblement éclairée... Une lueur incertaine brillait à travers la porte entr'ouverte. Elle poussa cette porte , la franchit et se trouva sous une voûte à laquelle était suspendue une lampe peu lumineuse. La salle ressemblait à une cave ; elle n'avait d'autre issue que la porte par laquelle Ethel venait d'entrer. Pas une table , pas un livre , pas un ustensile n'indiquait que ce lieu fût habité ; seulement on voyait sur les murs quelques pans de vieille tapisserie , et dans le fond de la salle un tapis de Smyrne : ces restes d'ameublement semblaient avoir été oubliés là par les anciens habitants de ce séjour désolé.

Ethel resta quelques instants immobile : n'entendant rien , ne voyant rien , elle se disposait à retourner sur ses pas , lorsqu'une ombre parut à la porte. C'était un homme enveloppé jusqu'aux yeux dans un manteau. L'homme avance , il se découvre le visage : Ethel jette un cri perçant ; prête à s'évanouir , elle recule : elle a reconnu Gaston !... Mais la mémoire encore remplie des récits merveilleux du colonel Lyndsay et des avertissements de madame de Villemagne , elle croit que ses

yeux la trompent, qu'elle est la dupe de quelque prestige... Ce n'est pas lui, dit-elle : ce n'est pas vous, Gaston.

« — C'est moi.

« — Vous!... vous ici! On m'a donc trompée? je suis tombée dans un piège infâme! c'est une indignité!... que me voulez-vous?

« — Êtes-vous bien à plaindre de me voir?

« — Comment se fait-il que vous vous trouviez ici..... vous?

« — Que vous importe?

« — On m'a trompée.

« — Qui vous a trompée? vous vous êtes trompée vous-même.

« — Ah! madame de Villemagne, quelle trahison!

« — Où donc est le grand mal? Ne dirait-on pas que je suis un monstre exécrationnel à vos yeux? Laissez-moi vous dire tout ce que j'ai souffert depuis le jour où vous m'avez quitté. Est-ce encore pour votre M. Savardy.... que vous voulez me fuir?

« — Ah! c'en est trop!... je ne dois pas vous voir, je ne dois pas vous écouter; je veux sortir d'ici.

« — Un moment...

« — Laissez-moi, laissez-moi!

« — Quoi! vous n'avez rien à me dire après une séparation si cruelle?

« — Vous savez bien que je ne veux pas vous entendre. Quel moyen avez-vous pris pour me contraindre à vous revoir!... Je ne vous pardonnerai jamais cette ruse. Sortez, sortez; je ne veux plus vous répondre et je ne vous reverrai de ma vie.

« — Ethel, reprit Gaston avec un calme imperturbable et sans jeter les yeux sur elle, savez-vous où vous êtes?

« — Je ne connais pas ce lieu; je venais consulter la Bohémienne d'Ascot, quand vous m'avez surprise ici.

« — J'avais appris votre dessein, j'en ai profité pour vous attirer en mon pouvoir; je suis souverain ici; vous ne pouvez sortir sans ma permission; mais vous ne voudriez pas me quitter ainsi, vous aurez pitié de ce que j'ai souffert.

« — Moi! A-t-on pitié de ce qu'on méprise?

« — Ethel... ne me parlez pas de la sorte.

« — Je parle comme je pense.

« — Après tant d'espérances trompées, de supplications rebutées, de délais dévorés, de dissimulation, de muet ressentiment amassé pour vous punir, vous devriez trembler en me voyant devant vous... et me remercier; je prie, je pourrais commander.

« — Commander?... l'amour se commande-t-il?

« — Il est bien question d'amour!... La force

y supplée... d'esclave torturé je suis devenu maître; je suis votre maître. Ce n'est plus en tremblant que je m'approche de vous, je jette le masque; c'est à vous de craindre maintenant : mon artifice a réussi au delà de toute espérance. Tombée dans le piège, vous êtes en mon pouvoir..... Comprenez-vous tout le sens de ce mot? Je vous écrivais hier : « Notre destinée dépend du parti que vous allez prendre.... » Vous avez pris le pire, subissez-en les conséquences. »

Ethel pâlit, ses genoux tremblent; à chaque parole de Gaston, elle reçoit comme un coup électrique au cœur; du noir lui passe devant les yeux, ses dents claquent malgré l'effort qu'elle fait pour dissimuler sa terreur :

« Moi, en votre pouvoir?... Ah! je n'y suis pas... il ne dépend pas d'un caractère aussi noble que le vôtre de forfaire à l'honneur.

« — Il a bien dépendu de toi, jeune fille au cœur tendre, de forfaire à la pitié. L'honneur?... je n'en ai plus, vous dis-je; je n'en veux plus avoir!... Hier encore, n'as-tu pas outragé la sainte humanité en répondant à ma lettre comme tu l'as fait? Vaincu par les tortures de la passion, je te demandais au nom du Ciel, au nom de mon salut, du tien peut-être, je te demandais une grâce... une seule, une dernière grâce. Sais-tu ce que c'était que cette grâce? Tu l'ignores?... ap-

prends-le donc : c'était la raison, la délicatesse, la probité : c'était l'honneur!... oui, l'honneur, c'est tout cela!... c'était notre honneur à tous deux, entends-tu bien? cet honneur que tu invoques trop tard!.... Ta réponse a décidé de notre sort, nous avons perdu l'honneur, et toi, toi qui l'as voulu, garde-toi de te plaindre maintenant.... plus de considérations, plus de combats; tu l'as voulu, Ethel, résigne-toi au bonheur, puisqu'il ne nous reste plus pour vivre que la félicité. Ne crains pas que je te reproche tant de dégradation. Au contraire, je veux profiter de l'infamie; ta dureté nous a condamnés au désespoir : hé bien! tant mieux; je suis fier de notre ignominie : jouissons du sacrifice : tout sacrifice est une source de volupté, surtout le sacrifice de la délicatesse... Sais-tu ce que j'allais devenir si je n'étais parvenu à t'attirer ici?... j'allais me jeter à l'eau!... »

Il s'approche ; elle recule en frissonnant et tourne autour de la salle comme pour fuir.

L'humanité, dans ses égarements les plus terribles, n'a rien produit d'aussi effrayant que la physionomie de Gaston, de cet ange tombé : c'était le sceau de la réprobation qui s'imprimait sur la face d'un homme. Ce noble visage, bouleversé par le délire de la vengeance et du désir, était comme un beau pays ravagé par la guerre... et quelle guerre?... Les anges et les dé-

mons se disputaient l'âme du malheureux :...  
l'enfer l'emporte !...

Ethel jette un cri terrible, puis elle s'arrête en balbutiant : « Vous me faites peur... peur pour vous, Gaston, pour vous. Ah! mon Dieu... où est Gaston... le vrai Gaston?... pauvre Gaston!... ce n'est plus vous....

« Où suis-je?... Au secours!... Grâce! grâce!... » s'écrie Ethel haletante d'indignation et de terreur. Elle tombe à genoux : sa coiffure se détache, ses cheveux se répandent en désordre, des pleurs brûlants coulent sur ses joues et se mêlent aux gouttes de sueur froide qui souillent ses belles tresses débouclées; elle crie, elle gémit.

« Tu pleures maintenant!... c'est inutile!... Au contraire, j'aime tes larmes... elles commencent ma vengeance; j'ai assez pleuré, moi... c'est à ton tour. Dieu est juste, vois-tu?

« — Gaston... vous serez peut-être bien à plaindre demain.....

« — Demain.... qui sait si je verrai demain?

« — Craignez mon désespoir!

« — Il fallait craindre le mien : ton désespoir... je l'invoque!... C'est le remède à ma peine... tes tourments sont le commencement de mes plaisirs. Tu crois pouvoir me résister?... Ah! tu me connais mal... j'ai les moyens de te réduire..... tu n'as d'ami que moi ici... crie



personne ne viendra ; tremble , car je suis le maître enfin ! je t'adorais , je te méprise !... »

Chacune de ces paroles faisait dresser les cheveux sur la tête d'Ethel. Elle était changée en pierre. Ce qu'elle entendait l'épouvantait moins que l'expression sinistre des regards de Gaston , que le bouleversement de ses traits , que l'altération de sa voix.

« C'est une illusion de l'enfer ! tout va disparaître et je serai délivrée , s'écriait-elle.

« — Ah ! mes mesures sont bien prises , va ; je veux le bonheur , et cette fois je l'aurai. Demain , dis-tu?... qu'importe ? le plus sûr pour toi est de céder ; de céder volontairement , vois-tu ? d'abord , pour le moment , cela revient exactement au même... tu comprends?... ensuite je serais reconnaissant , ce qui vaudrait mieux pour l'avenir. Tu ne peux douter que mes mesures ne soient bien prises ; j'ai été stupide un an , mais depuis que j'ai cessé de te voir , l'esprit m'est revenu. »

Tout en prononçant ces paroles d'un ton d'ironie terrible , Gaston continuait d'éviter de jeter les yeux sur sa victime. L'aspect touchant d'Ethel suppliante , échevelée , aurait été trop puissant sur son âme ; il craignait d'en être attendri.

La malheureuse , rouge et pâle tour à tour , lançait de tous côtés des regards farouches : point de fenêtre , point d'issue , point d'écho , pas

même le ciel et la terre.... Des pierres... rien que des pierres!... et un tigre déchaîné!

« Non! s'écrie-t-elle encore en s'arrachant les cheveux... je rêve : c'est impossible!...

« — C'est possible! va.

« — Le monstre!... comme il a combiné le crime!... Ce n'est pas vous, Gaston... Quoi!... vous seriez si complètement changé!... en si peu de temps?

« — C'est ton ouvrage.

« — Vous perdez la raison?

« — J'ai voulu te ressembler; je suis devenu une bête féroce : voilà l'effet de ton art! »

Il veut la prendre dans ses bras.

« Gaston, dit Ethel en baissant la voix, Gaston, l'épreuve est assez forte : je suis punie... hé bien! à présent, laissez-moi, laissez-moi!

« — Te laisser... te laisser! s'écrie-t-il avec un sourire affreux. Tu me crois plus faible et plus insensé que je ne suis!... Tu ne sais donc pas que c'est ma vie qui est en question entre nous?... Je ne sortirai d'ici que pour vivre avec toi, ou pour me tuer. Tu ne peux croire, tu ne pourrais concevoir ce que j'ai souffert pour arriver à ce moment si ardemment désiré!... L'éternité dans l'enfer ne te ferait pas comprendre mes tourments. J'ai souffert mille morts avant d'abdiquer le sentiment de l'hon-

neur... J'étais né pour tout ce qui est beau et grand : je suis tombé au-dessous de tout ; mais c'est ta faute !... Et quand je touche au terme , quand je renonce pour le plaisir à la noblesse de ma nature , quand j'ai sacrifié à l'espoir de te posséder , vertu , délicatesse , amour , oui , l'amour lui-même est perdu pour moi , je laisserais échapper le triomphe... Ah !... plutôt la mort !... Ici je puis ce que je veux , Ethel... et si tu continues de me résister , tu vas voir... que...

« — Vous ne me connaissez pas , Gaston ; vous ne me connaîtrez jamais : je suis plus forte que vous ; car ma force n'est pas en moi. »

En prononçant cette parole , Ethel , devenue froide comme un marbre , immobile comme une statue , cesse tout combat.

« Tu me braves ?

« — Non , Gaston.

« — Tu me menaces ?

« — Oui , de votre victoire.

« — Je puis l'obtenir par la violence... Je suis le plus fort... encore une fois , je puis ce que je veux !...

« — Hé bien !... je le voudrais !... »

En proférant cette parole , la voix d'Ethel paraissait inspirée ; elle ne se défendait plus , mais toute sa personne avait un air de grandeur surnaturelle : ses pudiques paupières étaient fermées , son front rayonnait de l'au-

réole du martyr : c'était la tête des Agathe, des Rosalie, des Perpétue... Que le Christ était grand, qu'il était beau dans cette vierge victorieuse au moment de sa chute ! un tigre aurait senti du respect.

Gaston lui-même en eût éprouvé ; mais il détourne toujours la tête : il saisit sa victime.

« Non, non, dit Ethel avec un calme puissant, je ne te crains plus, tu ne profaneras qu'un cadavre : l'âme est ailleurs ; je suis sauvée !

« — Ethel ! il faut que tu sois à moi !... tu seras à moi malgré toi !... »

« — Je suis sauvée !

« — Sauvée, dis-tu ?

« — Oui, je dis que je suis sauvée par le dernier outrage et par l'indignation éternelle qui le suivra.

« — Enfant... tais-toi !... »

« — Non ! non ! tu le vois, je suis tranquille : je te rends grâce... Je suis sauvée, car désormais je suis bien sûre de ne plus t'aimer !... »

A ce mot, Gaston arrête ses regards sur Ethel, pour la première fois depuis qu'il l'a retrouvée ; et il la voit dans le ciel : son attitude est celle de la résignation, son expression de la sainteté. Plus de trouble, plus de lutte ; elle est morte à la peur... ; ses yeux se rouvrent ; elle a dans le regard, lorsqu'il rencontre celui de Gaston, une

expression indéfinissable de compassion pour lui, de crainte pour elle-même ; elle croit devoir un reste de pitié à cet amour dont l'excès a pu dégrader une âme si noble : pitié céleste qui la rend semblable à la Divinité même. Dieu garde la beauté de la femme sous la pureté de l'ange.

Gaston, frappé de respect, recule malgré lui.

« Tu serais sauvée, dis-tu ? comment, sauvée ?... »

L'âme de Gaston était sur ses lèvres : l'expression de sa figure devenait moins farouche, mais plus déchirante....

La pitié du ciel descendit enfin entre ces deux infortunés ; Ethel reprit en pleurant : « Oui, sauvée, parce que je serais sûre de ne plus vous aimer !... »

« — Ethel, vous m'aimez donc ? »

Un silence suivit cette parole de Gaston. Ethel parut se recueillir ; elle leva les yeux au ciel : l'expression de son visage s'épura encore ; aux dernières traces du désespoir, de la terreur, de la colère, succède une gravité tempérée par une douceur inconnue à la terre.

« Oui, c'est un aveu ; je le sais et je ne le démens pas, dit-elle enfin ; je vous aimais, Gaston ! »

« — Qu'entends-je ? »

« — Je vous aimai longtemps sans le savoir ; jugez de ma terreur le jour où je me suis avoué à moi-même cet amour... criminel ! J'ai

cru pouvoir vous le cacher : cette dissimulation, contraire à mon naturel, fut peut-être mon plus grand tort...

« — Hélas! oui, tout le mal est venu de là : tu m'aimais et tu as douté de moi... c'est un crime!... Moi, aimé d'une créature plus qu'humaine!... aimé d'Ethel... Ah! l'amour vaut mieux que tout!... l'amour d'Ethel, c'est le paradis : redis-moi que tu m'as aimé.....

« — Je vous aimerais encore.

« — Tu pourrais me pardonner? à moi, qui suis le plus insensé, le plus vil, le plus misérable des hommes?

« — Vous savez, Gaston, que je ne mens jamais; je suis d'un pays où l'on n'aime pas sans admirer ce qu'on aime. Choisissez donc, de mon amour ou de mon mépris.

« — Quoi! vous pourriez m'aimer encore? » Deux ruisseaux de larmes coulaient des yeux de Gaston. « Non! ce serait un sacrifice trop grand pour un ange de pureté tel que vous : je ne suis plus digne d'Ethel!...

« — L'amour rend digne de tout, car il purifie tout. »

Gaston regarde Ethel; il se cache le visage dans ses deux mains, puis il la contemple encore. Enfin, il tombe à genoux en sanglotant : « Ange du Ciel, pardon! je me repens; le ravisseur est vaincu, le pécheur endurci pleure.

Vous triomphez, et cette fois votre triomphe est à jamais assuré. Vous êtes libre, Ethel!...

« — Je suis à toi, Gaston ! » Et elle se jette dans ses bras.

Il la presse longtemps contre son cœur.

« — A moi, comme mon ange gardien, dit-il en échappant à ses caresses.

« — C'est à toi maintenant de me garder; après l'aveu que je te fais, je sens que je ne puis plus me défendre.

« — Soyez tranquille, Ethel, l'amour vous garde : l'amour vient de se réveiller à votre voix, il vous protège contre moi... J'étais un homme... comme bien d'autres; vous êtes une femme incomparable; vous avez changé mon être; je reconnais votre supériorité, je la proclamerai partout, je m'en glorifierai; vous avez reçu en naissant le génie de la pureté; je m'incline avec respect devant vous; et afin de ne plus troubler l'angélique paix de votre âme, je jure de m'éloigner pour toujours.

« — Moi, je jure de n'être jamais à un autre; je ne me marierai pas. »

Une voix répondit : « Amen! la colombe a dompté l'épervier. » La voix continue en paraissant s'éloigner :

« Vive Paris! vive Paris! c'est le paradis des colombes!...

« — Qui parle ainsi? » s'écrie Gaston, qui dès

le premier mot a cru reconnaître l'accent du colonel Lyndsay ; et il s'élança hors de la salle...

Ses recherches sont vaines, ses cris restent sans réponse : il revient auprès d'Ethel.

« Nous sommes trahis, dit-il ; et je n'ai pu découvrir le coupable !

« — Qu'importe ? qu'avons-nous à craindre ?

« — On va défigurer cette histoire dans le monde.

« — On ne dira rien de pis que ce qu'on a déjà dit. Vous me ramènerez chez votre tante : je veux lui raconter tout moi-même ; et puis vous me quitterez, Gaston, puisqu'il le faut. »

Ethel et M. de Monthéry montèrent ensemble dans la voiture préparée par Gaston pour enlever sa victime ; elle les attendait rue des Fossés-St.-Marcel, où ils arrivèrent en traversant encore quelques terrains vagues et encombrés de matériaux destinés à rebâtir une nouvelle usine dans la même enceinte.

Ils descendirent à Ivry vers l'heure où madame de Fraisnes se réveille.

Ethel avoua sa faute à sa protectrice, et lui raconta en détail tout ce qu'on vient de lire. Madame de Fraisnes pleura, embrassa Ethel ; et ce qui lui fait honneur à cet âge de l'expérience, elle crut à la conversion de Gaston.

« Une femme fait ce qu'elle veut de l'homme dont elle est aimée quand elle l'aime véritable-



ment , dit madame de Fraignes ; l'aveu qui vous a sauvée vous prouve cette vérité. Grâce à vous, mon ange, Gaston deviendra ce qu'il paraissait : un homme supérieur. »

Fidèle aux serments qu'il avait faits à madame de Villemagne , Gaston justifia cette femme du mieux qu'il put ; il assura qu'il l'avait trompée, qu'elle n'était point complice du détestable complot qu'il avait formé pour s'emparer d'Ethel ; il ajouta, afin de prouver l'innocence de madame de Villemagne, qu'il avait aposté des hommes pour la séparer d'Ethel dans la rue, et qu'il avait substitué à madame de Villemagne une femme habillée comme elle, avec l'ordre de conduire Ethel dans le lieu où il l'attendait ; ce lieu, dit-il, n'était pas le séjour de la Bohémienne. Ethel confirma ces explications, raconta les instances de madame de Villemagne au dernier moment pour la détourner de son projet ; enfin, ils firent si bien l'un et l'autre les avocats de leur perfide amie, que madame de Fraignes, qui commençait à se reprocher ses préventions contre *la bonne* madame de Villemagne, promit de ne lui marquer aucune froideur lorsqu'elle la reverrait.

Gaston savait très-bien que penser de la perversité de cette femme ; il avait peine à lui pardonner la voix qui s'était fait entendre dans la salle basse au moment de l'aveu d'Ethel : plu-

sieurs autres circonstances encore lui faisaient soupçonner quelque infâme trahison ; mais comment se montrer impitoyable pour une personne à laquelle il devait le plus grand bonheur de sa vie : l'amour d'Ethel avoué par Ethel ? Madame de Villemagne restera donc toujours l'amie de la famille.

Le nom de M. Savardy ne fut pas même prononcé ; Gaston n'avait aucun doute : toute explication lui eût paru injurieuse.

Il passa la journée à Ivry : le soir..... il partit pour l'Italie.

Ce départ fut cruel ; leur séparation devait durer autant que leur vie , ou que leur amour : deux chances également douloureuses à prévoir.

A ce dernier moment , Ethel , moins accoutumée que Gaston aux souffrances morales , se montra plus faible que lui ; elle s'évanouit quand elle vit la voiture sortir de la cour. Mais Gaston était parti !...

### CONCLUSION.

Gaston , avant de quitter Paris , prit toutes les mesures qui lui parurent nécessaires pour la direction de ses affaires ; malgré ces précautions , madame de Montlhéry gagna son procès : elle fut légalement séparée de *corps et de biens* trois mois après le départ de Gaston , et la réputa-

tion d'Ethel reçut une nouvelle atteinte dans le cours des débats de ce scandaleux procès.

La joie du triomphe lui donna un tel redoublement d'activité mondaine, que personne ne concevait qu'elle pût suffire à tant de fatigues qu'elle appelait des plaisirs : elle était l'âme de toutes les fêtes ; elle en donnait elle-même quand les autres se lassaient de lui en donner ; elle finit par arranger une soirée magnifique au profit des réfugiés politiques à Paris.

Ce bal fut le plus brillant qu'on eût encore vu. Madame de Montlhéry, qui avait retrouvé ses jambes depuis qu'elle était parvenue à se débarrasser de son mari, paraissait rajeunie, embellie ; elle était même devenue polie : on la voyait s'occuper de tout le monde avec une grâce d'autant plus flatteuse que cette affabilité avait été jusqu'alors moins prodiguée par elle. Enfin, elle faisait en reine les honneurs d'une fête républicaine.

Elle venait de danser et elle paraissait avoir très-chaud ; elle s'assied le dos tourné contre une colonne de stuc. On sait à quel point elle se décolletait de ce côté-là. En s'appuyant à nu contre le marbre glacé, elle gagne un refroidissement : le malaise la force à se lever, un léger frisson la saisit ; elle se remet à danser jusqu'au matin, et elle sort du bal la dernière, accompagnée du beau Savardy. Ce fat silencieux

était rentré pour elle dans la salle de bal après avoir dit adieu à tout le monde. Six jours après cette soirée, madame de Montlhéry était morte d'une fluxion de poitrine.

Le lendemain de cette mort, le jeune marquis de Broadlands partit pour l'Angleterre, et de là pour les Indes.

Aussitôt après le départ de Gaston pour l'Italie, le colonel Lyndsay avait voulu payer au marquis de Broadlands le prix de son pari; le marquis refusa cet argent, qui fut alors donné à madame de Villemagne par le trop généreux dandy; celui-ci retourna bientôt à Londres, non sans pester contre ce qu'il appelait l'irrégularité des femmes.

Aujourd'hui, lady Ethel Macnally est devenue comtesse de Montlhéry. La sévérité des principes de mesdames de <sup>\*\*\*</sup>, de <sup>\*\*\*</sup>, de <sup>\*\*\*\*\*</sup>, ne lui a pas encore permis de rentrer dans le monde; mais madame de Villemagne la protège; elle ne manque pas une occasion de la défendre avec affectation dans les salons. A la vérité, le matin, en tête-à-tête dans le cabinet d'étude, elle insinue habilement des éloges qui confirment la calomnie; elle s'indigne, mais toujours à demi-voix, contre l'ingratitude de Gaston; car celui-ci, comme on peut le penser, rend trop de justice à la bonne madame de Villemagne pour ne pas éloigner sa nouvelle

épouse d'une société si dangereuse. Les amis de madame de Villemagne la plaignent de cet abandon, en blâmant amèrement la conduite de Gaston et d'Ethel envers une amie si constante et si courageuse.

Ethel se console de leurs injustices et de bien d'autres en soignant madame de Fraignes, qui vivra, nous l'espérons, assez longtemps pour faire comprendre à sa protégée que le vieux respect pour les apparences est aussi nécessaire aux femmes d'aujourd'hui qu'il l'était aux femmes d'autrefois. Le monde a beau abdiquer, il a toujours plus de pouvoir que n'en ont les imprudents qui le bravent.

FIN.



TABLE  
DES CHAPITRES.

---

	Pages.
CHAPITRE XXIV. . . . .	1
CHAPITRE XXV. . . . .	10
CHAPITRE XXVI. . . . .	26
CHAPITRE XXVII. . . . .	40
CHAPITRE XXVIII. . . . .	47
CHAPITRE XXIX. . . . .	74
CHAPITRE XXX. . . . .	99
CHAPITRE XXXI. . . . .	109
CHAPITRE XXXII. . . . .	117
CHAPITRE XXXIII. . . . .	135
CHAPITRE XXXIV. . . . .	168
CHAPITRE XXXV. . . . .	174
CHAPITRE XXXVI. . . . .	196
CHAPITRE XXXVII. . . . .	217
CHAPITRE XXXVIII. . . . .	223
CHAPITRE XXXIX. . . . .	232
CHAPITRE XL. . . . .	246

	Pages.
CHAPITRE XLI. . . . .	262
CHAPITRE XLII. . . . .	269
CHAPITRE XLIII. . . . .	300
CHAPITRE XLIV. . . . .	315
CHAPITRE XLV. . . . .	325

FIN DE LA TABLE.

---

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,  
Rue de la Vieille-Monnaie, n° 12.









